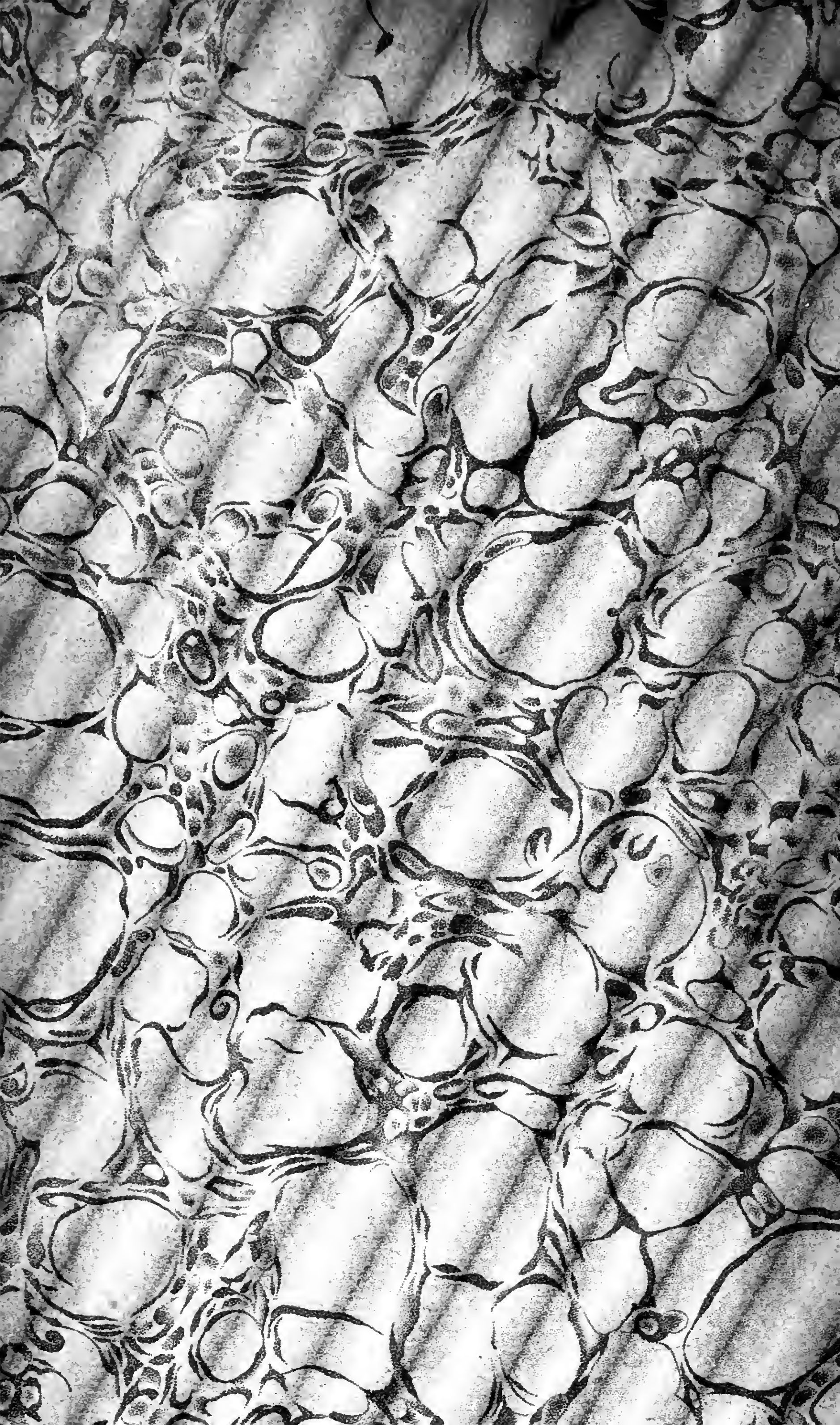
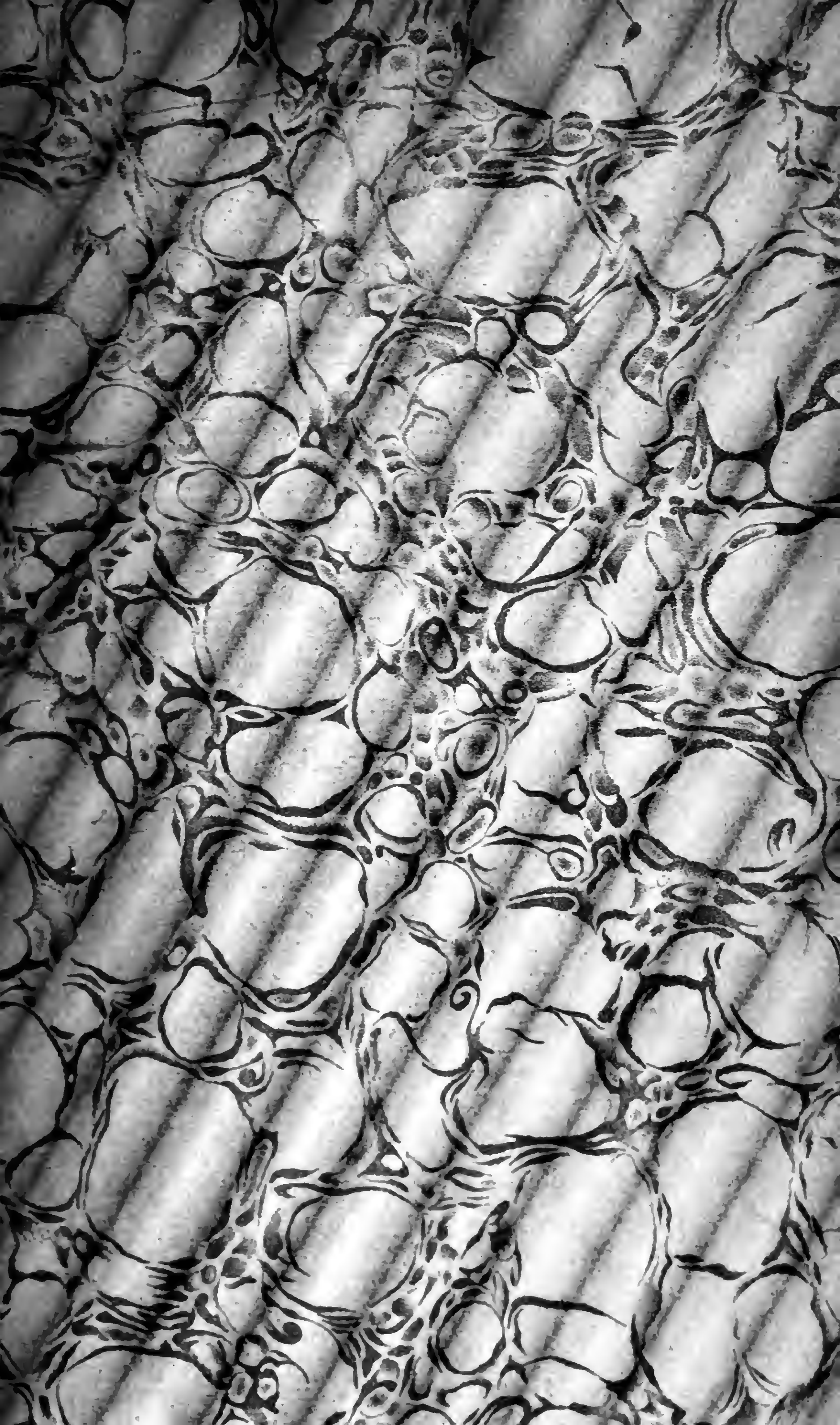
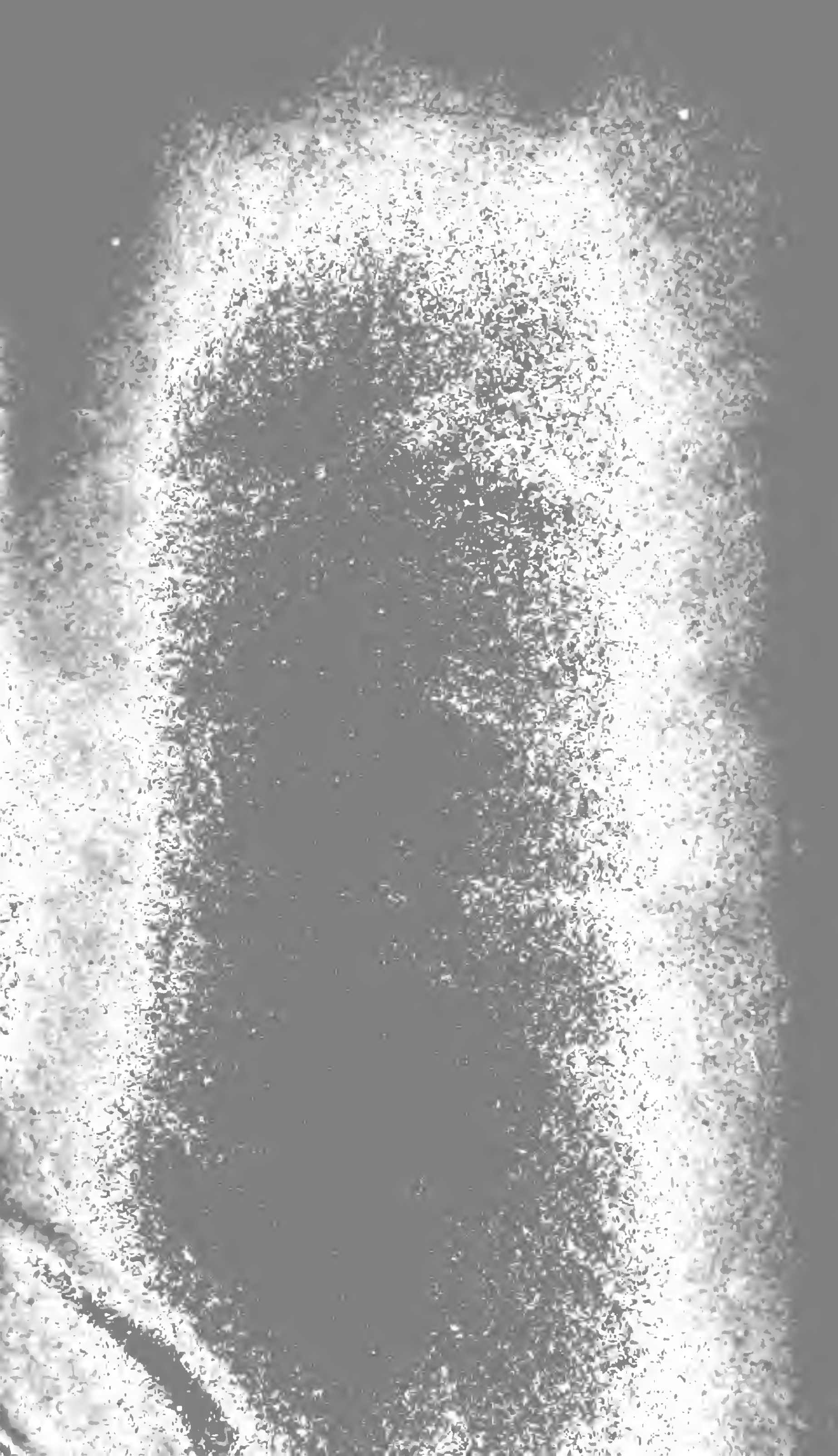
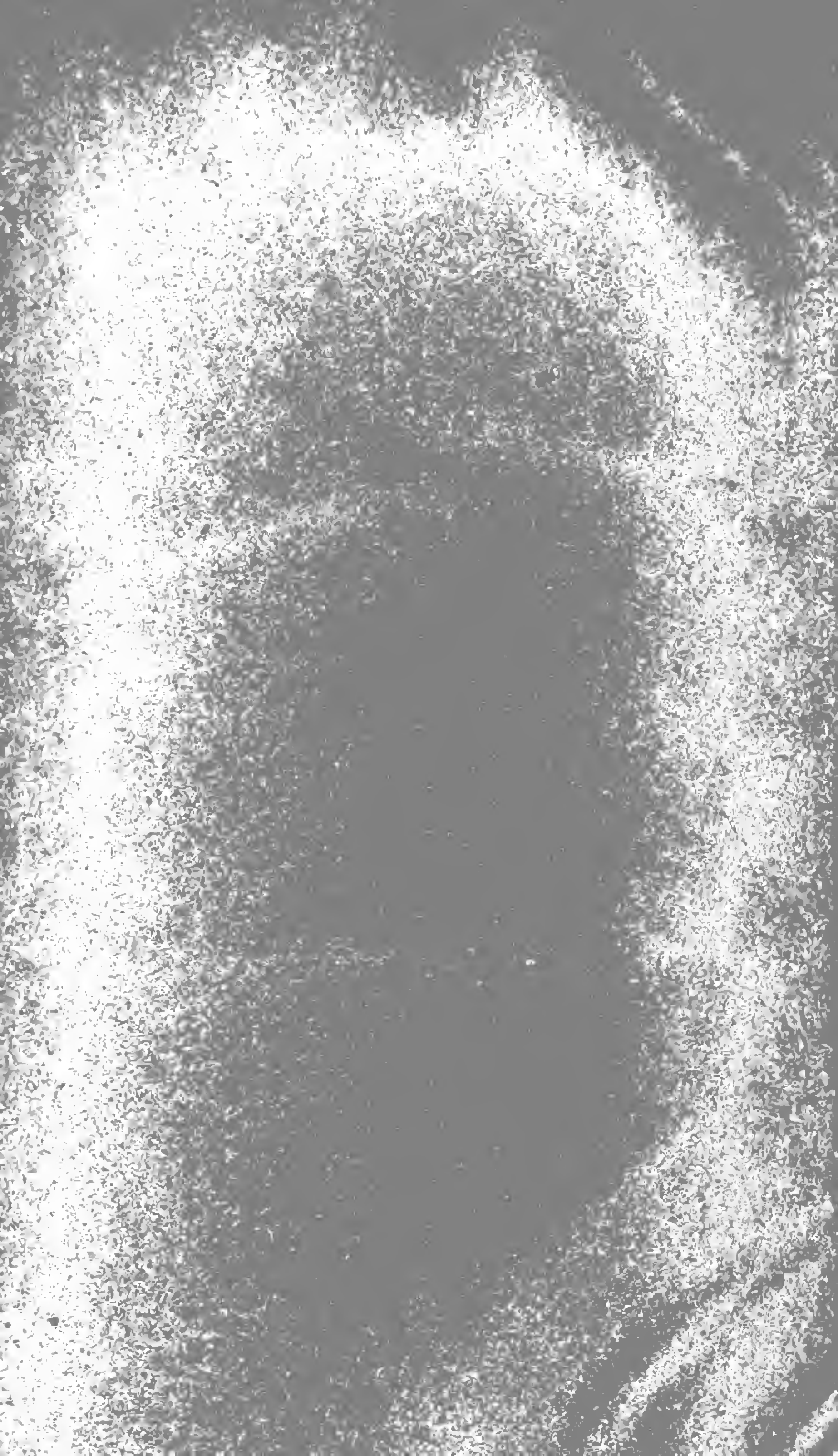










LE

MONITEUR

SECRET.

LE MONITEUR SECRET,

OU

TABLEAU de la Cour de Napoléon, de son caractère, et de celui de ses Agens.

Pour faire SUITE à l'Histoire Secrète du Cabinet de Napoléon Buonaparté et de la Cour de Saint-Cloud, par LEWIS GOLDSMITH.

T. II.

A LONDRES,
DE L'IMPRIMERIE DE SCHULZE ET DEAN.

A PARIS,
CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1814.

LE

MONITEUR

SECRET.

N.º XXXII.

Buonaparte aux portes d'Amsterdam, ou le Triomphateur furieux.

Buonaparte entre à cinq heures du matin dans la banlieue de la ville d'Amsterdam, et s'arrête dans une maison où tout était prêt pour le recevoir. C'est là qu'il attend les rapports de ses agens, et qu'il s'apprête à régler le cérémonial de son entrée. L'impératrice se retire dans un appartement séparé pour y prendre quelque repos; les ministres vont attendre les ordres de leur maître dans les diverses chambres qui leur sont destinées; les fourriers du palais disposent les gardes à toutes les avenues. Duroc reste dans l'antichambre avec les généraux et les aides-de-camp; et Buonaparte, après que tout a été ainsi disposé avec ordre et rapidité, s'élance au milieu de la haie formée par les militaires, vers le salon qui lui est destiné, et y entre seul. A peine y est-il qu'il sonne avec bruit. L'inspecteur de service entre et lui remet son rapport. Il le prend vivement, et le parcourt avec avidité, en le lisant tout haut :

Rapport du baron de...., commandant de la Légion-d'Honneur, inspecteur des plaisirs de S. M. Impériale, en service extraordinaire à la suite de la cour, dans la ci-devant Hollande.

« J'ose espérer que S. M. a été satisfaite de ce que le zèle ardent qui me transporte pour lui procurer quelques instans de bonheur, m'a inspiré, particulièrement à Utrecht. M'attendant que S. M. arriverait un jour plutôt, j'avais fait enlever, le 6 octobre, vers deux heures de l'après-midi, la femme que je n'ai eu le bonheur de présenter que le 7 à V. M. I. Je sais que V. M. I. a perdu dans ce retard ce qu'il y a de plus piquant pour elle dans ces sortes de passades, savoir, l'embarras, le trouble, la crainte, les refus, les résistances d'une femme enlevée brusquement, et livrée, sans avoir le temps de se reconnaître, à des transports qu'elle ne partage pas. Mais celle que j'ai été assez heureux pour procurer à V. M. à Utrecht, a tellement pleuré, gémi, supplié pendant tout le temps qu'elle a été sous la garde de mes agens, que j'ose espérer que, quand V. M. l'a vue, elle l'a trouvée bien voisine de l'état où elle aime à trouver ces victimes passagères de ses désirs suprêmes. » — Monsieur l'inspecteur, dit Napoléon, pas de phrases, je n'aime pas les phrases, eh! s... d... croyez-vous faire un rapport à l'Institut? Votre femme d'Utrecht a commencé par faire la bégueule et elle a fini par s'attendrir. Cependant j'en ai été assez content, c'est la plus belle que j'aie rencontrée dans la route ; et si elle m'eût résisté davantage, je l'aurais mise à ma suite. Voyons, qu'avez-vous trouvé à Amsterdam? » Buonaparté continue la lecture du rapport. « N'ayant été que vingt-quatre heures à Amsterdam, je n'ai pu encore que recueillir les rapports de mes agens, qui promettent à V. M. des plaisirs dignes d'elle ; mais, comme il faut que je reconnaisse par moi-même les objets indiqués à mon inspection, je supplierai V. M. I. de se contenter pour ce soir de quelque dame de sa suite, à moins qu'elle ne m'ordonne d'enlever ou la femme

du directeur des douanes, qui est une brune très-piquante, mais qui a passé l'âge qui convient à V. M., ou celle du directeur de la police, fort jolie personne, mais qui n'a pas cette réputation de vertu que V. M. exige dans toute femme qu'elle honore de ses violences. „ Buonaparté sourit et renvoie l'inspecteur de ses plaisirs, en lui disant de se tenir à portée d'exécuter ses ordres, avec quelques vélites choisis.

L'Architrésorier de l'Empire succède à l'Inspecteur des plaisirs de S. M. " Eh bien, lui dit Napoléon, les discours, les corps constitués, tout est-il prêt? — Sire, les discours sont prêts; mais je suis obligé de dire que je n'ai pas encore pu déterminer les chefs des autorités civiles à les prononcer en français; ils prétendent haranguer V. M. en hollandais, et ils se fondent sur ce que vous permettez aux autorités du royaume d'Italie de lui adresser la parole en italien. — Comment donc, ces ganaches ont-elles perdu la tête? Eh! Je leur ferai retrouver la parole en français, je vous jure. Mais de quels hommes m'avez-vous donc rempli mes administrations et mes tribunaux? savez-vous que cette prétention de me haranguer dans leur langue est une véritable rebellion contre mon autorité? Qu'on me donne les noms de ces canailles, je les fais enlever sur-le-champ. — Sire, cet éclat nuira à l'accueil qu'on prépare à V. M.; et puisque c'est sa volonté, je vais préparer les chefs des corps civils à ce qu'elle exige d'eux. — Eh! je me..... bien de l'accueil de ces boutiquiers, qui, je n'en doute pas, sont tous vendus aux Anglais! n'ai-je pas mes journaux pour annoncer à l'Europe ce que je veux qu'elle en connaisse? Et quand même toute cette population serait aussi muette que l'étaient mes marins quand j'ai quitté Boulogne, ou aussi mécontente que les ouvriers des faubourgs de Paris, quand j'ai suspendu mes travaux de construction, je ferai croire au continent que j'ai été accueilli par elle avec enthousiasme, avec délire. Qui me démentira? Les journalistes anglais? Mais leurs infâmes écrits ne circulent plus; on n'en connaît en France, et bientôt on

n'en connaîtra en Europe que ce qu'il me plaira d'en communiquer par mes journaux. Quant aux bruits accrédités par la malignité, aux communications clandestines, aux remarques fâcheuses, je me charge avec ma police d'en rechercher et punir les auteurs. Duc de Plaisance, examinons les discours; et quand à la langue dans laquelle ils seront prononcés, je me charge d'indiquer à ce sujet ma volonté, en donnant un soufflet au premier gredin qui me haranguera en hollandais. „ L'Architrésorier communique d'abord à Buonaparté le discours qui doit être prononcé par le Maire. Celui-ci le parcourt d'un coup-d'œil et dit : " Il n'y a rien de neuf là-dedans, rien de senti; ce sont des lieux communs, du remplissage; d'ailleurs on m'y parle des besoins, des vœux des habitans d'Amsterdam : leurs besoins, je ne veux pas les connaître; leurs vœux, je ne veux pas les entendre. Je viens visiter mes arsenaux, mes ports, voilà ce qui m'intéresse; quant aux individus, ce sont des abstractions dont je ne m'occupe que quand elles entrent dans mes calculs. Ecrivez, Plaisance, je vais vous donner ma pensée, Je suppose que le maire de la ville m'en présentera les clefs. — Oui, Sire, cela est de droit. — Eh bien! faites leur dire que ces clefs sont le gage du dévouement sans bornes des habitans; parlez d'enthousiasme, de fidélité, de respect et d'amour; qu'ils m'appellent le plus grand des souverains, et cela suffira. Quant au Président du tribunal, il doit vanter la sagesse de mes décrets et dire que je suis le seul de tous les souverains dont l'administration soit éclairée et les lois sages et uniformes. Qu'il parle de mon Roi de Rome, on ne peut pas trop en parler; qu'il parle de sa naissance comme d'un bienfait pour l'univers, et surtout qu'il finisse son homélie en recommandant les personnes et les familles des Hollandais à mes bontés paternelles. Mes bontés parternelles; oui, c'est cela, la chute est bouffonne. Ces pauvres Hollandais, après toutes leurs plaintes, leurs reproches, leurs refus, je les amène à me remercier de les avoir associés au bonheur que mes lois procurent à tant de peuples

divers. Vous voyez, Plaisance, qu'avec beaucoup de rigueur, une certaine dose de violence et surtout une insensibilité profonde pour les maux que l'on cause et les plaintes qu'on excite, on amène les humains à bénir, au moins en apparence, la main qui les frappe. Passons maintenant au tribunal de commerce, et faisons avouer à Messieurs les boutiquiers, que mon vaste génie ne saurait s'arrêter aux calculs étroits de quelques individus, et qu'ils seraient aussi incompatibles avec ma gloire qu'avec les véritables intérêts de mon empire. Ainsi d'un seul mot voilà mes prohibitions approuvées, consacrées et préconisées; et tous ces mécontentemens fomentés par mes ennemis, exagérés par les journaux anglais, dégénèrent en une résignation qui ne se borne pas au silence, mais qui emprunte le langage de la louange en faveur des mesures qui blessent les intérêts individuels. Duc de Plaisance, chaque jour je m'applaudis davantage de cette politique qui appelle le mécontentement lui-même au secours de mes conceptions, et qui le porte non-seulement à restreindre son langage, mais même à y donner la teinte de l'administration et de l'enthousiasme. Plaisance, portez ce fatras à ces badauds, et qu'ils le débitent en français. „ L'architrésorier se retire en faisant une salutation profonde. Buonaparté sonne une troisième fois, ses valets entrent: l'un lui remet son peigne avec lequel il applatit ses cheveux en les ramenant sur son front; l'autre lui tend son habit, mais reçoit un soufflet, parce que le bras de Sa Majesté n'est pas entré sur-le-champ dans la manche; enfin un dernier reçoit un coup de pied, parce qu'en offrant à S. M. la canne qu'elle porte habituellement, il n'en a pas tenu le cordon assez à la hauteur de la main de Sa Majesté pour qu'elle le saisît sur-le-champ. L'Impératrice est toute parée depuis cinq minutes dans la voiture qui attend l'Empereur, et celui-ci fait son entrée triomphale à Amsterdam, furieux, déconcerté de voir le silence qui l'accueille partout, et faisant des grimaces horribles aux bons Hollandais, parce qu'il voit dans leurs yeux la haine qu'ils ont pour lui.

Cependant ses regards se portaient de temps en temps vers les fenêtres des maisons les plus apparentes; et lorsqu'il y remarquait quelque femme jolie, il tirait son portefeuille et écrivait au crayon le numéro de la maison et le nom de la rue où ces objets aimables s'étaient présentés à sa vue. On voyait du dépit dans les mouvemens de l'Impératrice, à qui le but de ces notes n'échappait pas.

N.° XXXIII.

Lettre de Fouché à Napoléon.

Aix, ce 18 Octobre 1811.

Sire,

Je me rendais le 12 de ce mois à Lambesc, lorsque, dans une forêt qui n'est pas éloignée de cette ville, quatre brigands se sont élancés à la tête des chevaux de ma voiture, ont tué le postillon, et ont ensuite tiré à bout portant, sur moi et mon secrétaire. Ce dernier est mort frappé à la tête, et moi j'ai reçu une balle dans la gorge, qui ne m'a pas assez ôté la connaissance pour que je ne visse pas une escouade de gendarmes sortir tout-à-coup d'une espèce d'embuscade, et, au lieu d'arrêter les misérables, les tuer sur la place. Tel est, Sire, l'accident qui vient de m'arriver. Je ne demanderai pas à votre ministre de la police comment les routes de la Provence, toujours si sûres pour les voyageurs, ne sont devenues dangereuses que pour moi, ni comment une escouade de gendarmes se trouve placée assez à propos à l'endroit où s'est commis cet attentat, pour paraître au moment même où l'on pouvait le croire consommé, et pour en exterminer les auteurs qui, se-

lon toutes les lois, devaient être arrêtés et traduits devant les tribunaux? Non, Sire, ce n'est pas à cet aveugle Seïde que vous avez rendu le gardien de votre personne et de la sûreté publique, que je m'adresserai pour avoir cette explication : je sais que je n'obtiendrais de lui qu'une réponse évasive ou dictée par vous, et que j'en serais réduit à attendre dans l'inaction une tentative mieux combinée contre moi. Sire, mes périls sont trop menaçans pour que je croie qu'il soit possible de les conjurer par la prudence; et pour vous ôter au moins, dans la satisfaction que vous pourrez goûter en vous délivrant d'un homme que vous craignez, le plaisir de l'avoir trompé sur vos projets, je vous dirai que c'est vous, oui, vous, que j'accuse de l'assassinat qu'on a tenté contre moi. Je sais que je n'ajoute rien à votre colère ni à votre haine, en vous disant que j'en pénètre les intentions et que j'en prévois les tentatives. Il importe peu à un tyran qu'on le devine quand on n'a pas le pouvoir de le démasquer, ni qu'on l'accuse quand on manque de moyens de le convaincre. Mais j'accompagnerai cette inculpation de faits, de réminiscences et de présages qui, j'en suis sûr, éveilleront dans votre cœur sinon des remords, au moins des terreurs qui me vengeront d'avance de vos attentats. Depuis qu'en me renvoyant du ministère, vous m'avez donné le vain titre de gouverneur de Rome, toute la France a annoncé que bientôt je serais frappé par vous, soit que vos agens n'eussent pas assez de discrétion pour cacher les instructions qu'ils avaient reçues, soit que, connaissant combien vous êtes féroce et vindicatif, la France et l'Europe aient prévu ce qu'un homme qui n'a envers vous que le tort d'avoir contribué à votre élévation et à votre sûreté, avait à redouter de ce cœur qui pardonne encore moins les services que l'injure. Vous ressemblez, Sire, à tous les tyrans qui, lorsqu'ils se croient affermis, éloignent les témoins de leur première obscurité, sacrifiant les instrumens de leur élévation, et confiant le soin des affaires aux individus qui les flattent, et la garde de leurs personnes à ceux qui montrent pour eux un dévouement absolu et une obéissance aveugle.

Cette époque est ordinairement celle de leur décadence, et il arrive souvent qu'ils tombent sous les coups de ceux mêmes qu'ils croyaient devoir le moins soupçonner, parce qu'il n'y a rien de plus équivoque qu'un sentiment qui n'est pas raisonné, ni de plus incertain qu'un attachement qui est plus dans l'imagination que dans le cœur.

Les souverains qui commencent, les trônes qui s'élèvent, ont besoin d'un autre appui que de celui qu'ils peuvent recevoir de quelques flatteurs déhontés, ou de quelques soldats dont tout le mérite est dans leur brutalité et leur ignorance. Ce pouvoir que vous partagez avec eux, cet édifice dont, avec eux, vous cherchez à agrandir les bases ou à soutenir les parties incohérentes, n'ont pas été élevés par vos propres efforts, ni par leur assistance; nos conseils vous ont éclairé, notre expérience vous a servi, et bien souvent nous avons sacrifié notre propre popularité pour déguiser les effets de votre pétulance et de votre ignorance des hommes et des choses. Il ne faut pas vous le dissimuler, Sire, vous avez été conduit au point d'élévation où vous êtes, par des hommes qui, après avoir eu une grande influence dans la révolution, ont échappé à ses catastrophes par leur habileté, leur courage ou leur adresse. Ces hommes se sont réunis, quoique d'opinions différentes; ils se sont entendus, quoiqu'ayant servi dans des partis opposés; et voyant que l'autorité tombée dans le mépris allait devenir la proie des jacobins, et tôt ou tard l'héritage des ennemis de la révolution, ils ont résolu de la déposer dans les mains d'un seul pour lui donner de l'intensité, et de la confier à un soldat couvert de gloire pour lui rendre de l'éclat. Telle fut la coalition qui commença votre puissance, tels sont les intérêts divers qui se concertèrent pour produire votre élévation. Nous ne crûmes pas devoir vous demander de garantie, parce que nous les vîmes dans votre propre intérêt, et nous ne vous refusâmes rien de ce qui pouvait rendre votre autorité imposante et vigoureuse, parce qu'elle devait en même temps écraser les factions de l'intérieur et inspirer à nos ennemis extérieurs une crainte salutaire. Nous

avons d'abord été peu alarmés de vos premiers écarts que nous attribuâmes à votre inexpérience et à cette effervescence qu'excitent toujours dans un cœur naturellement ardent une élévation inattendue, une fortune extraordinaire. Nous travaillâmes pour vous, tandis que vous conspiriez contre notre propre ouvrage ; et si nous n'avions pas eu autant de prudence que vous montriez d'emportement, nous eussions péri et succombé avec vous et par vos propres écarts. De ces deux actions contraires est résulté un monstre politique, savoir : une administration vigoureuse et éclairée, établie par nous, et un despotisme fougueux et sans frein, établi par vous. La sagesse de l'une vous soutenait quand vous augmentiez la violence de l'autre ; et quand vous avez vu votre empire sagement organisé, vous avez cru qu'il suffisait, pour continuer notre ouvrage et perfectionner vos projets, que votre puissance fût sans bornes et sans contrepoids. Etrange présomption d'un soldat accoutumé à commander avec le sabre, à tout voir céder au pouvoir de ses armes, à tout voir fléchir sous l'action de sa volonté ! Je le sens bien, Sire, ce n'était pas un soldat qu'il nous fallait choisir ; mais les circonstances étaient telles, que nous ne pouvions choisir qu'un soldat.

Lorsque nous vous prêtions notre appui pour courber l'esprit indocile du peuple français, nous ne voulions qu'effacer du caractère national les taches que la tourmente révolutionnaire y avait imprimées ; mais nous ne voulions ni l'abrutir ni le dégrader pour le façonner à l'esclavage. Ce projet impie n'a pu être conçu que par un homme qui n'est pas né Français, que l'ambition la plus effrénée aveugle, et qui ne connaît pas la nation qu'il opprime. Faire succéder aux horreurs de l'anarchie, aux excès des factions, le plus sombre et le plus cruel de tous les despotismes, c'est déchirer des blessures encore ouvertes, c'est déchirer avec la furie du tigre des membres déjà lacérés, c'est ajouter le désespoir à la douleur et ne prolonger la vie que pour prolonger la souffrance. Sire, vos périls ne sont pas dans ces conspirations imaginaires, créées

par vos terreurs ou par le besoin que vous avez de punir. Si quelquefois j'ai donné quelque réalité à leurs formes fantastiques, c'est que, cédant trop peut être à une politique machiavélique, je croyais qu'il était utile, pour précipiter la destruction des partis, de les jeter dans des mesures imprudentes ou de leur suppsoer des complots dangereux; mais ces moyens que les circonstances seules peuvent justifier, doivent être rejetés avec horreur, dès que ces partis n'ont plus l'intention ni la possibilité de nuire. Ce que nous avons employé par nécessité, vous l'avez continué par goût, et vous n'avez conservé de vos relations avec nous, des leçons que vous avez reçues de nous, que ces moyens cruels, cette politique perfide, créés par la révolution, et que nous avons cru devoir employer pour la terminer. Combien il est dangereux d'initier certains esprits à ces secrets dangereux auxquels les hommes qui gouvernent les états sont obligés de recourir dans ces cas rares, pour conjurer les périls d'un peuple ou faire cesser ses agitations! Et combien ces poisons qui, administrés sagement, endorment ou calment les factions, deviennent funestes lorsque l'instinct de la vengeance et de la destruction s'en empare pour les répandre sans précaution et sans choix! Et cependant, malgré ce pouvoir absolu dont vous disposez, malgré ces hommes aveuglément dévoués qui vous servent et vous gardent, malgré cette terreur et ce silence qui donnent à votre empire l'aspect d'un vaste tombeau, vous êtes loin d'être tranquille et de vous croire en sûreté, et j'ose avancer que vous éprouvez autant de peur que vous en inspirez. Ce ne sont pas les souverains vos ennemis ou vos rivaux que vous redoutez maintenant, ce ne sont pas même des masses poussées à l'insurrection par le désespoir; mais vous tremblez devant des individus. Un homme, un seul homme, initié aux secrets de votre politique et au mécanisme de votre police, qui connaît dans toute leur étendue les faiblesses et les puérilités de votre caractère, qui d'un seul mot que n'aura pu réprimer ou intercepter votre surveillance ombrageuse, peut faire rougir vos

sujets de leur obéissance et les souverains de leurs liaisons avec vous; oui, Sire, ce seul homme vous inspire plus d'effroi que ne le feraient toutes les phalanges de l'Europe coalisées contre vous. Vous avez la force, vous ne craignez ni l'attaque, ni la résistance ; mais tout votre despotisme ne peut empêcher que tôt ou tard la vérité ne vous tue. C'est cet agent actif et terrible que vous ne comprimez un instant que pour le faire éclater ensuite avez plus de furie. Ce pouvoir est aussi prépondérant dans le monde moral que l'électricité dans le monde physique; infini dans ses modifications, il combine les effets les plus opposés, agglomère les particules les plus volatiles, ou disperse les masses les plus considérables; également actif dans le silence ou dans la tempête, il gronde, il éclate au milieu d'un ciel sans nuages comme au sein des nuages accumulés; enfin, tantôt contracté, il forme comme une ame individuelle; et tantôt dilaté, il agite des nations entières. Vous connaissez, Sire, la vigueur et le développement que je puis donner à cet ennemi des tyrans, et c'est pour cela que mon existence trouble sans cesse votre repos; vous vous souvenez combien de fois j'ai sauvé la vôtre, combien de fois je vous ai rendu la sécurité, et plus que cela, combien de fois je vous ai conservé votre dignité, en vous aidant à dissimuler vos terreurs.

Souvenez-vous, Sire, que dès la prétendue conspiration de Cerachi, Arena, etc., vous fûtes tellement effrayé de ce qu'on pouvait méditer encore contre votre personne, que vous voulûtes transférer le siège du gouvernement à Lyon, et que je prévins cette démarche dictée par la peur et l'imprévoyance, en vous prouvant que quitter Paris c'était abdiquer le pouvoir suprême. Vous ne fûtes rassuré cependant que quand je vous eus promis que ceux dont les conciliabules plutôt que les complots avaient excité en vous une terreur si grande, seraient immolés : ils périrent, et j'aurais à me rereprocher leur mort, si ce sacrifice n'eût été nécessaire pour intimider le parti jacobin qui se croyait fort parce qu'on le ménageait, et qui serait devenu

formidable parce qu'il se croyait redouté. Et encore vouliez-vous, à l'instar de l'ancien comité de salut public, envelopper dans cette conspiration tous les Corses ennemis de vous et de votre famille, qui se trouvaient à Paris. J'attribuai alors uniquement à la frayeur ce vœu frénétique; mais votre conduite n'a que trop prouvé, depuis, qu'il appartenait à cet instinct cruel qui n'a jamais refusé un crime quand il a été conseillé par la vengeance ou par le soupçon. Si vous l'aviez suivi alors, vous étiez renversé, parce que les Jacobins entraînés par leur désespoir auraient bientôt brisé cette frêle fabrique politique que nous ne pouvions préserver alors qu'en mettant autant de précaution dans l'exercice de la modération que dans celui de la sévérité. Mais ce que je fis pour vous maintenir, je le fis aussi pour me sauver moi et mes amis; et tel est en grande partie le genre d'attachement que vous avez su nous inspirer pour votre personne et pour vos institutions, que c'est la crainte de périr avec vous qui nous a presque toujours engagés à vous tirer des périls où vous engageait votre imprudence.

Souvenez-vous qu'au trois nivose, emporté par vos terreurs et par votre fougue, vous alliez faire des Jacobins une hécatombe qui vous mettait entièrement à la merci des royalistes, lorsque je vous fis sentir la nécessité des contrepoids et du système des réactions si utiles pour contenir les partis les uns par les autres; et je vous démontrai que jusqu'au moment où la fusion de tous les intérêts et de toutes les opinions serait produite par la vigueur et la stabilité du gouvernement, vous vous exposiez à devenir la proie d'un des partis qui avaient agité la France, si vous ranimiez l'un pour écraser l'autre. Après beaucoup d'hésitation, vous vous déterminâtes enfin à frapper également les Royalistes et les Jacobins, et vous marchâtes ensuite tranquillement et sans obstacle vers le pouvoir suprême. Vous crûtes alors que vous étiez assez affermi pour ne plus être menacé, parce que vous me faisiez espionner, vous pensâtes que vous pouviez seul diriger votre police. Je fis arrêter quelques-uns de vos stupides agens,

connaissant bien qu'ils étaient employés par vous; j'espérais vous prouver que plusieurs fois ils avaient fait perdre la trace à mes limiers en se jetant inopinément sur leur route, et que vous désorganiseriez la police de l'empire sans perfectionner votre espionnage particulier; mais je ne reçus d'autre réponse à des observations dont la sagesse était évidente, que des cris, des trépignemens et des menaces, et je dus quitter le ministère de la police que vous réunîtes à celui du grand juge. Une obscurité paisible était alors le seul bien que j'ambitionnais, et comme vous n'étiez pas encore assez atrabilaire pour soupçonner un homme qui avait sans cesse veillé à votre sûreté, j'espérais que vous ne troubleriez pas mon repos, et je ne redoutais pour moi d'autres dangers que ceux qui me seraient communs avec les hommes qui, après avoir concouru à votre élévation, se trouveraient à la merci de vos ennemis, si jamais échappant entièrement à leur expérience à leurs conseils, vous provoquiez le courroux de la France sans avoir les moyens de le réprimer. Six mois s'écoulèrent, pendant lesquels tout parut sans orage, et vous vous crûtes sans périls. Tout-à-coup vous apprenez qu'une conspiration se tramait contre vous. Les noms des hommes qu'on accusait d'y prendre part étaient bien faits pour vous causer de l'effroi. Vous me fîtes appeler; je vous trouvai dans un état d'agitation qui, cette fois-ci, était bien justifié par l'imprévoyance de vos agens et par les apparences extérieures d'une conjuration qui, excepté les Jacobins, semblait avoir réuni tous les autres partis pour opérer votre chute. Vous sentîtes alors toute l'étendue de la faute que vous aviez commise en ne vous reposant que sur votre vigilance pour la sûreté de votre personne, et en confiant celle de l'état à un homme, étranger au mécanisme compliqué de la police. Vous m'offrîtes alors toutes les attributions que vous m'aviez enlevées, et vous me conjurâtes, au nom de votre sûreté et du salut commun, de reprendre des fonctions, qui, selon vous, n'avaient jamais été bien remplies que par moi. J'acceptai, mais ne voulant

pas prendre sur moi l'odieux des exécutions qui allaient avoir lieu, je livrai au tigre Réal des victimes qu'en vérité je n'osais frapper, soit par les souvenirs qui se rattachaient à elles, soit par l'intérêt qu'inspirait leur dévouement. Pichegru fut assassiné par vos sbires, Georges fut condamné par vos juges bourreaux, mais là s'arrêta votre influence sur vos féroces agens, ils se trouvèrent sans force et sans courage quand vous leur ordonnâtes de frapper la tête dévouée de Moreau. Vous vîtes alors ce que vous connaîtrez bientôt avec plus d'évidence, que quelle que soit la scélératesse des agens que le despotisme employe, il est des crimes qui les effrayent, des attentats qui les révoltent, et que craignant alors la furie ou la vengeance du tyran qu'ils ne veulent plus servir, ils voient un moindre forfait à le percer d'un poignard qu'à exécuter ses ordres sanguinaires. Vous vous fîtes couronner Empereur. Quel spectacle pour des Français ! Un étranger élève son trône sur le cadavre d'un de leurs meilleurs généraux, sur ceux des plus fidèles et des plus héroiques défenseurs de leurs anciens maîtres; il est couronné au milieu du deuil public produit par leur mort; il règne, tandis que ce Moreau à qui il n'a manqué que des opinions plus décidées et une ambition plus active pour jouer en France le premier rôle, quitte sa patrie et va chercher au-delà des mers un repos que la jalousie de son lâche rival lui refuse. Ces contrastes ne m'échappèrent pas alors, ils affligèrent même mon cœur dans lequel s'était fait une révolution soudaine : le tableau des forfaits déjà commis pour votre élévation, et la perspective de ceux qu'il faudrait encore accorder à votre défiance et à votre férocité, le saisirent d'une impression tout-à-fait nouvelle et extraordinaire pour moi. Depuis ce temps, quoique je vous aie conseillé la justice et la modération, vous avez écrasé la France sous votre despotisme toujours croissant, et tourmenté l'Europe de vos attentats successifs. Au moment où vous vous croyiez sans ennemis, où, semblable au génie du mal, vous contempliez d'une immense élévation tous ces peuples

divers, tous ces souverains assujettis ou trompés par vous, un grand incendie provoqué par votre pétulante politique et votre odieuse fourberie s'allume subitement dans un pays où vous croyiez qu'il n'y avait plus une étincelle d'honneur et de patriotisme. Je vous représentai les périls de votre entreprise contre l'Espagne, le mécontentement public qu'elle excitait, les pertes immenses que dès le principe elle vous avait causées, les désastres dont elle menaçait et la France et vous..... Vous m'ordonnâtes de faire arrêter les mécontens de la capitale. « Sire, vous répondis-je, je vais faire fermer les barrières de Paris, car c'est tout Paris qui blâme hautement cette guerre impie et meurtrière. » Vous me lançates un regard dans lequel je lus ma disgrâce et votre haine. Savary, celui qui trompe si lâchement la famille d'Espagne; devait naturellement succéder à celui qui avait désapprouvé cette odieuse intrigue et qui en avait prédit les funestes suites; il est maintenant le ministre de vos vengeances plutôt que le gardien de votre sûreté, il ne refusera aucune mission quelqu'infâme qu'elle soit, il ne répugnera à aucun forfait quelqu'épouvantable qu'il paraisse; et il ne manque plus, pour compléter le triumvirat le plus affreux qui ait jamais pesé sur un empire, que d'appeler Caulaincourt pour le mettre à la tête de votre police. J'ai fini, Sire, j'attends vos bourreaux.

N.° XXXIV.

Les Soirées de la Malmaison.

Malmaison n'est plus ce séjour triste et silencieux où végétait dans l'obscurité et la disgrâce l'Impératrice répudiée. Un regard de bienveillance lancé sur lui du haut du plus grand trône de l'univers, a été comme un rayon fécondant qui a ramené la vie, le mouvement, la gaîté, où régnaient auparavant les re-

grets amers, les noirs chagrins et des douleurs qu'on croyait inconsolables.

Avant son départ pour sa tournée maritime, Napoléon appela près de lui B...... Celui-ci, peu accoutumé à de tels messages, rêve déjà que la faveur va lui sourire de nouveau, qu'elle va lui rendre son influence, ses honneurs, ses richesses, peut-être même que Napoléon veut, pendant son absence, lui confier de soin de l'empire. Les nuages qui, depuis plus d'une année, obscurcissent le front de ce courtisan, s'évanouissent, et il arrive aux Tuileries avec un empressement qui étonne ceux qui auparavant avaient remarqué sa démarche lente et son air consterné, lorsqu'il venait faire sa cour à un maître dédaigneux et courroucé. On l'introduit sur-le-champ; il trouve Napoléon assis dans son cabinet; mais il a vu subitement dans le regard de son maître, dans son affreux sourire, que celui-ci lui prépare une nouvelle humiliation. “ B......, lui dit-il, j'ai un message de bienveillance pour l'Impératrice Joséphine, et c'est vous que je prétends en charger. Elle ne vous aime pas, sa mauvaise humeur s'épuisera sur vous, et elle n'en sera que mieux disposée à écouter ce que vous aurez à lui dire de ma part. „ — “ Sire, Votre Majesté.... „ — “ Pas de Sire, pas de Majesté, je veux être obéi. Auriez-vous de la répugnance à obéir? Eh! s....d....à quoi êtes-vous bon depuis que vous ne me servez plus à tromper les ganaches de l'Europe, si ce n'est à porter des messages à des vieilles femmes? Mais celle-là n'est pas vieille, car la bonté ne vieillit jamais „ — “ Ah! Sire! quel mot heureux, sentimental! „ — “ Eh bien, n'allez-vous pas me flatter? Ce mot n'est pas de moi, il a été dit avant moi; je vous défends de me l'attribuer, de dire même qu'il m'a échappé, on croirait que je suis bon; je ne le suis pas, je ne veux pas l'être. Vous direz à Joséphine que je vais visiter mes flottes et les pays nouvellement annexés à mon empire, et qu'à mon retour, quittant le masque de la politique et de l'intérêt, je lui donnerai une marque publique d'estime et d'amitié en allant la visiter. Après que vous lui aurez porté mon message, vous aurez soin de répan-

dre-

dre cette nouvelle, d'insinuer qu'on fera plaisir à l'Empereur en allant en foule visiter l'Impératrice-Reine couronnée. „ B........., faisant une profonde révérence, s'apprêtait à se retirer, lorsque Napoléon le rappelant, lui dit : " J'ai chargé Duroc de vous donner une de mes gravures; j'avais oublié de vous en envoyer une, vous êtes dignitaire de l'empire, vous avez le droit d'en avoir une. „ — „ Sire, répond B........., j'oublie mon droit, si je la tiens de votre faveur. „ Buonaparte semble retenir avec peine un éclat de rire, et renvoie d'un signe de tête le malin flatteur.

Le même jour, B......... se rendit dans la soirée à la Malmaison. En traversant ces avenues jadis si fréquentées, en entrant dans ce vestibule où il avait vu autrefois se presser en foule les ministres, les généraux, les sénateurs, etc., etc., il ne put s'empêcher de s'écrier : « Hélas! que reste-t-il de la grandeur déchue? rien, si ce n'est la douleur, la solitude et le silence » Il demande le chambellan de service; celui-ci arrive, et montre le plus grand étonnement en voyant le ministre disgracié. « Je me présente ici de la part de l'Empereur avec un message verbal pour l'Impératrice-Reine couronnée » Presqu'aussitôt les portes du salon lui furent ouvertes, et il trouva Joséphine faisant un whist avec son aumônier, sa dame d'honneur et son premier écuyer. Elle fit un signe à B......... pour l'engager à s'asseoir, et, sans lui adresser la parole, continua sa partie. Le fils aîné d'Hortense, qui se roulait sur le parquet, vint à lui, et lui dit : « Comment t'appelles-tu? „ — « Mon petit, on m'appelle B......... » — « Je ne connais pas ton nom. Connais-tu mon papa? » — « Non, mon ami. „ — " Eh bien! je n'en sais pas plus que toi. Ecoute ma chanson. » Et le lutin se mit à chanter à tue-tête : " Papa n'aime pas maman; maman n'aime pas papa; et moi je n'aime ni papa, ni maman. „ Joséphine rougit, et lui dit d'un ton fâché : " Napoléon-Louis, qui vous a appris cette horreur? » — « Eh! grand'maman, c'est la chanson des écuries, personne ne me l'a apprise, tout le monde la chante. » — " Qu'on aille chercher Mademoiselle. Elise. »

Celle-ci paraît. « Comment, Mademoiselle, vous souffrez que cet enfant aille dans les écuries pour y apprendre des horreurs! „ — “ Madame, je ne souffre rien, je n'ai le pouvoir de rien empêcher ; ce petit bonhomme est un démon. „ Ici le petit bonhomme l'interrompt et dit : “ En ce cas, je ressemble à mon oncle, tout le monde prétend qu'il en est un. „ — “ Vous l'entendez, Madame, il dit des choses dont on ne croirait pas un enfant de cinq ans capable. Je n'ai jamais vu d'enfant plus précoce pour le mal. Je ne sais qui lui a donné ces idées sur son père et sa mère : l'autre jour il vint à moi sérieusement et me dit : “ Ma bonne, tu es une menteuse. „ — “ Pourquoi, mon ami? „ — “ Tu ne cesses de me dire que si j'étais bon je serais joli comme l'amour; eh bien, tu connais le petit bonhomme que je bats, que j'égratigne tant? je suis allé près de lui, et je lui ai donné, au lieu de coups, de l'argent et des macarons, et quand il les a eus, je lui ai dit : ne me trouves-tu pas joli maintenant? — Non m'a-t'il répondu, tu es jaune et laid, et tes yeux me font peur; tout le monde dit que c'est comme ceux de ton oncle. Tu vois, ma bonne que je n'ai rien à gagner à être bon, ainsi je veux être méchant tout comme mon oncle. „ Joséphine rougit, renvoie l'enfant et la bonne ainsi que sa compagnie, et elle reste seule avec B.........

“ Eh bien, Monsieur, „ lui dit-elle, “ qui vous amène ici? Vous êtes trop courtisan pour venir visiter une femme répudiée; vous avez un projet? B......, soyez franc une fois dans votre vie. Venez-vous m'espionner pour rentrer en grâce ou pour exécuter un ordre? Ce que vous avez vu est l'histoire de toutes mes soirées. „ — “ Madame, je ne sais point insulter au malheur; j'ai vivement regretté... „ — “ Ah! B....., B....., ce ton sentimental ne va pas à l'homme le plus adroit de l'ancien et du nouveau régime : je sais ce que je dois à vos bons offices; vous ne pouvez plaindre un malheur en partie occasionné par vous. C'est vous; oui, c'est vous qui, depuis dix ans, avez prêché le divorce à Napoléon, et qui avez exploré toutes les cours de l'Europe, de-

puis celle d'Hilbourghausen jusqu'à celle de Russie, pour enter les Buonaparte sur quelque famille souveraine. " — " Madame, l'intérêt de l'Etat, l'honneur du trône, la stabilité de la dynastie ..... „ — " Ah! mon Dieu, est-ce à moi, qui connais vos vues, votre ambition, votre égoïsme, que vous devez débiter tous ces grands mots? dites votre intérêt, votre orgueil, le désir d'isoler votre maître, de lui donner une femme qui ne pénètre pas vos projets, qui les serve par imbécillité, par ignorance, qui, se trouvant sans appui, en cherche un près de vous, et qui fasse avec vous un échange de services auxquels je n'ai pas voulu entendre, parce que j'aurais été jouée par vous, sans utilité pour moi „ — " Madame, l'événement a prouvé... „ — " Que vous ne connaissiez ni votre position, ni le caractère de Napoléon; que, tandis que vous prépariez les moyens de le marier, il projettait votre disgrâce, et que lorsque vous cherchiez à décider quelque famille souveraine à s'allier à lui, il vous sacrifiait d'avance pour prouver à cette famille qu'il ne devait rien à ses conseillers, à ses entours; qu'il ne les craignait pas, qu'il était indépendant, et sur-tout qu'il abhorrait les principes et les personnes révolutionnaires. Pouviez-vous croire qu'ayant déjà tant de résistances, de préventions, de répugnances à vaincre pour faire réussir cette alliance, il laisserait autour de lui ce cortége révolutionnaire auquel les souverains de l'Europe attribuaient les succès et l'emportement de sa politique? Non, il fallait que, pour se rendre moins hideux, moins redoutable aux yeux de ces familles dont il est depuis tant d'années le tourment et l'effroi, il fallait qu'il éloignât de lui tous les hommes dont le nom rappelle les fléaux qui ont désolé la France et l'Europe, sauf à les réintégrer ensuite dans ses conseils, s'il ne pouvait se passer de leurs services. Mais il s'en est passé .... „ — " Il s'en est passé, dites-vous; mais voyez comme tout va depuis qu'il ne nous a plus pour guides. „ — " Tout va comme tout serait allé, fussiez vous restés en place. Vous aviez donné l'impulsion, Messieurs, elle vous eût entraînés malgré vous. C'est vous qui avez

conseillé le despotisme au caractère le plus fougueux que la nature ait jamais formé; c'est vous qui avez offert la perspective de la conquête du monde à l'ambition la plus effrénée qui ait jamais agité le cœur d'un mortel ; c'est vous qui avez déposé un pouvoir sans bornes dans une main de fer qui déchire tout ce qu'elle ne peut diriger, qui écrase tout ce qu'elle ne peut courber. Quand je cherchais à l'adoucir, vous l'irritiez; quand je voulais calmer ou dissiper ces rêves dont il puisait parmi vous les sanglantes illusions, vous le replongiez dans l'ivresse, vous lui rendiez son délire. Vous vouliez qu'il crût que les hommes qui lui avaient inspiré ces vastes projets lui étaient nécessaires pour les exécuter. Vous vouliez l'occuper de conquêtes pour organiser son empire à votre fantaisie, et l'éloigner sans cesse de la France, afin qu'il ne confiât qu'à vous le soin de la gouverner, et que, quand il reviendrait, se trouvant étranger aux affaires, il les abandonnât entièrement à vous. Sa violence a trompé vos calculs, et son activité a suffi à-la-fois aux guerres lointaines et aux affaires intérieures; il vous a traînés à sa suite, quand vous espériez le conduire; il vous a maltraités, fatigués, insultés, disgraciés; et vous, vous, B......, sur qui il a fait tomber tout l'odieux de sa politique, vous en êtes réduit, au milieu de l'isolement où il vous a jeté, au milieu d'une disgrâce qui a étonné la France et l'Europe, ou à mendier un de ses regards et à souffrir tous les tourmens de la crainte ou de la honte, si vous y avez lu tout le mépris qu'il a pour vous. » --- « Moi, Madame, il me méprise ! „ --- " Oh ! profondément, je vous le jure. „ --- " Quelle ingratitude ! „ --- " Ingratitude ! Eh ! bon Dieu, B......, vous oubliez que dans les commentaires que vous lui avez donnés sur Machiavel, vous prouviez, avec une éloquence qui a tourné contre vous, que l'ingratitude était la première vertu des souverains, sur-tout de ceux qui commencent eux-mêmes leur dynastie. Il est vrai que vous vous supposiez alors trop bien établi pour penser que jamais cette maxime froide comme votre cœur, désolante comme votre poli-

tique, tournerait un jour contre vous. „ --- " Mais au moins, sa politique, son intérêt l'obligent de nous ménager. „ --- " Hélas ! Messieurs, vous l'avez tant flatté qu'il croit avoir tous les talens dont vous l'avez doué, et vous l'avez rendu si fort qu'il est loin de vous craindre. „ --- " Nous attendons. „ --- " Non, vous n'attendez pas, vous aimez trop à jouir, pour attendre dans le silence et dans une froide réserve que le caprice qui vous a disgracié soit remplacé par un autre qui vous rende vos honneurs perdus. Il voit chaque jour votre consternation, vos désirs, vos craintes ; il en jouit, il s'en s'amuse, et sa témérité se fortifie de votre bassesse. „ " Bassesse ! „ --- " Eh ! oui, B......; nous sommes ici sur l'autre rive de l'Achéron, nous pouvons tout dire sans déguisement. „ --- " Mais la politesse... „ --- " Il n'y a plus de politesse chez les malheureux; ils se reprochent d'abord, et ensuite ils se pardonnent leurs torts mutuels. „ --- " Vous n'êtes pas malheureuse, vous, Madame ? „ --- " Pas autant qu'on le suppose ; j'ai du dépit et point de fiel ; des souvenirs, point de regrets. J'avoue que je n'ai pu me garantir de quelque tendresse pour Napoléon depuis qu'il m'a répudiée. C'est ainsi que nous sommes faites, sur-tout quand nous en sommes venues à cet excès de bonté que donne l'habitude de ne rien refuser ; nous aimons ceux qui nous outragent, et nous sentons que nous avons un cœur quand on le déchire. „ --- " Auriez vous encore quelque faible pour Napoléon ? „ --- " Et c'est vous qui le demandez, et c'est un ex-évêque qui fait une question de ce genre à une femme ! mais d'où venez-vous ? où avez vous été ? Mon pauvre B....., votre disgrâce vous a tout ôté, tact, finesse, pénétration, connaissance du cœur humain. Eh ! oui, je l'aime ; je ne puis me dispenser de l'aimer, je prévois ses malheurs ; je vois où l'entraîne son aveugle impétuosité ; et ne me trouvant plus enveloppée dans le tourbillon de gloire, de puissance, où il se meut, je mesure avec effroi la hauteur d'où il peut tomber. „ --- " Quelle bonté ! quelle délicatesse ! „ --- " Je vous dirai, B....., que vous vous méprenez encore ici : il n'y a dans

mes sentimens ni bonté, ni délicatesse. Depuis qu'il est moins heureux, je le vois plus rapproché de moi; depuis que j'aperçois ses périls, mon dépit se change en pitié, et vous savez que la pitié.... „ --- " Est l'amour qui se déguise. „ --- " Savez-vous, B......, que vous commencez à m'entendre. „ --- " Heureux, Madame, si vous daignez m'entendre. Je viens à vous de la part de l'Empereur, dont le cœur vous prefère, dont l'estime vous distingue et qui veut vous le prouver en vous rendant sinon les droits, du moins une partie de l'éclat que vous avez perdu. „ --- " Et son cœur! mais il ne m'a jamais aimée; son cœur est dur comme la lave, sans avoir, comme elle, été en fusion. Que me veut-il? Qu'a-t-il dit? Que pense-t-il? Le verrai-je? L'entendrai-je? Viendrait-t-il visiter cette chaumière que j'embellis autrefois pour lui? „ --- " Il viendra, Madame, il vous expliquera lui-même sa pensée. En attendant, il veut que la cour vous visite, qu'elle connaisse qu'il vous a rendu sa faveur. „ --- Comment! changée comme je le suis, il faut que je revoie cette foule brillante! eh! mon Dieu, je serai éclipsée : je ne suis plus rien, je ne sais plus rien; j'ai oublié le monde, l'etiquette : comme je vais paraître gauche! et mes yeux, comme ils sont éteints! en vérité, je suis à faire peur. „ --- " Madame, vos yeux ont en langueur ce qu'ils ont perdu en vivacité; la retraite vous a rendu l'embonpoint; vous êtes reposée, rafraîchie, et cette taille qui n'a rien perdu de sa souplesse, et ces mains d'une blancheur... „ --- " Flatteur! il faut vous croire, malgré le miroir, et vous aimer malgré soi. „

Le lendemain, la cour fut instruite de ce message, et jusqu'à deux heures du matin les voitures se succéderent sur la route de la Malmaison, et depuis ce temps Paris et la cour visitent Joséphine la repudiée....

N.° XXXV.

Les Soirées de la Malmaison. (Suite.)

Le 16 novembre, deux jours aprés ce message, Buonaparté envoya son grand-maréchal du palais à Joséphine, pour la préparer à sa visite. Duroc avait à sa suite quatre des pages de la cour dans leurs vêtemens de gala. Il trouva les appartemens de la Malmaison remplis de généraux, de conseillers d'état, qui, informés que leur maître devait venir visiter la femme dont eux-mêmes avaient approuvé la répudiation, s'étaient empressés de venir prouver, par leur présence, que s'ils étaient prêts à proscrire tout ce que rejetait la politique de Napoléon, ils l'étaient de même à honorer ceux auxquels il lui plaisait de rendre sa faveur. Duroc leur signifia cependant que l'empereur désirait que sa visite ne fit pas beaucoup d'éclat, et qu'ils eussent à se retirer. Joséphine traita Duroc comme si elle eût encore été impératrice, elle le reçut sans se lever ni l'inviter à s'asseoir. "Ah! c'est vous, duc," lui dit-elle d'un ton léger. — " Madame, l'empereur... — Ah! je sais, il viendra me voir; il me l'avait déjà annoncé par une autre voie; votre message à vous est de pure étiquette. Duroc cependant s'acquitte de sa commission et se retire avec toutes les apparences du respect. Napoléon vint dans la soirée, sans suite et n'ayant pour l'accompagner que cinquante de ses gardes qui se placèrent aux diverses avenues de la Malmaison. En le voyant entrer, Joséphine s'avance avec empressement; mais tout-à coup elle s'arrête d'un air respectueux, timide, embarrassé, sachant

bien que ces diverses nuances seront saisies par Napoléon et qu'il lui en saura gré Celui-ci s'assied sur un sopha, reste silencieux pendant quelques instans, et regarde fixement Joséphine qui joue l'agitation, la surprise. Enfin lui adressant la parole d'une voix sépulcrale et d'un ton solennel, il lui dit: J'ai voulu vous revoir, pour vous montrer que la politique ne me fait pas oublier mes affections. Les intérêts de ma dynastie sont assurés, et maintenant je renonce à des précautions qui blessent autant mon pouvoir que mon repos.

Joséphine se lève respectueusement et dit: "Je croyais qu'en venant ici, l'empereur avait oublié sa dignité pour ne plus se souvenir que de la bienveillance qui l'y amène.,,

--- Joséphine veut-elle bien sincèrement que je redevienne maintenant ce qu'autrefois je fus pour elle?

--- Mais pas précisément; votre ton solennel m'a glacée, et j'avoue que j'étais loin de m'y attendre, d'après la manière dont vous m'avez fait annoncer votre visite.

--- Savais-je comment elle serait reçue? Ne devais-je pas, avant de me livrer à un plaisir que j'ai regretté depuis que j'en suis privé, m'assurer qu'il serait partagé par vous?

--- Et vous vouliez étudier froidement la situation de mon cœur pour juger si le vôtre devait éprouver quelque émotion! Ah! comme le pouvoir gâte les hommes! comme il émousse, flétrit leur sensibilité!

--- Joséphine, Joséphine, la solitude vous a rendue sentimentale

--- Devez-vous vous en plaindre, si vous connaissez en faveur de qui je le suis devenue?

--- Pourrais je croire?.....

--- Vous ne le devinez que trop, et seriez vous revenu vers moi si vous n'aviez pas connu mon faible cœur, et été sûr de l'accueil qu'il vous préparait?

--- Comme cela est délicat! En vérité, ce n'est que de votre bouche que je puis entendre des ex-

pressions vraies, et que dans votre cœur que je vois de la sincérité.

--- Et que vous importe ma sincérité, à vous qui en aimez une autre ?

--- Moi ! qui ! la Princesse !

--- Oui, la Princesse, l'heureuse épouse de votre choix ; celle qui reçoit tant de marques publiques de votre estime, et tant de preuves particulières de votre amour.

--- Amour, estime, mon épouse ! dites celle que la politique m'obligea d'associer à mes destinées, et qu'elle me force encore à respecter extérieurement.

--- Quoi ! vraiment, tout ce qu'on dit de vos attentions pour elle, de votre condescendance....

--- N'est point produit par le cœur ; c'est le résultat de ma position et de l'intérêt de ma dynastie.

--- Mais vous l'aimiez quand vous l'épousâtes ! Et pouviez-vous vous en défendre ? Pouviez-vous ne pas accorder au moins un intérêt passager à une Princesse qu'on dit bien élevée, qui vous aimait d'avance ? Pouviez vous ne pas partager ce trouble aimable, cette douce agitation d'une première entrevue, et les émotions d'un premier amour ?

--- En vérité, vous racontez un roman, ou plutôt vous récitez des lignes de Jean-Jacques. Non, non, je n'ai rien éprouvé de tout cela, mais bien de la curiosité, quelques désirs vagues, trop sûrs d'être satisfaits pour survivre au moment qui les fait naître. J'ai vu une jeune fille à qui ses bonnes avaient bien recommandé d'être timide, mais à qui sa situation, son âge, et je ne sais quel sentiment qu'on m'a voulu faire prendre pour de l'amour, conseillaient tout autre chose. J'ai voulu jouir de tout cela à ma manière ; j'ai voulu effrayer, étonner même ce jeune objet afin de jouir de son embarras et de sa confusion ; j'ai voulu même ravir sur-le-champ ce qu'on ne pouvait me refuser quelques heures après, car je n'aime pas les formes civiles ni religieuses, ni recevoir d'aucune loi, d'aucun individu, la permission de satisfaire mes désirs. On vous a dit, vous avez su que je m'étais élancé, sans me faire annoncer, dans la voiture qui m'amenait cette jeune et

appétissante victime. Je trouvai plaisant de débuter par quelques caresses qui cependant ne déconcertèrent pas celle qui en était l'objet, car elle me dit : Vous êtes l'Empereur ? je suppose qu'aucun homme dans vos états n'aurait cette inconcevable audace. Je me trouvai presque intimidé par sa présence d'esprit, et j'en fus réduit à rejeter sur l'impatience d'un sentiment que je n'éprouvais pas, l'inconvenance de la brusquerie de mon accueil. J'avouerai que la situation était nouvelle pour moi. et qu'elle m'offrait même quelque chose de piquant. Je me trouvais avec une princesse élevée dans tous les préjugés de son rang, et qui dissimulait difficilement sa fierté native. Elle était en mon pouvoir, dans mon empire, à la merci de mes désirs, dont elle ne pouvait repousser l'emportement, parce qu'elle n'avait pas le droit d'en contester la légitimité ; elle était séparée de tout ce qui pouvait rassurer sa timidité, conseiller son inexpérience.... Je vis toutes les émotions que lui causait une situation dont rien n'avait pu lui donner une idée, et je me plus à aggraver encore son embarras. Que voulez-vous ? c'est comme cela que je jouis. Rien de ce qui plaît aux autres hommes, ou plutôt de ce qui les effémine, ne me convient. Je ne sais ni soupirer, ni supplier : j'ordonne, j'attache, je subjugue.

--- Je ne le sais que trop ; cependant votre attaque de Compiègne ne vous réussit pas ; vous fûtes cette fois-là repoussé, vaincu, déconcerté par la résistance d'une jeune vierge qui, dans cette occasion, vous montra que ce que vous appelez préjugé, donne assez d'énergie pour lutter avec le pouvoir, quelque formidable qu'il soit ; car en bonne foi, Napoléon, vous ne pûtes ravir. . . . .

--- Ne me parlez pas de cette odieuse circonstance. Je n'aime pas qu'on me rappelle que j'ai pu vouloir quelque chose qui m'a été refusé, ou faire une tentative à laquelle il m'a fallu renoncer. Mais aussi les dames de l'étiquette jetaient les hauts cris, et les Cosaques auraient ravagé le château qu'ils n'auraient pas causé autant de frayeur qu'en produisit parmi toutes ces femmelettes ma prétention de jouir sur-

le-champ de mes droits d'époux. Savary était pour aller en avant; j'ai aimé Savary depuis ce temps: j'ai vu qu'il était fait pour les grandes choses.

— Ne me parlez pas de ce monstre.

— Monstre, me dites-vous! Ah! mais il me faut des monstres à moi. Il n'y a que des monstres, ainsi qu'il plaît aux caillettes de les appeler, qui puissent concevoir ma politique et exécuter mes volontés.

— Sire, vous m'insultez.

Ici Joséphine se retire avec toutes les marques de l'agitation dans un cabinet voisin. Buonaparté va la reprendre par la main, la ramène sur le sopha, s'y assied près d'elle, et sans justifier l'expression qu'il a employée, ni même paraître remarquer son dépit, il lui dit d'un ton assez tendre: " Savez vous que vous n'avez jamais été mieux?

— Ah! ciel, que dites vous? le chagrin, l'isolement m'ont si cruellement changée. . . .

— D'honneur, Joséphine, vous êtes intéressante au plus haut point, et si vous n'étiez pas du fruit défendu. . .

— Eh bien!

— Mais n'ai-je pas mes droits?...

— Auxquels vous avez renoncé...

— Que je puis faire revivre...

— Que je ne vous laisserai pas reprendre. Grands Dieux! et la religion, et vos sermens...

— La religion! les sermens! croyez-vous donc à tout cela?

— Plus que jamais; et mes scrupules...

— Vos scrupules doivent céder à ce sentiment que vous venez de réveiller en moi.

— Hélas! non; s'il suffit à mon cœur, il ne peut calmer ma conscience...

— N'étais je pas votre époux? Puis-je cesser de l'être?...

— Mais le divorce?...

— Chose de convenance. Au reste, attendez, nous allons avoir là-dessus une solution théologique. Ici Buonaparté sonne avec violence, et en même temps s'écrie: " Holà, Rustan, n'y a-t-il pas dans l'antichambre quelque cardinal, quelque archevêque,

quelque prêtre? Qu'on m'amène sur-le-champ tout ce qu'on pourra trouver de ces gens-là.,,

On vint dire à Napoléon que l'archevêque de Malines était resté dans l'antichambre, malgré les ordres donnés pour écarter les visiteurs; mais que le cardinal Maury, après avoir attendu une heure, pendant laquelle il avait constamment tourné le dos à l'archevêque, était parti. Napoléon ordonne qu'on le ramène sur-le-champ, qu'au besoin on le poursuive jusqu'à Paris, et que, fût-il même prêt à se mettre au lit, on ne lui donne pas le temps de se revêtir de ses habits pontificaux. En effet on amène le cardinal, deux heures après, en robe de chambre et en bonnet de nuit, fort effrayé du brusque enlèvement dont il a été l'objet, et s'attendant à être au moins envoyé à Vicennes, pour avoir montré du mépris à l'archevêque de M.... Pendant cette expédition, Buonaparté avait envoyé chercher le petit Louis Napoléon, et s'était beaucoup amusé de ses saillies. Enfin on annonce les deux prélats, et tandis que Joséphine couvre de ses deux mains la rougeur vraie ou feinte de son front, Buonaparté les interroge. " Venez, messieurs, leur dit-il, dissiper les scrupules de madame, qui prétend que le divorce a détruit tous mes droits sur elle, qui me parle d'adultère, de fornication, et de je ne sais quelles autres fadaises dont elle ne m'avait jamais fatigué auparavant.

Le cardinal Maury baisse les yeux et garde le silence. Monseigneur de P.... lorgne en tapinois la timide Joséphine. Enfin, Buonaparte perdant patience, s'écrie : " Eh bien! messieurs les docteurs, cette question est-elle trop délicate pour vos chastes oreilles? Parlerez-vous, sac.... d....? --- " Sire, dit Monseigneur de Malines, l'église..." --- " Pas d'église, c'est moi qui suis l'église... ,, --- " Sire, vous avez la toute-puissance,,, --- Je le sais, mais ceci est une réponse jésuitique : que signifie le mot église, si ce n'est le droit de décider sur tous les dogmes, d'instituer des ministres, de régler la hiérarchie ecclésiastique, de faire la police religieuse; eh bien! n'ai-je pas tous ces droits-là,

moi? Qui oserait me les contester? Voilà ma théologie à moi, je veux qu'on s'y soumette. „ En disant ces derniers mots, Napoléon lance des regards menaçans sur le cardinal Maury qui conserve la même immobilité. Monseigneur de P...., reprenant un peu d'assurance, dit: " Sire, rien de plus profond que ce que V. M. vient de dire; mais... „ — " Pas de mais; je viens de déclarer ma volonté : retirez vous pendant quelques minutes, et donnez-moi votre réponse. „ — " Sire, dit son Eminence Maury, nous n'avons pas à délibérer, puisque votre volonté nous est connue. „ — " Délibérez, vous dis-je, non pas pour moi qui sais à quoi m'en tenir, mais pour calmer les scrupules de Madame „ Les deux prélats se retirent. Monseigneur de P...., avec le sourire malin qu'on lui connaît, dit au cardinal: " Monseigneur, voulez-vous me permettre un petit dilemme: ou nous déciderons an faveur des volontés de S. M., ou nous prononcerons contre : dans le premier cas, nous aurons donné une autorisation qui légitimera en quelque sorte les désirs de S. M.; dans le second cas, il méprisera notre décision et il ira en avant. Ne vaut-il pas mieux, Monseigneur, puisqu'on nous fait l'honneur de nous consulter et de nous reconnaître encore quelqu'influence, avoir de la condescendance pour les volontés de S. M., et paraître lui accorder la permission de faire ce qu'elle est résolue d'accomplir? „ En ce moment on entend un assez grand bruit dans l'appartement voisin, et quelques minutes après, Buonaparte sort brusquement, en disant aux prélats qu'ils peuvent aller au d.....; qu'il n'a plus besoin de leur décision... Ils se regardent pendant quelques minutes et se séparent ensuite, non pas cependant sans que le cardinal Maury n'ait fini par un sarcasme, et dit à Monseigneur de P.... : Monseigneur, *dum deliberatur Trojæ....*

Allons faire mon discours d'anniversaire, dit M. de P....

N.° XXXVI.

Lettre de Monseigneur de P.... à Son Eminence le Cardinal Maury.

On dit, Monseigneur, que V. Em. accuse non-seulement mes opinions religieuses, mais même ma conduite politique; que vous témoignez du mépris pour ma personne, de l'inquiétude sur mes principes, et que vous voyez avec peine les bontés dont S. M. I. m'honore, dans la crainte, dites vous, que je n'acquière une influence également funeste à l'église et à l'état. J'ai, ajoutez-vous, une politique versatile, une morale relâchée; j'aime les plaisirs, le pouvoir et l'argent; je sais flatter avec art, m'insinuer avec adresse; enfin, si l'on croit vos préventions et vos prophéties, sans avoir les talens du cardinal Dubois, je promets de renouveler les scandales de son ministère, si jamais j'arrive au poste où mon ambition aspire et où peut me porter l'erreur du souverain. Des erreurs, Monseigneur! vous savez si Napoléon en commet dans le choix des hommes dont il se sert; et d'ailleurs oublierait-il jamais assez ce qu'il doit à sa gloire pour déposer l'autorité dans les mains d'un premier ministre? Vos craintes sont donc simulées; je vais vous prouver que vos préventions n'ont guère plus de fondement.

Nous ne devons pas nous reprocher notre vie passée, Monseigneur; notre réputation ne peut rien gagner aux souvenirs que réveilleraient les récriminations; et comme je n'ai jamais eu votre célébrité, je n'ai pu donner les mêmes scandales que vous. Rappelez-vous que votre conduite publique avait fait oublier votre vie privée, et que ce fut le courage de la résistance que vous opposâtes à la révolution, plutôt que la sévérité de vos mœurs et la sincérité de

vos opinions religieuses, qui vous valut les honneurs de l'épiscopat et le rang distingué que vous occupez dans l'église. En servant Napoléon, je n'ai violé aucun engagement solennel, démenti aucune déclaration publique; j'ai choisi mon maître, tandis que vous abandonniez les vôtres. En me prêtant aux vues de l'Empereur pour établir sa suprématie spirituelle à la même hauteur et sur les mêmes bases que sa suprématie temporelle, je n'ai pas manqué à la reconnaissance que je devais aux Papes, de qui je n'ai reçu aucunes faveurs, ni sacrifié un pouvoir dont j'avais reconnu la légitimité. Vous le voyez, Monseigneur, nos positions étaient différentes et nos devoirs opposés; et si l'un de nous deux doit être accusé d'être sans principes ou d'avoir manqué à ceux qu'il a hautement professés, ce n'est pas moi. Non que je veuille, monseigneur, blâmer le parti que vous avez pris de vous dévouer aux vues du grand Napoléon; mais j'ai voulu seulement vous prouver que les anciens principes ne sont pas toujours les plus stables, et qu'un homme, dans les circonstances si variées et si extraordinaires créées par la révolution, a été plus sage de n'avoir point de principes que d'en afficher qu'il a ensuite été obligé de démentir hautement par nécessité, par ambition ou par frayeur. Cependant, comme nous sommes destinés à nous rencontrer souvent dans les mêmes conseils et à exercer les mêmes fonctions, je veux, sans prétendre vous donner le droit de me juger, vous fournir cependant les moyens de le faire avec plus d'impartialité; et le tableau de ma conduite politique rapidement tracé, répondra une fois pour toutes à vos inculpations et à vos doutes.

Nous n'avions jamais eu aucun point de ressemblance ni de rapprochement, jusqu'au moment où des motifs opposés nous ont jetés dans la même cause et nous ont fait servir le même maître. Vous vous couvriez de gloire à l'époque où je quittais la France pour aller végéter dans quelque coin de l'Allemagne, froidement traité, et même quelquefois insulté par les émigrés, dont je ne partageais ni les opinions, ni les vœux, ni les espérances. N'ayant rien à attendre

de leur parti, rien à gagner à leurs succès, et prévoyant même leurs revers, je tournai mes regards vers ce parti mitoyen qui se fortifiait des débris des partis vaincus ou découragés, et dont le noyau, formé d'hommes adroits ou éclairés, se tenait à l'abri des orages et des excès de la révolution, afin d'en recueillir un jour les fruits. Il ne me fut pas difficile de prévoir que ce serait à lui qu'en dernier resultat le pouvoir resterait, et que, comme il arriverait au moment de l'épuisement des factions, il s'y maintiendrait avec moins de difficulté, et finirait peut être par y donner une organisation stable. Dès-lors on me vit courtiser tous les hommes que les crises de la révolution obligeaient de quitter la France, après avoir joué un rôle dans ses armées ou dans ses conseils; je courtisai la correspondance des députés proscrits, des journalistes chassés, des généraux destitués; et de leurs opinions diverses, de leurs renseignemens réunis, je pus me former sur la révolution et ses résultats, des idées justes quant à la conduite qu'il fallait tenir pour ne pas être toujours du nombre des vaincus. Je ne négligeais pas cependant, pour ne pas paraître abandonner entièrement le parti contre-révolutionnaire, de communiquer à ses chefs une partie des renseignemens que je recueillais, ayant soin de les présenter toutefois sous un point de vue qui leur prouvât que leur cause n'était pas désespérée, et que j'y tenais toujours par sentiment et par conviction, sans cependant partager les opinions trop exaltées ou les espérances trop vives de la portion de leurs partisans qui se croyaient toujours à la veille d'une restauration complète. Je ne négligeai pas non plus ceux des envoyés de l'Angleterre qui, distribués sur le continent, avaient la mission de rassembler tous les faits, toutes les idées, de consulter toutes les opinions qui pouvaient servir à éclairer la marche de leur gouvernement dans sa lutte contre la révolution française. J'avais donc trois genres de correspondance, et trois nuances diverses à observer dans la manière dont je présentais mes renseignemens et mes aperçus. Avec les agens de la maison de Bourbon, je ne relevais que les er-

reurs

teurs du parti contre-révolutionnaire, sans combattre ses vœux, ni décourager ses espérances, et je cherchais à donner à ma censure l'excuse de la loyauté; avec les envoyés de l'Angleterre, je cherchais à lier l'intérêt et les vues de leur gouvernement avec la marche future de la révolution, et à prouver qu'il devait être indifférent à la nation britannique qu'un Bourbon, un général ou un magistrat, gouvernât la France, pourvu que l'autorité y fût établie sur des bases stables et sur des principes conservateurs; je parcourais toutes les hypothèses qui s'offraient pour la fondation d'un pouvoir réparateur et conservateur dans ce pays, et je rattachais toujours sa possibilité au rétablissement de l'influence des hommes avec lesquels j'avais des relations; enfin avec ces derniers, c'est-à-dire, les généraux, les députés, les littérateurs, qui avaient, à diverses époques de la révolution, été proscrits à cause de leur modération et du refus qu'ils avaient fait de servir des gouvernemens factieux ou méprisables, j'employais le langage de la flatterie, je cherchais à leur persuader que les destinées de la France reposaient dans leurs mains, et qu'ils étaient plus forts dans leur exil que lorsqu'au milieu de la capitale, des conseils ou des armées, ils cherchaient à s'opposer à la marche d'une révolution qu'il fallait laisser épuiser par sa propre violence, avant de l'attaquer en face et de prétendre la décomposer. Par cette marche adroite, je parvins à sortir de l'obscurité, à me faire consulter par ceux qu'intérieurement je détestais, et à obtenir [illegible] de la générosité de ceux dont je paraissais toujours suivre les intérêts et flatter les vues dans le progrès de mes idées et de mes communications. Enfin, je saisis la circonstance de la convocation du congrès de Rastadt pour prendre un rang parmi les écrivains politiques du jour. Cette brochure où je mêlai des plans de campagne avec des spéculations politiques, des opinions philosophiques avec des principes assez sains, qui fit dire au feu duc de Brunswick: ,, Je prendrais volontiers cet abbé pour mon aide-de-camp; ,, qui me valut les complimens et les faveurs du ministre anglais à Hambourg, une approba-

tion assez froide, mais cependant assez flatteuse, de la part des hommes éclairés du parti révolutionnaire, et qui fixa sur moi la bienveillance du parti mitoyen dans lequel je brûlais de m'initier; cette macédoïne enfin, où je flattais Buonaparté tout en paraissant m'effrayer de son ambition et de ses moyens, fit ma fortune, et c'est à elle que je dois le rang que j'occupe dans l'église, et la faveur secrète dont vous paraissez tant redouter les résultats.

J'avais sagement prévu, depuis le 18 fructidor, qu'un jour le pouvoir souverain tomberait dans les mains d'un militaire, et que ce militaire serait Buonaparte, si toutefois il avait l'adresse d'échapper à l'inquiétude des Jacobins, ennemis naturels de tous les généraux ambitieux, et à la jalousie du directoire, que ses divisions intérieures n'empêchaient pas de se coaliser contre tous les individus dont la gloire contrastait avec son existance honteuse et méprisée. Je vis en même temps que les hommes qui régneraient avec le militaire que la force des circonstances porterait au pouvoir, ne seraient ni les chefs des contre-révolutionnaires, ni ceux des Jacobins, mais bien ceux qui, dans les opinions les plus opposées, avaient montré une modération qui ne les avait rendus odieux ni à l'Europe ni à la France, et c'est parmi ceux-là que je cherchai des amis et des protecteurs. Je ne fus pas un des derniers, Monseigneur, à venir à Paris après le 18 brumaire, courtiser la fortune, étudier l'opinion et juger la marche du nouveau gouvernement. Au moyen des liaisons que j'avais formées en Allemagne avec les hommes d'état rappelés par Buonaparte, et placés par lui à la tête des ses conseils, je me trouvai bientôt initié dans les coteries politiques et dans les cercles des nouveaux gouvernans. Je déjeunais avec Dumas et Portalis, je dînais avec Michaud, auteur royaliste; j'assistais aux conférences nocturnes qui se tenaient chez Pastoret, et je soupais avec Sieyes. Cependant, malgré mes liaisons avec les premiers personnages de l'état et avec plusieurs journalistes estimés, personne ne me faisait entrevoir de l'avancement, et lorsque je parus m'étonner de l'oubli dans lequel on me laissait, que je parlais de mon zèle, de mon dévouement, Portalis,

à qui je faisais ces confidences, me dit : " Mon cher abbé, votre moment n'est pas encore venu ; nous devons d'abord pourvoir les hommes qui, ayant appartenu aux diverses assemblées législatives, se croient des droits aux places nouvellement créées. Vous n'êtes pas connu dans la révolution, vous n'avez aucune influence, vous ne tenez à aucun parti ; et nous, qui voulons détruire toutes les influences et tous les partis, nous cherchons à nous attacher les hommes qui, par leurs prétentions ou leur crédit, pourraient embarrasser notre marche. Votre temps viendra ; mais en attendant, comme vous êtes prêtre, jetez-vous dans la religion, cela vous fera vivre ; et si vous servez les vues du chef de l'état ; vous pourrez aller très-loin. „ Mais, lui dis-je, j'ai plus étudié la politique que la théologie, et lu plus souvent les journaux que mon bréviaire ; je ne me souviens même pas d'avoir fait un seul acte de religion depuis que j'étais au séminaire. „

" Eh ! mon cher abbé, me répliqua Portalis, nous avons déjà assez de théologiens dont les objections nous fatiguent, et de prêtres dont les scrupules nous inquiètent, vous êtes précisément l'homme qu'il nous faut ; essayez de former un parti pour le gouvernement parmi les élémens de notre nouveau clergé, ce sera le moyen de neutraliser l'ancien. „ La tentation était forte, Monseigneur, aussi forte que celle qui vous a ramené en France ; je n'y résistai pas, et bientôt je fus évêque, aumônier de Buonaparte ; j'eus enfin toutes les petites faveurs qui pouvaient me prouver qu'on était content de mes services, et qu'on y aurait encore recours dans l'occasion. Vous voyez, Monseigneur, que la diversité de nos opinions, l'opposition de nos principes sont venues de la différence de notre opposition : votre défense courageuse de la religion et du clergé dans l'Assemblée Constituante vous obligeait à conserver un vernis orthodoxe, si vous vouliez rattacher à votre réputation quelques-uns des souvenirs de votre ancienne gloire. Quant à moi, qui n'étais connu que par mon septicisme, et qui aurais mieux fait un traité de tactique qu'un commentaire sur l'Ecriture

Sainte, je me mis à la tête des indifférens, des ennemis du Pape et des principes ultramontains. Je n'étudiai de la religion que ce qu'il en fallait pour m'aider à soutenir la doctrine du gouvernement, et je me fortifiai de tous les argumens et de tous les exemples que l'histoire fournit contre l'ambition des Papes et leurs prétentions exagérées. Mon rôle dans le concile se trouvait, d'après cela, tout tracé, et la manière dont je l'ai rempli m'a fait appeler l'Ulysse du concile. Il était dans la politique de Buonaparte d'envoyer au Pape, comme conciliateur, l'homme qui, dans la réunion des évêques, s'était le plus fortement prononcé contre lui : je partis; je me présentai à Sa Sainteté, qui d'abord refusa de me voir. Un tel affront ne me rebuta pas, et je sus, dans cette circonstance, sacrifier mon amour-propre, la dignité même de mon caractère, au succès de ma mission. Vous savez le reste, Monseigneur; vous savez que si je n'ai rien obtenu de positif, j'ai été cependant assez près de réussir pour donner de vives inquiétudes aux cardinaux italiens. L'Empereur daigna me sourire à mon retour; cet accueil me récompensa de toutes mes peines, et bientôt je sus qu'il me réservait l'honneur de célébrer dans votre cathédrale l'anniversaire de son couronnement. Je sais avec quel mépris vous avez traité mon discours; je sais que vous avez dit qu'il était plus digne de la tribune que de la chaire; que ce n'était qu'une déclamation profane scandaleusement farcie de citations de l'Ecriture. Mais, Monseigneur, ce discours a plu à l'empereur, à ses généraux et à l'armée, et avec de tels suffrages on peut bien se consoler de n'avoir ni le vôtre, ni celui de vos amis.

Voilà, Monseigneur, toutes les explications que vous recevrez de moi; je vous les ai données moins pour briguer votre estime, que pour vous montrer que je connais vos déclamations contre moi, que j'apprécie votre position et la mienne, et qu'il vous sera difficile d'ébranler un crédit qui repose sur la confiance dont m'honore notre maître commun. Enfin, vous craignez que la faveur du monarque n'aille jusqu'à me donner une place dans le minis-

tère; mais êtes-vous assez peu au fait des intentions de Napoléon et de ce qui a produit la disgrâce du duc d'Otranto, et le renvoi du prince de B....., pour croire qu'à moins d'une grande altération dans ses idées et dans sa politique, l'Empereur prenne un ministre dans son clergé?

D. P.

N.° XXXVII.

Les bivouacs ou les Dialogues de la Grand' Garde.

Un Capitaine Français. — Quelle chienne de guerre! On nous disait que nous trouverions à Witepsk du repos, du vin, des vivres et des femmes; au lieu de cela, nous n'avons vu qu'une grande villasse, des femmes laides comme des calmouks, on a diminué notre portion de biscuit, on nous a distribué de la viande salée, et pour nous rafraîchir la gorge que brûle un air comme celui que j'ai respiré en Syrie, on nous fait boire du vinaigre. Le bulletin nous dit que nous battons l'ennemi, mais nos yeux nous prouvent que c'est l'ennemi qui nous bat.

Un Colonel Français. — Capitaine, vous êtes frondeur; vous l'avez toujours été; c'est pour cela que, malgré votre bravoure, vos blessures et vos services, vous n'avez jamais été avancé. Que vous importent les contradictions des bulletins? Ce n'est pas pour l'armée qu'on les fait, c'est pour les gobe-mouches des deux mondes. Si l'on nous voyait battre dans toutes les affaires partielles, on prédirait notre défaite. Et qui sait quelles résolutions audacieuses ces bruits et ces prédictions pourraient inspirer à tous ces peuples que la crainte retient sous

notre joug, à tous les soldats que la force amène sous nos bannières! Une bonne victoire couvrira toutes ces défaites, et personne ensuite n'osera nier la vérité des bulletins intermédiaires.

--- Tout est très-bien, colonel; mais si nous offrons des mensonges aux badauds de l'Europe pour alimenter leur curiosité et exercer leurs conjectures, il nous faut à nous, qui sommes harrassés de privations et de fatigues, quelque chose de plus substantiel pour faire taire nos estomacs dont la voix est plus forte pour nous que les trompettes de la renommée publiant nos victoires prétendues. Eh! d'ailleurs, est-il rien de plus poignant que de lire dans les bulletins que nous sommes pourvus abondamment de vivres, quand nous sommes affamés; que nous parcourons des sites enchanteurs et des contrées fertiles, quand nous ne rencontrons que des forêts presqu'impénétrables, que des marais où s'enfoncent nos chevaux et nos bagages, que des campagnes stériles ou ravagées, et jamais un de ces points de repos où vingt-quatre heures d'abondance et de gaîté font oublier les fatigues des marches et les ennuis des bivouacs?

- - Camarade, tout cela est meilleur à penser qu'à dire. Pourquoi porter le découragement dans le cœur des braves alliés qui nous écoutent? C'est à nous à leur donner l'exemple du courage, du dévouement, de la patience.

--- Nos alliés! dites nos victimes, que nous faisons battre pour nous, après avoir porté dans leurs foyers la désolation et la misère.

--- Capitaine, vous oubliez où vous êtes, et qui vous êtes : souvenez-vous que vous êtes au sein d'une armée française et que vous êtes un des soldats du grand Napoléon.

--- Dites plutôt, colonel, que je suis au milieu de la tour de Babel, où j'entends tous les jargons excepté le mien. Je ne vois point ici d'armée française; il n'y en a plus : je vois un amalgame des vainqueurs et des vaincus; je vois la gloire des premiers s'éclipsant dans la corporation des autres, et ceux à qui nous avons donné des fers partageant les lauriers cueillis dans nos batailles, par nous gagnées

sur eux. Quant au grand Napoléon, c'est la flatterie qui jusqu'ici lui a donné le nom de grand; la postérité lui conservera-t-elle ce titre?...... (En ce moment le cri à l'ordre, à l'ordre se fait entendre, et un adjudant se présente pour lire l'ordre de l'armée, qui est ainsi conçu:

“ L'armée d'Espagne vient de se couvrir de gloire; la journée de Salamanque sera comptée parmi celles qui font le plus d'honneur à nos armes. Les Anglais ont osé offrir le combat; ils ont été reçus par nos braves comme le seront toujours les ennemis du genre humain. Le maréchal duc de Raguse, par un mouvement aussi hardi que judicieux, avait quitté ses positions derrière le Douro; l'ennemi a cru pouvoir profiter de cette circonstance pour l'attaquer: l'audace de l'Anglais a été punie; une foule de blessés et de prisonniers est restée dans nos mains; on ignorait le nombre des tués lorsque le courrier est parti, mais il doit être considérable. Plusieurs drapeaux, une grande partie de l'artillerie sont dans nos mains. L'ennemi aurait été poursuivi et probablement taillé en pièces dans sa déroute, si le duc de Raguse n'eût été blessé au commencement de l'action. Ce général a été obligé de reprendre ses premières positions pour faire panser ses blessures et donner du repos à ses troupes. Bientôt il doit reprendre l'offensive. Le roi d'Espagne est en ce moment à l'armée; il est venu pour assister aux derniers coups qui vont être portés à l'insolent léopard et qui doivent décidément le jeter dans la mer. Soldats de la grande armée, vos frères d'armes viennent de vous donner en Espagne un grand exemple; bientôt vous unirez vos lauriers aux leurs, et vous entendrez l'empereur vous dire ainsi qu'à eux: “ Soldats, je suis content de vous. „

Plusieurs militaires apostés crient: “ Vive l'armée d'Espagne! vive l'Empereur! „

Le Capitaine Français. --- Si j'en crois mes conjectures, le duc de Raguse a été vivement attaqué et complétement battu.

Le Colonel. --- Camarade, vous jouez l'incrédule: est-ce la première fois qu'après avoir été vain-

queurs nous nous sommes retirés? et ne vous rappelez-vous pas qu'à Eylau.....

--- Ah! oui, j'y étais ; nous nous retirâmes, mais après avoir été frottés d'importance. Heureusement l'ennemi ne nous poursuivit pas ; il nous aurait complètement désarçonnés, et peut-être c'en était fait de la grande armée et de son chef invincible.

--- Camarade, les événemens vous démentent : nous eûmes tous les avantages de la campagne.

--- Oui, par la faute de nos ennemis ; mais ce ne fut pas sans avoir éprouvé de cruels revers. Colonel, j'ai fait la guerre pendant vingt ans, et je dois vous dire que l'ordre que l'on vient de lire a été rédigé par un charlatan et ne peut tromper que des recrues. Nous avons appris la guerre à nos ennemis ; ils ne se laissent plus enfoncer ni déborder. Wellington se joue de notre tactique, de nos manœuvres, et de tout notre charlatanisme militaire ; les généraux russes l'imitent, et bientôt cette supériorité de nombre à laquelle nous avons dû tant d'avantages va devenir embarrassante pour nous et contribuer à nos revers ; car comment faire battre des soldats qui meurent de faim, et comment faire vivre des troupes qui ne peuvent compter pour leur subsistance que sur des approvisionnemens qui vienne de cent, et même de quatre cents lieues ? aussi voici la seconde fois que nous nous rafraîchissons, c'est-à-dire que nous nous arrêtons pour attendre des vivres et pour nous remettre des rudes frottées que les Russes nous donnent chaque fois que nous entrons en contact avec eux.

--- Ne savez-vous pas que l'Empereur est maître de se rendre à Moscou ou à St. Pétersbourg ?

--- Vous voulez dire, sans doute, que parce qu'il est incertain de sa route il en est le maître. Moi, je crois qu'il ne sait de quel côté se diriger ; qu'il s'est beaucoup trop avancé, et que, sans un de ces coups de désespoir dans lesquels il a si souvent risqué l'existence d'une armée toute entière et la sienne propre, il ne sortira jamais du détestable pays où il nous a engagés.

— Dans quelques jours une grande bataille décidera du sort de la campagne.

— Oui, une bataille dont les Russes auront eux-mêmes choisi le moment et le terrain, et qu'ils ne livreront que quand les troupes qu'ils avaient en Turquie auront rejoint leur grande armée. Supposons même que nous les battions, seront-ils conquis pour cela? Non, ils ne seront pas plus subjugués que les Espagnols. Quand nous étions en Espagne, nous nous crûmes les maîtres de ce beau royaume, parce que nous avions battu Castanos et occupé Madrid. Depuis trois ans nous avons reconnu notre erreur et jugé qu'une nation s'aguerrit pas ses revers et recrute ses armées par les moyens mêmes qui affaiblissent les armées régulières. Nous avons forcé la population de l'Europe à devenir militaire, soit en la menaçant, soit en la battant. Nous avons forcé l'Angleterre à se rappeler qu'autrefois ses armées, sous les ordres d'un Malborough, battaient les nôtres; nous avons nous-mêmes appelé les Anglais sur ce continent dont nous prétendions les exclure; et, en cherchant à leur enlever le sceptre des mers, nous leur avons cédé celui du continent; c'est nous qui avons armé les Espagnols, c'est nous qui avons rassemblé sous les drapeaux une partie de la population russe....

— Camarade, vous faites l'inspiré, vous vous croyez sur le trépied de la Sybille; vous ne prophétisez que malheurs et désastres.

— Il n'y a point là-dedans de prophétie; je ne fais que citer le passé. La France, elle-même serait-elle arrivée au degré de puissance où nos armes l'ont portée, si on ne l'avait pas forcé à s'armer en menaçant son territoire et en lui faisant craindre toutes les horreurs de la conquête? Camarades, nous avons double ration d'eau-de-vie pour célébrer la bataille de Salamanque; la nuit est belle, les Cosaques ne nous inquièteront pas, je vais vous conter en peu de mots ma vie militaire, vous en tirerez quelqu'instruction, peut-être un peu d'amusement... (*Tous les officiers présens applaudissent à cette proposition, excepté le colonel interlocuteur qui se retire.*)

— Camarades, je sers depuis vingt ans; j'ai servi sous Dillon qui fut assassiné par des lâches. Je fus fait capitaine sur le champ de bataille où Beurnonville prétendit n'avoir éprouvé d'autre perte que celle du doigt d'un dragon; c'est de là que date l'invention des bulletins; l'art s'est perfectionné depuis, on ment avec plus de vraisemblance, mais pas avec moins d'effronterie. J'ai servi sous Luckner que l'on a depuis assassiné parce qu'il demandait sa pension. J'ai servi sous Beauharnois qui fut cruellement puni par les patriotes des services qu'il leur avait rendus. Fatigué de servir des bourreaux, je risquai plusieurs fois ma vie pour cesser d'être leur instrument. Je cherchais la mort, elle fuyait devant moi; je dus à ma témérité une grande réputation de bravoure. On m'offrit des grades supérieurs, je crus qu'en me rapprochant de ceux qui les conféraient, ils me rendraient plus directement leur complice, je refusai leurs offres et je restai capitaine. Je fis très-bien, ma franchise m'aurait valu peut-être la mort, et mes services le traitement que j'ai vu éprouver à nos plus braves généraux. J'ai combattu sous Pichegru. Camarades, ne vous étonnez pas, si je donne une larme à sa mémoire; il n'y a que ceux qui l'ont vu de près qui sachent ce qu'il valait; son siècle n'était pas digne de lui; il aurait dû vivre au temps des Epaminondas, des Camille, des Cincinnatus et des Scipion; il est oublié, ou plutôt il ne vit plus que dans le cœur de quelques braves. La postérité ne saura pas combien il fut vertueux, parce que ses contemporains qu'il l'ont laissé sacrifier se tairont sur ses vertus pour diminuer la honte de leur lâcheté, le crime de leur inaction dans un moment où il se dévouait pour son pays. Puisse son ombre se réjouir en apprenant que son nom est encore prononcé avec attendrissement, avec admiration, dans les déserts de la Russie, au milieu des soldats venus de toutes les parties de l'Europe, et qui peut-être seront absous de servir une mauvaise cause en considération de l'hommage qu'ils rendent à un héros vertueux. Je fis avec Moreau la retraite de Souabe; Moreau, digne émule de Pichegru, et qui a reçu

dans l'exil le prix de ses services comme l'autre l'a trouvé dans la mort! Ici commence une autre époque : pendant que les brigands gouvernaient la France, on en remarquait peu dans les armées; quand ils cessèrent d'être en majorité dans les administrations, ils établirent leur ascendant parmi nous. La guerre avait été jusque-là un métier honorable, mais peu lucratif; le pillage et les horreurs qui l'accompagnent nous étaient défendus, bientôt on nous les permit pour nous dépraver, c'est-à-dire, pour nous rendre les intrumens dociles de la tyrannie. Nous ne vîmes plus une patrie dans la France, nous ne cherchâmes plus la gloire dans les combats. Servir aveuglément le chef qui nous permettait le brigandage après la victoire, et qui nous en donnait les orgies pour s'en réserver la gloire, tel fut le sentiment général des soldats qu'il commanda, tel fut le mobile de leur bravoure et de leur dévouement. Je n'ai pas besoin de vous dire que ce chef est notre empereur actuel, et que son accession au commandement produisit la même révolution dans l'armée, que, depuis, son avènement au pouvoir a produite en Europe. Tout fut altéré selon les vues d'un homme qui, dès le moment qu'il se vit à la tête de l'armée, conçut le projet de dominer la France. Concevez quel fut mon étonnement, à moi qui avais lu jusque-là dans les proclamations des généraux sous lesquels j'avais servi, des maximes conformes à la discipline et des principes avoués par la gloire, de voir d'autres maximes succéder à celles-là, et le même général qui, au pied des Apennins, avait dit à ses soldats : " Au-delà de ces monts est la riche Italie; vous êtes nus, vous avez faim, là vous trouverez des vêtemens et l'abondance; ., ce même général ne songeant plus qu'à pervertir l'honneur qui animait le soldat français, et qu'à exciter ses passions pour qu'il vît dans le succès, les moyens de les satisfaire. Nous cessâmes d'être citoyens, le jour où nous ne vîmes plus dans les peuples que des esclaves à dépouiller; dès lors nous perdîmes l'attachement à la patrie pour nous associer à la fortune d'un seul individu de qui nous attendions toutes les récompenses de la bravoure et tous

es fruits de la conquête. Camarades, je fus de l'expédition d'Egypte; je vis massacrer les peuples à qui notre général avait dit qu'il respectait plus que les Mamelouks, " Dieu, son prophète et l'Alcoran; „ que ceux qui seraient avec lui seraient trois fois plus heureux, qu'ils prospéreraient dans leur fortune et leur rang. „ Je me crus entièrement sous l'influence du mahométisme, lorsque je vis dans les proclamations de Buonaparte, que le divin Coran, qu'il n'avait jamais lu, faisait les délices de son esprit, et qu'il se proposait d'aller voir et honorer le tombeau du prophète dans la ville sacrée, ce dont il fut empêché par le héros de Saint-Jean-d'Acre. Ainsi nous employions en même temps la violence et le mensonge, les massacres et les illusions; enfin nous étions, par l'influence de notre général en chef, bourreaux et saltimbanques, soldats et charlatans; et le militaire, dont la franchise était proverbiale depuis tant de siècles, fut réduit à faire usage des plus honteux comme des plus lâches subterfuges pour préparer les peuples au joug que ses armes allaient leur imposer. Après avoir été le soldat de la république, je me trouvai en quelque sorte le Seïde d'un nouveau Mahomet, d'un homme qui s'appelait l'envoyé d'un Dieu auquel il ne croyait pas, et l'instrument d'une providence qu'il ne voyait que dans la fatalité. Après avoir vu tuer les Egyptiens, violer leurs femmes, piller leurs trésors, tout en révérant la barbe de leurs muphtis, je me trouvai sur l'esquif qui amena Buonaparte d'Egypte. De quels transports, de quelles acclamations fut saluée sa venue! Mais moi, qui connaissais les intentions et le caractère de ce prétendu restaurateur du bonheur et de la liberté des Français, qui avais vu sa conduite dans les camps, deviné ses projets par ses manœuvres, pour n'attacher qu'à lui, qu'à sa fortune, le cœur de ses soldats, je fus loin de partager les folles espérances que son arrivée faisait naître. Je le vis au 18 brumaire, j'étais à sa suite, lorsqu'imprudemment il livra César et sa fortune aux coups du premier audacieux qui aurait cru, en le tuant, débarrasser la France d'un Cromwell, où à l'effet d'un décret qui

l'aurait mis hors de la loi. Il était mon général, je n'étais pas accoutumé à respecter les hommes qui le menaçaient, ni les corps qu'il venait dissoudre, je crus devoir me dévouer pour son salut. Je me mis à la tête de quelques grenadiers, et j'arrivai assez tôt pour recevoir dans mes bras le héros évanoui. C'est à cette circonstance que je dois la faculté de vous parler ici avec franchise. On m'offrit, pour la vingtième fois, un grade éminent : je le refusai pour conserver mon honneur et le droit de fronder la cause pour laquelle je me bats. Depuis ce temps j'ai vu toutes les parties du continent successivement en proie aux guerres que l'ambition de Napoléon excite, sous le prétexte d'en fermer les avenues aux Anglais, mais avec le but réel de s'emparer de tous les territoires et de tous les peuples, de renverser tous les trônes qu'il n'a pas établis, de déposseder tous les souverains qui ne tiennent pas de lui leurs couronnes. Camarades, j'ai versé des pleurs de rage en voyant par quelles fureurs les pays où nous passions étaient ravagés. En quittant l'Espagne, j'ai brisé mon sabre teint du sang d'une nation brave et fidèle ; et ici, dans ces déserts où vous entraîne le démon de la guerre, je jure que je ne viens chercher qu'un asile où repose mon cadavre, une tombe où s'éteignent le mouvement et la vie de ce bras toujours armé pour une cause que je déteste, et pour des tyrans abhorrés ou méprisés par moi... „ On sonne la charge : les Cosaques sont en vue : le capitaine s'élance sur son cheval en saluant de la main ses auditeurs stupéfaits...

Intentique ora tenebant.

N.o XXXVIII.

Le Mécanisme des Bulletins.

La scène est à Smolensk.

Buonaparte se promène les bras croisés, et semble méditer profondément, tandis que Berthier, assis près d'une table, tire des notes des papiers qui qui y sont entassés.

Napoléon. — Eh bien! qu'avons-nous perdu?

Berthier — Cela surpasse de beaucoup nos premières conjectures. Notre perte va au-delà de celle présumée des Russes. Des régimens entiers sont anéantis. Jamais je n'ai parcouru avec plus d'effroi ni de douleur les rapports des généraux. Notre armée se consume dans tous ces combats; nous perdons l'élite de nos troupes, et les remplissages qui nous arrivent, quoique se trouvant assez proportionnés à nos pertes journalières, sont loin de les réparer.

— Qui aurait pu croire que cette guerre aurait duré si long-temps, et surtout que nos manœuvres si hardies, faites avec des forces supérieures, n'auraient jamais ni coupé, ni enveloppé, ni tourné les corps russes?

--- Ces manœuvres ont réussi quelquefois, mais la bravoure des troupes ennemies les a toujours tirées de ces mauvais pas. Les Russes se sont toujours fait un passage à travers nos colonnes, et, je l'avoue, cette intrépidité qui jamais ne se dément, ce courage également froid et indomptable, m'effrayent pour nos armées, si nous ne parvenons pas bientôt à mettre fin à cette guerre meurtrière.

— Ah! je croyais bien les tenir à Smolensk; je croyais bien avoir assez provoqué les généraux russes pour les entraîner à livrer bataille.

— Ils ne nous la livreront qu'après que nous nous serons évidemment épuisés par nos marches forcées et nos combats journaliers; que lorsqu'ayant perdu l'élite de nos officiers, nous serons obligés de rester sur la défensive.

— Eh bien, j'irai à Moscow.

— La prise de cette ville figurerait merveilleusement dans un bulletin, mais en tirerons-nous un avantage proportionné au bruit que nous pourrons en faire? Nous avançons dans des pays où nous ne pouvons occuper que peu de positions militaires, nous nous étendons sur une terre désolée et dépeuplée, nous nous éloignons de nos ressources et de nos renforts; et si nous éprouvons un revers décisif, nous nous trouverons sans point d'appui pour nous maintenir. Je conçois que les Russes auront aussi à réparer de grandes pertes, et qu'ils ne pourront le faire que par de nouvelles levées; mais outre que ces nouveaux soldats ont plus de force physique, ils ont plus de courage réel que nos conscrits fatigués d'avance par de longues marches et découragés par tous les bruits qui circulent contre nous pour démentir nos bulletins.

— Ces bruits ne peuvent circuler : n'ai-je pas défendu, sous peine de mort, qu'on s'entretînt en Allemagne des événemens de la guerre?

— Cela pourra contenir les mécontens et les alarmistes aussi long-temps qu'en nous voyant avancer on pourra nous supposer des succès; mais si jamais nous restons stationnaires par prudence ou par nécessité, les rapports, les bruits, les conjectures les plus défavorables se répandront comme un torrent dans l'Allemagne mécontente, et nous susciterons des ennemis qui n'attendent pour se déclarer, que d'apprendre que les Russes ont été vainqueurs.

— Je viendrai sur ces misérables avec le bruit et la rapidité du tonnerre, je les réduirai en poudre. Je ne veux pas qu'il se dise sur le continent un seul mot, qu'il s'y publie une seule ligne qui accuse ou contrarie mes plans. Je connais les hommes; j'ai prouvé que je les connaissais; je puis à mon gré maîtriser en eux la parole et l'opinion.

— Oui, Sire, tant que vous serez victorieux; mais combien ils se vengeraient de leur silence et de leur soumission, si la défaite nous forçait à revenir sur nos pas !

— Si j'étais battu, je ne me montrerais que plus terrible aux yeux de cette race humaine que je déteste; mes derniers efforts feraient crouler le monde ; j'anéantirais avec moi la création. Ecrivez, Berthier. (Buonaparté dicte le 13ᵉ. bulletin.)......

" Le duc de Tarente a trouvé à Dunaberg 20 pièces de canon au lieu de huit, ainsi qu'on l'avait annoncé.....

— Sire, ne trouvez-vous pas cette circonstance un peu minutieuse pour un bulletin de la grande armée, sur-tout après les énumérations exagérées que nous avons faites de tout ce que nous avons pris depuis le commencement de la campagne?

— Je trouve, au contraire, que cette remarque donne un air de vérité au bulletin, et qu'elle prouve que dans tout ce que nous avons dit de nos prises, nous n'avons pas exagéré. Berthier, vous ne connaissez pas les hommes; ils s'arrêtent aux petits détails, et s'ils les trouvent fidèles, ils croient ensuite les choses les plus extravagantes. (Buonaparte continue.) " Il a obligé plusieurs bâtimens chargés de plus de 40 mille bombes de se retirer....

--- Sire, cela ne peut être considéré comme un exploit militaire; il est assez naturel que quand une forteresse est prise, les navires qui y apportaient des projectiles se retirent.

--- Berthier, écrivez quarante mille bombes, cela est sonore, cela donne une haute idée de la forteresse pour laquelle elles étaient destinées, et par conséquent de l'exploit qui l'a livrée dans nos mains. Nous avons dans cette campagne si peu de faits militaires remarquables, qu'il faut s'attacher à tout, et qu'il faut même ajouter une teinte plus forte à notre charlatanisme ordinaire.... Ecrivez.... " Le prince de Schwartzemberg fait le plus grand éloge des troupes saxonnes et autrichiennes. Ce prince a montré une grande activité....

--- Sire, que dira l'armée, qui sait que les Saxons, les

les Autrichiens et Swartzemberg ont montré beaucoup de molesse, et que Votre Majesté en a hautement exprimé son indignation?

— Eh! sac.... est-ce pour l'armée que je fais mes bulletins? Peu m'importe qu'elle y voie des contradictions, pourvu qu'elle continue à se battre de manière à me fournir des matériaux pour les faire? Ne voyez-vous pas que je veux persuader à l'Europe que mes alliés par force, se battent comme s'ils étaient là de bonne volonté, et que par conséquent j'ai un fonds inépuisable de bons soldats. D'ailleurs, cela peut donner de la bravoure à ces soldats du pape. Le suffrage du premier capitaine de l'univers peut beaucoup sur des gens qui portent l'uniforme. Ecrivez : " L'Empereur a fait demander des promotions et des récompenses pour les officiers de son corps d'armée qui se sont distingués... Buonaparte voyant Berthier le regarder avec étonnement lui dit, " Eh bien, Wagram, cette phrase vous étonne, vous qui savez que je suis au plus mal avec mon auguste beau-père, et qu'il est plus disposé à casser qu'à récompenser les officiers de son corps d'armée qui se battent de bonne foi pour moi. Mais ne voyez-vous pas d'avance quel effet cette phrase produira en Europe contre mes frères les légitimes, et combien leurs propres partisans seront indignés de voir l'Empereur d'Autriche récompenser ses généraux et ses officiers parce qu'ils se battent bravement, sous mes bannières, contre son ancien ami, son allié fidèle, contre un souverain avec qui il a fait cause commune, avec qui il devrait la faire encore, dût-il perdre la couronne et la vie? Je vois d'ici la grimace que feront les anciennes ganaches de Vienne en lisant cette phrase. Je gage qu'ils seront encore occupés à discuter gravement si la Gazette de la Cour ne doit pas la contredire, au moment où ils apprendront que leur corps d'armée est détruit, et par conséquent que les officiers à récompenser par leur maître sont allés au diable... Ecrivez : " Douze mille hommes de cavalerie de l'ennemi attaquèrent la division du général Sébastiani qui, pendant une demi-lieue, fut obligée

de se battre en retraite toute la journée, en essuyant et faisant essuyer des pertes égales; une compagnie de voltigeurs fut prise; nous eûmes environ 200 tués et blessés....

--- Sire, ne vaudrait-il pas mieux passer sous silence cette affaire dans laquelle la division de Sébastiani a été presqu'exterminée? et d'ailleurs, n'y a-t-il pas quelqu'invraisemblance à ne faire faire qu'une demi-lieue à une division qui bat en retraite toute la journée, et à n'évaluer notre perte qu'à 200 hommes?

--- Neuchâtel, votre observation serait assez juste, si nous rendions compte d'événemens ordinaires; mais ce qui caractérise les événemens actuels, c'est l'invraisemblance; plus ils sortent des règles de la possibilité, plus on croit qu'ils ont existé. Quelle idée ne doit-on pas se former en Europe et dans l'univers d'une des divisions de mon armée qui, poursuivie par douze mille hommes de cavalerie, ne perd dans sa retraite, pendant une journée de combat, qu'une demi lieue de terrain et que deux cents hommes!

--- Mais l'Europe ne croira pas V. M.

--- Elle me croira, vous dis-je, et les détails de ma campagne ne lui paraîtront plus absurdes quand elle en verra les grands résultats. Peut-on révoquer en doute mes récits quand je les écris de Smolensk? Eh quoi! ne suis-je pas à Smolensk, dans le boulevard de Moscow?

--- Oui, Sire, nous y sommes, mais combien il nous en a coûté pour y entrer! Ah! si V. M. avait vu comme moi l'état de délabrement de nos divisions à mesure qu'elles entraient dans la ville, elle n'appelerait pas une victoire l'affaire qui nous l'a livrée. En vérité, je n'ai vu qu'un squelette d'armée.

--- Oui, oui, les Russes nous ont rudement frottés avant de se retirer; mais que m'importent les hommes que j'ai perdus, ne reçois-je pas des renforts journaliers? et d'ailleurs, ce sont les contingens qui ont le plus souffert, parce qu'ils masquaient les manœuvres de mes braves. Que m'importent à moi les pertes de mes alliés, que m'importe

qu'ils n'aient plus que des squelettes d'armée, lorsqu'avec leur assistance j'aurai rempli mes vues! Tout ce qui les affaiblit ne remplit-il pas au contraire mes intentions? Est-il de mon intérêt qu'ils soient puissans quand je n'aurai plus besoin de leur coopération? Dois je leur laisser le moyen de me résister lorsque le moment fixé dans ma pensée pour les détruire sera venu? Ecrivez "....... La prise de 8 pièces de canon, de 14 caissons, de 1500 prisonniers, et le champ de bataille couvert de plus de mille cadavres russes, furent les résultats du combat de Krasnoi, dans lequel la division russe, qui consistait en 5000 hommes, perdit plus de la moitié de son nombre. „

--- Ah! Sire, croira-t-on que 5000 Russes soutenus par 2000 hommes de cavalerie, aient pu être culbutés et à moitié détruits par deux de vos régimens? Croira-t-on aussi qu'ils aient perdu huit pièces de canon sur douze? Sire, vous le savez, Les Russes perdent bien peu de canons, ils les défendent aussi bien que nos régimens défendent leurs aigles.

— Berthier, Krasnoi n'est-il pas à nous?

— Oui, Sire.

— Eh bien, cela suffit pour la vraisemblance des détails; quand on n'ose pas faire l'histoire d'une campagne, il faut en publier le roman. Ecrivez.... " Le 17, voyant que l'ennemi refusait la bataille, que le général ennemi manquait de résolution, l'Empereur se porta sur la droite... „

--- Sire, l'ennemi n'a fait que suivre son ancien plan, il a pris position à Smolensk, d'où il nous a froudroyé d'importance; le général ennemi n'a pas manqué de résolution, puisqu'il nous a attendus.

— Eh quoi! irai-je avouer que le plan de retraite de l'ennemi est systématique, qu'il a été suivi jusqu'à présent avec autant d'intrépidité que de sagesse; que les Russes se sont arrêtés à toutes les positions, qu'ils me les ont disputées avec une bravoure que je n'avais point encore rencontrée dans nos ennemis, excepté à Essling? Non, ce n'est pas à moi à faire l'éloge des gens qui me battent; c'est

mon système à moi d'insulter ceux que je ne puis pas vaincre. Cela me soulage, moi; cela me satisfait; vous le savez, Berthier, sans cela je crêverais de rage. Je sais bien que les Russes ont reçu la bataille, que leur général n'a pas manqué de cœur; je sais même que l'Europe en verra les preuves dans les détails de mon propre bulletin..... Que m'importe cela? ne suis-je pas le maître d'insulter qui bon me semble? N'ai-je pas insulté François d'Autriche, Frédéric de Prusse, sa femme, Alexandre de Russie? Eh! ne m'insulte-t-on pas moi-même tous les jours, au moyen de cette exécrable presse anglaise, dont chaque attaque me fait faire plus de mauvais sens qu'une bataille perdue? Ecrivez....

"....Cependant la ville était en feu; au milieu d'une belle nuit d'août Smolensk offrait aux Français le spectacle qu'offre aux habitans de Naples une éruption du Vésuve.

— Sire, permettez-moi de vous observer que cette phrase n'est pas dans le style militaire; que d'ailleurs, elle peut faire supposer qu'une ville en feu est pour vous un beau spectacle.

— Wagram, j'ai de l'imagination, moi, et j'aime lui permettre de temps en temps de prendre quelqu'essor dans mes bulletins. Cela fait pâmer d'aise en apparence les poëtes de mon Institut; cela sert de texte à ceux de mes partisans qui sont répandus dans les cercles de Paris, et dont la mission est de célébrer mon génie. J'avoue aussi que j'ai un plaisir inexprimable à voir une ville en feu. Je ne jouis pas comme les autres, moi; c'est dans les éclats de la foudre, dans les ravages de la mort, c'est dans les conflagrations que mon cœur se dilate, que je respire librement, que je sens toute la plénitude de mon existence. Eh! ne voyez-vous pas qu'en montrant mon armée admirant l'embrasement de Smolensk avec la même tranquillité que les Napolitains contemplent une éruption du Vésuve, je ne la place pas sous le point de vue d'une armée battue, fatiguée, se traînant au milieu des ruines et des cadavres? D'ailleurs, cela présente une grande image, et j'aime les grandes images moi, écrivez..... "Le

combat de Smolensk, qu'on peut à juste titre appeler une bataille, puisque cent mille hommes ont été engagés de part et d'autre, coûte aux Russes plus de 4,700 tués, de 2,000 prisonniers, et de 7 à 8,000 blessés; notre perte se monte à 700 morts et à 3,500 ou 3,200 blessés.

— Sire, je n'ai encore les retours que de la moitié de notre armée, et je compte déjà autant de mille hommes de tués que Votre Majesté en annonce de centaines; quant à nos blessés, le nombre en est considérable : en outre Votre Majesté ne parle pas de nos prisonniers. Considérez, Sire, que vous venez de dire vous-même que l'ennemi s'était retranché dans Smolensk, derrière des murailles de quatre mille toises de tour, épaisses de dix pieds, hautes de vingt-cinq, entremêlées de tours, dont plusieurs étaient armées de gros calibre; que l'ennemi avait établi dans un couvent deux batteries de vingt pièces chacune.... Comment, d'après cela, pourrions-nous dire avec vraisemblance que nous n'avons perdu que 700 hommes, dans un combat sur-tout qui a duré depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à une heure du matin?..

— Monsieur de Wagram, écoutez-moi : Que diraient nos conscrits si, en venant rejoindre l'armée, ils lisaient en route des bulletins qui leur montreraient à quels ennemis ils ont affaire, et quels combats meurtriers nous livrons sur le Borysthène.. Quoi! vous voudriez que je leur montrasse le hideux aspect des boucheries que les Russes font de nos soldats! Sachez que plus nous faisons de pertes, plus nous devons les déguiser. Que serait-ce si la terreur avait déjà battu d'avance les renforts graduels sur lesquels je compte pour les remplacer? C'est par l'illusion qu'on conduit les hommes; s'ils voyaient d'un même coup-d'œil tous les périls qui les menacent, toutes les privations, toutes les fatigues qui les attendent, ils reculeraient d'effroi. C'est en les jetant dans les dangers qu'on les rend braves; c'est en les mettant aux prises avec le besoin, avec la nécessité, qu'on développe en eux la vigueur et la persévérance. Il me faut des soldats, tout ce qui

m'en procure est bon pour mes desseins ; qu'on m'accuse ensuite de charlatanisme, d'imposture, de sottise même, peu m'importe, si ensuite j'ai les moyens d'écraser l'envie sous le poids de mes succès.

— Mais si la renommée, plus fidèle et plus vraie dans ses récits, venait à propager les bruits de nos pertes immenses, ne verrait-on pas alors dans vos réticences la preuve de vos craintes et de vos embarras ? Le découragement ne se répandrait-il pas alors plus rapidement parmi vos renforts et même vos réserves ?

— Berthier, la renommée, c'est moi, ce sont mes bulletins que personne n'ose contredire sur le continent, que les gobe-mouches croient, que mes partisans commentent et préconisent. Un roi disait qu'il ne voulait pas qu'il fût tiré un coup de canon en Europe sans sa permission ; et moi je vais plus loin que lui, car je veux qu'il ne soit pas imprimé sur le continent une seule ligne qui excite ma désapprobation. Je sais bien que la presse se dédommagera en Angleterre des entraves dans lesquelles je la retiens par-tout où je domine ; mais lira-t-on les diatribes des journaux anglais ailleurs que dans leur île, et n'ai-je pas opposé à leur circulation sur le continent une triple enceinte d'espions, de gendarmes et de douaniers ? Ecrivez : « Le champ de bataille a offert aux yeux de 200,000 personnes qui peuvent l'attester, le spectacle d'un cadavre français sur sept ou huit cadavres russes....

— On demandera, Sire, où sont ces deux cent mille témoins, où est ce champ de bataille, puisque toute l'affaire s'est passée dans une attaque de murailles ? Ensuite on observera que, comme c'est la première fois que vous appelez 200,000 hommes en témoignage de la vérité de votre assertion, elle contient probablement le mensonge le plus audacieux, le plus palpable qui jamais ait été consigné dans vos bulletins.

— Berthier, vous me manquez.

— Sire, j'use d'un droit que vous m'avez donné. Je croirais vous trahir si je n'en faisais pas usage.

— Eh ! Sac... mes deux cent mille témoins c'est mon armée, qui certes ne me démentira pas, et les habitans de Smolensk qui n'ont pas les moyens de me contredire. Mon champ de bataille, ce sont les rives du Borysthène, les glacis, les faubourgs, le chemin couvert, les rues de la place. Puisqu'on s'est battu il faut bien qu'il y ait eu un champ de bataille.

— Sans doute, Sire; mais pour que deux cent mille hommes aient pu y contempler le spectacle qu'il plaît à Votre Majesté d'y supposer, il faut qu'il ait occupé un espace immense.

— Ecrivez : " Sur douze divisions qui composaient la grande armée russe, deux divisions ont été entamées et défaites au combat d'Ostrovno, deux l'ont été au combat de Mohilow, et six au combat de Smolensk ; il n'y a que deux divisions et la garde qui soient restées entières..

— Sire, il a plu à votre majesté de dire que la moitié de l'armée russe s'était trouvée au combat de Smolensk et que 100,000 hommes y avaient été engagés de part et d'autre, ce qui, d'après l'aveu de V. M., porte à 50,000 hommes la moitié de l'armée russe, et le total par conséquent à 100,000 hommes. Maintenant j'ose demander à V. M. comment cette armée peut être encore si nombreuse, si dix de ses divisions sur douze ont été entamées, et sur tout si elle a perdu tous les hommes que nous avons tués, blessés et fait prisonniers dans nos bulletins?

— Berthier, il me convient maintenant de diminuer le nombre des Russes, sauf à dire, quand je les aurai bien battus, qu'ils ont eu, durant toute la campagne et dans toutes les affaires, des forces supérieures aux miennes. Je vous charge de la rédaction du quatorzième bulletin que vous commencerez par une description de Smolensk, dont nous devons donner une haute idée, afin de faire croire que sa prise est très-importante. Vous arrangerez le fatras des rapports de nos généraux divisionnaires, en ayant soin d'ajouter des zéro pour grossir la perte des Russes, et d'en ôter pour diminuer

la nôtre. Ces gens-là ne savent pas assez exagérer, ils racontent trop les choses telles qu'elles sont, ils nous laissent le travail de l'exagération et le soin du coloris....

N.° XXXIX.

Séance extraordinaire du Sénat Conservateur sous la présidence de l'Archichancelier de l'Empire, Cambacérès,

---

Cambacérès. — Sénateurs, c'est par l'ordre de S. M. l'empereur et roi que vous êtes ici assemblés. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous devez recevoir avec la déférence accoutumée les communications qu'il m'a chargé de vous faire, et exécuter sans délai les ordres qu'il vous transmet par moi.

Lettre de Napoléon au Sénat Conservateur.

" Sénateurs,

„ La guerre que j'ai entreprise pour ranger la Russie sous les lois du systême continental, s'est prolongée plus long-temps que je ne l'avais calculé d'abord, et les pertes que j'ai essuyées dans ma marche victorieuse ont sensiblement diminué le nombre de mes braves troupes. J'apprends d'un autre côté que mes armées en Espagne ont eu des revers et que leur situation exige des renforts. Ce sont là seulement de légéres taches dans l'ensemble de mes opérations; lorsque je tournerai mes regards vers les Espagnes, j'y ramenerai bien promptement la victoire, qui ne paraît un instant quitter mes drapeaux que pour y revenir avec plus de faveur et

d'éclat. Je pourrais facilement détacher des corps de la grande-armée pour faire reprendre à mes soldats des positions qu'ils ont abandonnées sur le Douro ; mais je dois conserver en Russie une attitude formidable, et en finir une fois pour toutes dans cette campagne avec le Nord. Le midi occupera ensuite toute ma pensée, et deux mois me suffiront pour châtier et apaiser la rebellion fomentée par les Anglais. Il faut maintenant des mesures vigoureuses, et que dans un an le monde jouisse d'un repos plus durable que celui qui signala la fin du régne d'Auguste notre prédécesseur. Je pourrai alors licencier une partie de mes soldats et n'en conserver que ce qui sera nécessaire pour faire la police de l'Europe et même du monde. C'est dans les territoires nouvellement réunis à l'Empire que doivent principalement se faire les nouvelles levées ; ils ont à peine été soumis à la conscription, et j'exige qu'ils fournissent tous leur contingent. Vous accélérerez aussi le départ de tous les individus qui, réquisitionnaires en 1793 et conscrits depuis 1796, ont été dispensés de rejoindre l'armée par la faveur, l'argent ou la fraude. Vous ordonnerez aux cohortes des gardes nationales de fournir un dixième pour alimenter mes échelons de recrutement. Mais je ne veux point que ces mesures soient comprises dans un décret qui jeterait l'alarme dans mon empire et exercerait la malignité de mes ennemis Que chaque chef de sénatorerie se rende dans son arrondissement, qu'il y annonce mes volontés, et qu'il s'en rende l'exécuteur. Qu'il anime le zèle des administrations, le dévouement des habitans, et que, s'armant des moyens d'une terreur salutaire, il dirige la vengeance de l'état contre les traitres, les déclamateurs et les indifférens. Dans quelques jours je serai à Moscou ; du sein de cette ancienne capitale des Czars, j'appellerai à la liberté et à la civilisation les hordes des Tartares, appel qui rendra peut-être moins nécessaires pour moi les renforts que j'attends de mon Empire ,,

Cambacérès. — Sénateurs, vous venez d'entendre la volonté de l'Empereur ; je ne crois pas que

la manière claire, précise et péremptoire, dont il les exprime, autorise une discussion. Il nous reste à déterminer les mesures qui seront nécessaires pour donner une grande extension au recrutement qui nous est demandé, afin de porter en avant, avec rapidité, le ban et l'arrière-ban des forces de l'Empire. Plus nous déploierons de ressources, et plutôt la grande révolution qui depuis si long-temps est dans la pensée de notre auguste maître, sera accomplie.

Lanjuinais demande à parler : Cambacérès feint de ne pas le voir et fait la sourde oreille ; enfin les importunités du premier devenant trop marquées, celui-ci lui adresse le discours suivant :

« Ou le comte Lanjuinais se propose de combattre les mesures indiquées dans la lettre de l'Empereur, ou bien il est décidé à les approuver : dans le premier cas, sa résistance est inutile, car rien ne résiste à l'Empereur ; dans le second, son approbation est superflue, car nous sommes unanimes dans notre soumission aux volontés de notre maître. J'invite donc le sénateur Lanjuinais d'un côté à ne pas interrompre l'heureuse unanimité qui nous attache par un lien commun d'obéissance et de dévouement à l'Empereur, ou de l'autre, à ne point arrêter par d'inutiles réflexions l'élan qui nous porte à exécuter sur-le-champ ses ordres.

Lanjuinais. — Je sais bien que nous sommes tellement dégénérés sous l'influence du despotisme, tellement froissés par sa violence, qu'il ne nous est pas plus permis d'applaudir à ses actes que d'y résister.

Cambacérès. — Comte Lanjuinais, nous ne sommes pas convoqués pour faire des phrases, et tout ce que vous nous diriez ici du despotisme, ne nous rendra pas présomptueux au point de résister à des ordres qui jamais ne nous ont trouvés récalcitrans.

Lanjuinais. — La résistance d'un homme de bien a quelquefois relevé le courage d'une nation opprimée, ou du moins elle peut quelquefois l'absoudre aux yeux du Créateur d'avoir aliéné sa liberté, c'est-à-dire, le plus beau droit qu'elle ait reçu de sa bonté.

Cambacérès. — Eh! qui vous entendra? Qui répondra à cet appel destiné à ne pas être porté au-delà de cette enceinte? Dites plutôt qu'il est des circonstances où la résistance est une folie, et où celui qui en donne le signal devient responsable de tous les maux qu'elle attire sur ceux qui osent en avoir le coupable désir. Nos momens sont précieux. comte Lanjuinais, craignons de provoquer le courroux de l'Empereur en n'exécutant pas sa pensée aussi rapidement qu'il la conçoit. Déjà j'ai fait donner des ordres afin que tout fût prêt pour transporter dans les sénatoreries les membres du sénat qui doivent accélérer le recrutement et enflammer d'une ardeur nouvelle les enfans de la grande nation. J'invite les sénateurs désignés à se préparer au départ.

Lanjuinais. — Eh quoi! sommes-nous ici une troupe enrégimentée qui doit se mouvoir au premier signal, et se porter où la dirige une volonté qu'il ne lui est pas permis de méconnaître? Sénateurs, je vous conjure de ne pas vous laisser ainsi maîtriser; songez que vous êtes le seul corps qui existe entre le peuple et le despotisme, et qui si vous perdez, je ne dis pas les privilèges que nous ne possédons plus, mais seulement les dehors de l'indépendance, nous sommes engloutis dans l'humiliation commune, et nous devenons par conséquent incapables de remplir un jour les devoirs que les circonstances peuvent nous imposer.

Cambacérès. — Eh quoi! entendrai-je ici prêcher la rebellion? Comte Lanjuinais, qu'entendez-vous par ces devoirs que les circonstances peuvent imposer au sénat?

Lanjuinais. — Je remercie l'Archichancelier de la question qu'il m'adresse; il n'a plus de prétexte pour m'imposer silence, je vais parler librement. Où nous conduisent ces guerres, entreprises chaque année contre le gré de la nation, et sans autre but que de satisfaire une ambition pour laquelle le monde a encore des bornes trop étroites? Est-ce pour notre prospérité, pour notre bonheur, ou pour notre gloire, que nous faisons les sacrifices

immenses qu'elles exigent ? Notre commerce en est-il plus étendu, notre industrie plus active, notre puissance plus affermie, notre nom plus respecté ? Non, non ; je vois partout le commerce entravé, l'industrie languissante ; je vois la misère et les privations s'accroître, notre puissance trop colossale pour être durable, et le nom français devenu en horreur aux nations.

Est-ce pour cela que nous qui nous disions le parti français, avions confié le pouvoir au général Buonaparte ? Ces sacrifices immenses que sans cesse il nous demande, ces tributs d'hommes dont nous sommes obligés de faire hommage à sa dévorante ambition, ces générations tout entières que nous livrons graduellement au fer de l'ennemi, cette jeunesse arrachée au sol de la patrie, aux soins de la famille, aux premières affections du cœur, pour contracter dans les horreurs de la guerre des habitudes féroces ; je le demande, tout ce que nous voyons n'accuse-t-il pas l'homme qui nous avait promis de fermer les plaies de la révolution ! Ah ! qu'il soit à jamais regardé comme un jour de deuil et de larmes, ce jour où Buonaparte salua le peuple français du titre de la grande nation. Ce mot, ce mot fatal éveilla dans nos ames un orgueil dont nous avons été cruellement punis. Nous voulûmes effectivement être grands, et tous nos efforts gigantesques n'ont servi qu'à nous épuiser et qu'à porter au-dessus de toutes les renommées, la renommée d'un des généraux de la révolution.

Après avoir voulu, dans nos égaremens révolutionnaires, imiter les premiers Romains, nous cherchâmes, par une vaine et funeste ardeur de gloire, à atteindre au même degré de puissance que ces derniers, trouvant ainsi dans la république et dans la monarchie la misère, l'épuisement et la mort. Non, nous ne sommes plus une nation, nous ne sommes plus Français, et celui qui nous a appelés le grand peuple, ne l'a fait que par une cruelle dérision, comme les bourreaux de notre Sauveur le saluaient du nom de roi au milieu des tortures de sa longue agonie. Je vois un vaste empire, un empire

colossal, et je ne vois plus d'armée française. Ces agglomérations d'hommes et de territoires ont étouffé jusqu'au nom sacré de patrie.

Nous entendons parler de victoires gagnées sur les confins de l'Europe; mais quels sentimens doivent-elles éveiller en nous? Que devons-nous penser de leur réalité, ou des avantages qu'elles nous promettent, lorsqu'elles sont toujours pour nous le signal de nouveaux sacrifices, et pour le despote un prétexte pour de nouvelles demandes? Aujourd'hui on nous ordonne de nous rendre dans les arrondissemens sénatoriaux pour y accélérer un recrutement tel qu'on n'en trouve aucun exemple dans les temps les plus désastreux de la révolution; c'est-à-dire, qu'on nous institue les missionnaires de la mort; que c'est nous, les gardiens des droits de la nation et le dernier asile de la liberté expirante, qui sommes chargés de poursuivre jusque dans les bras de leurs épouses éplorées, les hommes qui avaient échappé aux réquisitions, à la conscription, ou qui ont acheté au poids de l'or la faculté d'être péres et époux, c'est-à-dire, de remplir les devoirs les plus sacrés imposés à l'homme en société. C'est ainsi que dans les montagnes où il croyait avoir trouvé un asile contre la cruauté et l'avidité de ses tyrans, le nègre fugitif se voit tout à-coup attaqué au sein de sa petite famille par des chiens de sang, dressés pour cette horrible chasse. (*Un mouvement confus se fait remarquer.*

Sénateurs, la comparaison vous déplaît; mais que serait-ce si je déroulais à vos yeux le tableau de toutes les misères, de toutes les persécutions dont nos tristes décrets ont été la source? je me hâte d'en venir à la question de l'archichancelier.

J'ai parlé de circonstances qui pouvaient exiger de notre part l'usage de notre pouvoir constitutionnel. Si j'en crois les bruits qui circulent, une bataille sanglante a été livrée, le chef de l'état y a couru des dangers personnels; on dit même qu'il y a été blessé. Je le demande, une telle circonstance ne doit-elle pas nous montrer à quoi tiennent nos destinées et combien l'ambition inquiète de celui

auquel nous avons déféré le pouvoir suprême, compromet la sûreté et le repos de l'empire, en entraînant à de si grandes distances des armées rassemblées pour nous protéger. Je vois l'impatience qui se manifeste autour de moi. Les flatteurs craignent de se compromettre en écoutant un homme libre, et mes amis redoutent pour moi les effets de ma franchise. Sénateurs, les anciens couronnaient de fleurs leurs victimes avant de les immoler; à leur imitation, Buonaparte couvre les siennes de lauriers.

Cambacérès. Le sénateur Lanjuinais a bien fait de finir sa philippique par un madrigal. J'espère qu'il adoucira l'empereur. Sénateurs, la séance est suspendue jusqu'à demain.

Après la séance, on a vu Boissy, Sieyes, Pastoret, Dupont et Garnier, tendre la main à Lanjuinais, mais sans lui adresser une seule parole.

N.° XL.

Buonaparte au Kremlin.

Buonaparte est à une fenêtre d'un des palais du Kremlin; il contemple l'incendie de Moscou avec l'air de la méditation, disant de temps en temps à demi-voix : « Cela est beau, cela est pourtant beau! Mais mes quartiers-d'hiver, mes quartiers-d'hiver!..... »

On lui amène en ce moment un Russe qu'on lui dénonce comme le chef des incendiaires de Moscou. « Parle-t-il français? « dit-il aux gens qui l'amènent; et sur leur réponse affirmative, il s'avance vers lui, et prenant une attitude menaçante, il lui demande fièrement : « Qui est-tu? „

— Que t'importe?

— Comment, misérable, tu me tutoies!

— Je tutoie bien mon maître.

— Mais quelle différence entre lui et moi !

— Oui, la différence qui existe entre un véritable souverain et un brigand.

— Qu'on le fusille..... Non, qu'on le ramène. Sais-tu à qui tu parles ?

--- Oui, à Buonaparte.

— Dis, à l'empereur des Français.

--- Je ne vois pas en toi un empereur. Un empereur protège ; toi, tu opprimes ; il conserve, et toi tu es le génie de la destruction.

— Je ne détruit pas, je régénère.

— Dis que tu corromps tout ce qui est atteint par ton influence ; que tu renverses tout ce qui déplaît à ton orgueil ou contrarie ton ambition.

--- Qui t'a appris tous ces beaux raisonnemens ?

--- Tous les faits de ta vie ; ce que tes flatteurs appellent tes grandes actions, et ce que, moi qui ne flatte pas, j'appelle des forfaits inouis, qui doivent provoquer tôt ou tard la vengeance de Dieu et des hommes.

— Insolent! Sais-tu que je puis te faire fusiller dans un clin-d'œil ?

— Eh bien! qu'attends-tu ? Je crains moins la mort que le supplice d'être en ta présence.

(Buonaparte s'élance sur son audacieux interlocuteur avec un mouvement furieux ; mais il s'arrête tout-à-coup et paraît se recueillir.)

--- Eh bien ! lui dit le Russe, tu t'arrêtes ? je t'intimide ? tu n'oses pas déchirer en pièces un homme enchaîné ?

--- J'allais me compromettre, j'allais porter les mains sur un vil esclave, sur un lâche chauffeur.

-- Dis que tu as encore plus de lâcheté que de rage, et que tu as craint qu'un effort ou un accident me délivrant de mes fers, ne te mît à la merci de ma vengeance.

--- Quoi, misérable, tu me tuerais si tu étais libre ?

--- Oui.

— Sais-tu que je suis au rang des souverains, que je suis l'oint du Seigneur ?

— Je ne sais pas ce que tu es dans d'autres pays, dans d'autres climats; mais ici je ne vois en toi qu'un ennemi de mon souverain, de mon pays, que le destructeur de nos cités, que l'oppresseur de nos droits, l'assassin de nos familles, et je me crois un droit plus réel sur ton existence que celui que tu menaces d'exercer sur la mienne.

--- Un souverain ne perd jamais la sauve-garde qu'il tient de son titre et de ses droits; partout sa vie doit être respectée; dans toutes les situations il est également inviolable, et celui qui attente à des jours si précieux, n'est, quel qu'il soit, qu'un affreux régicide.

--- Je ne conçois rien à toutes ces distinctions, et je te répète que, voyant en toi le bourreau de mes compatriotes et l'ennemi de mon souverain, je n'hésiterais pas à te faire subir le sort que méritent les usurpateurs et les brigands, si cela était en mon pouvoir.

--- Qui t'a débité ces maximes? Sont-ce les mêmes hommes qui, après avoir armé tes mains de troches incendiaires, t'ont dit : " Brûle les palais et les chaumières, le séjour des pauvres et celui des riches, les temples de la religion et les asiles de l'infortune; va, ton souverain te l'ordonne, sois sourd aux cris des malheureux que tu prives de leurs demeures. „

--- Ne rejette pas l'odieux de tes forfaits sur tes victimes; c'est toi qui es le premier auteur de l'incendie; tu as détruit par le feu ce que nous voulions défendre; à notre tour nous avons incendié ce que tu voulais conserver. Eh! de quel droit as-tu envahi nos provinces? t'avons-nous provoqué? t'avons-nous appelé? C'est parce que tu es un brigand que nous sommes devenus incendiaires Nous ne voulions pas de toi, c'est pour cela que nous ne t'avons laissé partout que des ruines. Hé bien, jouis de tes conquêtes, contemple ces villes embrasées, ces campagnes ravagées, ce terrain couvert de tes victimes; respire la vapeur des incendies et l'odeur des cadavres, voilà des jouissances dignes de toi.

--- Qu'on

— Qu'on emmène ce misérable, qu'on lui donne la question pour découvrir ses complices, et qu'ensuite on lui donne le knout jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Tu peux me faire mourir, mais tu ne me feras pas fléchir : j'ai pour complice la population de Moscou; que dis-je? toute la population russe.

— Nation sauvage et barbare !....

On se prépare à entraîner le Russe; Buonaparte qui a réfléchi un instant, fait un signe pour qu'il reste, et lui dit, en adoucissant son ton : „ Qui es-tu? quel est ton nom?

— Ce que je suis, ne le vois-tu pas? Je suis Russe; j'aime mon prince et mon pays, voilà pourquoi je te hais. Quant à mon nom, il sera bientôt enseveli avec moi dans la tombe.

— Tu parais un brave homme; j'aimerais assez la fierté de ton langage, si tu n'oubliais pas le respect qui est dû à un souverain. Tu serais fidèle si tu promettais fidélité. Veux-tu t'attacher à moi?

— A toi! J'aimerais mieux être lié vivant à un cadavre putréfié.

— Qui t'a donné l'ordre d'incendier Moscou?

— Je n'ai point reçu d'ordre; ce sont tes soldats qui ont les premiers allumé l'incendie : quand nous avons vu que nos demeures allaient devenir les leurs, nous avons achevé l'œuvre terrible qu'ils avaient commencée.

— Ne savais-tu pas, malheureux, qu'en brûlant cette ville tu laissais un million de tes compatriotes sans asiles, sans abri, que tu détruisais l'ouvrage de plusieurs siècles, tant de monumens, tant de palais?

— Si mes compatriotes sont sans asiles, ils iront en conquérir dans cette France dont la perverse soumission t'aide à désoler le monde; ils iront dans cette capitale que tu te plais à embellir; là, ils retrouveront des palais, des monumens, des abris. Bientôt va commencer la réaction européenne. Les Espagnols et nous, t'avons appris que tu n'étais pas invincible; bientôt nous te prouverons que ton empire peut être ébranlé.

--- Dieu est pour moi, rien ne résiste ; tous mes ennemis seront confondus ou exterminés.

--- Dieu n'est pas pour les brigands ; il permet quelquefois qu'ils triomphent un instant, pour rendre leur punition plus éclatante et leur chute plus extraordinaire.

--- Va porter tes homélies dans l'autre monde. Qu'on fusille ce misérable pour en avoir plus tôt fini avec lui.

--- Tyran ! tu mourras ; tu mourras sur cette terre que tes fureurs sont venues désoler. Ton cadavre resté sans sépulture sera dévoré par les vautours.

MONOLOGUE.

Buonaparte seul. Je ne sais, il me semble qu'il y a quelque chose de prophétique dans les derniers mots de ce brigand. Je me sens troublé..... Eh quoi ! Napoléon, la voix d'un malfaiteur te ferait-elle trembler ?.... Mais cette voix ressemble à celle qui de temps en temps me donne des avis formidables. Eh quoi ! périrais-je en Russie ? Finirais-je misérablement mes jours au milieu des frimas du Nord, moi qui ai toujours désiré de m'éteindre chargé d'années, dans les délices de Rome ou de l'ancienne Bysance !

Ce pays me déplaît ; je vais reconduire mon armée en Pologne ; je veux retourner à Paris. Mes soldats souffrent, mes généraux sont inquiets ; je ne vois autour de moi que la misère et le silence. J'ai vu périr la moitié de mes braves. Je les regrette, non comme homme, mais comme souverain : ils m'étaient utiles, je ne puis les remplacer ; je suis fâché qu'ils soient morts.....

Je regrette d'avoir entrepris cette guerre. Je ne connaissais pas le caractère de cette nation ; je me suis trompé sur celui de son souverain, sur les intentions de ses ministres. Ils sont plus opiniâtres que je ne suis persévérant ; ils m'opposent une espèce de résistance sauvage qui me saisit de respect et d'effroi en même temps. Qui aurait pu croire que le

dévouement des habitans pour leur souverain, que l'amour qu'ils lui portent, auraient produit de tels prodiges? Eux-mêmes incendient leurs demeures, brûlent leurs provisions, détruisent leurs effets les plus précieux. Ils s'enfuient nus, mourant de faim, aimant mieux renoncer à leurs moyens de subsistance que de les partager avec nous. Cela est plus beau que l'histoire; on n'y trouve rien de si frappant.

Caulaincourt sera puni. Il m'a trompé. Il m'avait annoncé que je n'aurais à lutter que contre des eunuques et des esclaves, et je vois que jusqu'au courtisan russe, dont la corruption était proverbiale, tout a une ame forte, un cœur loyal, un corps de fer.

Le Kremlin me semble un tombeau; tous ces monumens des anciens Czars semblent appéler mon cadavre dans leurs enceintes froides et ténébreuses. Mes pensées se tournent malgré moi vers la mort, et je crois en voir les avertissemens terribles dans des pronostics, dans des symptômes qui autrefois m'auraient fait sourire. Hier, deux de mes officiers ont été assassinés parce qu'ils me ressemblent et qu'on les a pris pour moi. Cette nation est brutale, elle ne connaît que son souverain, elle ne respecte pas en moi l'égal de son maître; elle n'y voit que son persécuteur et son bourreau.

Je n'ose pas sortir, malgré le besoin que j'ai de ranimer mes soldats par ma présence. Un Arabe venu du désert tua Kléber, au milieu de ses officiers, au sein de son quartier-général. Un Cosaque, venu des bords du Don, n'aura-t-il pas contre ma vie les mêmes desseins, la même hardiesse et le même succès?.... Mais chassons la mélancolie, faisons venir mes bayadères......

Il se fait un grand bruit; on vient annoncer à Buonaparte que le Russe qu'on conduisait au supplice a été délivré par des cosaques embusqués près du Kremlin, et qu'il y a lieu de supposer que cet homme était un personnage important : quelques personnes disent que c'était le fils de l'ancien gou-

verneur de Moscou, Rotospchin. Buonaparte entre en fureur. Murat arrive avec un air effaré. Tout le monde se retire.

— Eh bien ! Murat, sommes-nous cernés ? sommes-nous battus ?

— Sire, des cosaques jusques dans le Kremlin ! Nous sommes mal gardés, je crains une conspiration contre votre vie.

— Quoi ! on conspire contre moi !... Au meurtre ! à l'assassin !..... A moi, Roustan ! à moi, Duroc.....

— Sire ! Sire ! ne montrez pas ces frayeurs ; tant de gens vous observent.

Buonaparte (se recueillant.) — Eh ! qui a montré de la frayeur ?..... Murat, je crois que vous pâlissez.

— Oui, Sire, à la vue de vos dangers personnels.

En ce moment, Duroc, Roustan, plusieurs aides-de-camp, le chef de la police personnelle paraissent, Buonaparte les regarde quelque temps en silence, les fixe tous les uns après les autres, de ce régard qui scrute la pensée, et dit, de sa voix sépulcrale, en jetant un coup-d'œil de mépris sur Murat :

« Les cris que vous avez entendus partent du roi de Naples, qui a été saisi de je ne sais quelle terreur panique, et qui a cru voir des cosaques jusques dans mon appartement. Quant à moi, je ne crains rien ; je suis au milieu de mes braves ; ils ne m'ont jamais trahi. Si demain j'étais battu (mais cela ne se peut pas, nous sommes partout victorieux), je me jeterais dans leurs rangs, et je leur dirais : « Amis, votre empereur se confie dans votre bravoure ; son génie vous a si souvent préservés dans les combats, qu'aujourd'hui c'est à votre courage à le protéger dans sa retraite. Amis, dès ce moment vous ne me verriez plus à votre tête ; je ne dirigerais plus vos mouvemens, toute ma confiance serait dans votre bravoure et votre loyauté. Murat, restez. (Tous les braves disparaissent.) — Murat, vous ne devez pas trouver mauvais que j'aie rejeté sur vous ce petit accès de frayeur que je n'ai pu maîtriser quand j'ai appris que ma vie était me-

nacée. Vous sentez qu'il n'est pas convenable que les gens qui me gardent pensent que j'ai peur.

— Mais, Sire, l'est-il plus qu'on me suppose à moi, militaire, le cœur d'un poulet?

— L'est-il mieux qu'on me le suppose à moi? Ne suis-je pas votre maître? Mon éclat ne rejaillit-il pas sur vous? Si je passe pour un poltron, qu'êtes-vous, vous autres? Ne pouvez-vous pas m'épargner un peu d'humiliation, et supporter le poids de mes faiblesses? Ne vous ai-je pas écrasés d'honneurs et de bienfaits?

— Sire, vous savez que personne ne vous est plus dévoué que moi; mais donnez-moi toute autre réputation que celle d'un lâche.

— Est-on lâche parce qu'on redoute le poignard d'un assassin? Je suis donc un lâche, moi?

— Sire, je ne crains rien que d'encourir votre disgrace.

— Bien, Murat, cela me réconcilie avec vos scrupules. Les Cosaques, dites-vous, sont aux portes du Kremlin; mais n'avez-vous pas poussé des partis de cavalerie assez loin pour écarter ces maraudeurs?

— Sire, ils connaissent tellement toutes les routes du pays, tous les chemins détournés, qu'il nous est impossible de nous bien garder, et que chaque jour nos piquets de cavalerie sont enlevés à l'improviste.

— Vous ne croyez donc pas le Kremlin sûr pour moi?

— Non, Sire; quoique fermé de murailles, il n'est pas à l'abri d'un coup de main.

— Eh! sac.....d.... que ne le disiez-vous? mes ingénieurs ont donc menti, lorsqu'ils m'ont déclaré que j'y étais aussi en sûreté qu'à St.-Cloud?

— Sire, l'enceinte en est trop étendue pour être bien gardée, et la forme trop irrégulière pour établir à l'entour une chaîne de postes et les soutenir les uns par les autres.

— Qu'on selle mon cheval, qu'on me donne une redingote grise, mon petit chapeau; je vais visiter le Kremlin incognito; vous, Murat, disposez mes

gardes de manière qu'on ne me perde jamais de vue, et qu'on soit prêt à voler à mon secours au moindre signal. Demain, je ferai mettre à l'ordre de l'armée la phrase suivante : « L'Empereur a visité seul les postes de Moscou ; il s'est assuré que sa brave armée n'avait à craindre aucune attaque de l'ennemi. S. M. I. et R. s'occupe nuit et jour de la sécurité et du bien-être de ses soldats. „

Murat se retire en faisant une inclination profonde. Buonaparte le rappelle.

— A propos, Murat, comment se conduisent les femmes que j'ai mises à la suite de l'armée?

--- Sire, elles enivrent les soldats d'amour et de liqueurs fortes. Mais je dois vous dire que les Parisiennes sont un peu séditieuses. Voici un couplet impromptu qu'on attribue à l'une d'elles, vivandière à la suite des vélites de la garde. (Murat Chante.)

Air : *Reçois dans ton galetas.*

V'là qu'est donc enfin bâclé !
V'là Moscou z'en not' puissance;
On nous en a remis la clé.
Mais c'nétait pas la pein', j'pense :
Où les maisons sont sens d'sus d'sous;
N'y a pas besoin de pass' partouts.

Buonaparte dit brusquement : Murat, vous avez de la voix pour les ponts-neufs. Q'on retire à cette gueuse sa plaque de vivandière, et qu'on l'attache à un hôpital.

N.° XLI.

Buonaparte en fuite, ou les Trois Stations.

Après avoir, non remis le commandement à Murat, devant ses généraux assemblés, mais bien après l'avoir institué son lieutenant d'une manière clandestine, Buonaparte, revêtu de la livrée de Caulaincourt, se mit tristement en route pour revoir la grande nation. Dans le commencement de la route, la crainte d'être découvert l'obligeait, dans les diverses haltes, de remplir les fonctions de valet, ce qu'il faisait d'assez mauvaise grâce. Caulaincourt, qui ne pouvait se défendre d'une espèce d'orgueil, en se voyant ainsi servi par son empereur, prenait des airs, lui donnant des ordres, recevait ses soins avec une espèce de fatuité. Celui-ci, assez versé dans la connaissance des hommes pour deviner ce qui se passait dans le cœur de son compagnon, recueillait dans le sien le ressentiment que lui inspirait cette conduite, mais se gardait bien de le laisser éclater. Bien loin de là, dans les intervalles où ses frayeurs ne le tourmentaient pas beaucoup, il cajolait Caulaincourt. “ Cette situation n'est pas sans douceurs, lui disait-il, votre fidélité m'est plus précieuse que si j'étais dans ma toute-puissance. Ici je dépends d'elle, et en m'y confiant je vous ai montré combien je vous distinguais de tous ceux qui m'entourent. Hélas ! je n'avais point d'amis, et aujourd'hui je peux me flatter d'en avoir un. Ce sentiment adoucira mon caractère; il modérera ses impétuosités, il ouvrira mon ame à des émotions qu'elle avait repoussées jusqu'a ce jour, dans la crainte de ne pas trouver de véritables amis. Vicence, vous

êtes né noble ; vous appartenez à la classe dans laquelle on trouve peu de traîtres ; cette situation m'aurait déjà déterminé, si je n'avais d'avance connu combien vous m'êtes dévoué. Vicence, vous n'êtes pas assez riche, je n'ai pas assez fait pour vous ; je me propose de compléter votre apanage d'une manière splendide. Votre famille est nombreuse : vous avez des beaux-frères, des cousins, pourquoi ne demandez-vous rien pour eux ? Vous avez peut-être cru que je vous avais sacrifié à Lauriston ; détrompez vous. Il entre dans ma politique de paraître toujours disgracier mon ambassadeur près d'une puissance, lorsque j'ai résolu de lui faire la guerre. On croit alors que j'ai tout employé pour la concilier, que je lui ai fait le sacrifice d'un ambassadeur qu'elle n'aimait pas, et que celui par lequel je le remplace était chargé des instructions les plus pacifiques. Ces subterfuges m'ont toujours réussi, ils rendent mes agressions moins odieuses. „

Ce fut par de semblables discours que Buonaparte chercha à se concilier la fidélité de son compagnon de voyage, aussi long-temps qu'il se vit entièrement en sa puissance ; mais bientôt son ton changea à mesure que ses périls lui parurent moins grands. En quittant Varsovie, il fut rêveur et silencieux pendant plusieurs heures ; il jetait de temps en temps sur Caulaincourt des regards sombres, enfin il lui dit d'un ton brusque : " Savez-vous, Vicence, que vous êtes un sot compagnon de voyage : vous ne savez rien dire pour me distraire ; à peine cherchez-vous à vous rendre utile ; vous n'êtes ni attentif ni empressé. N'allez pas croire que je vous aie pris avec moi par aucun sentiment de prédilection ; non, ne le croyez pas. Je me suis confié à vous, parce qu'après moi vous êtes l'homme le plus détesté de mon empire ; que ma vie est votre unique sauve-garde, et que si j'étais assassiné, vous seriez la première victime des fureurs populaires qui éclateraient à ma mort. Vous ne pouvez pas pactiser avec mes ennemis ; vous êtes chargé d'un forfait qu'ils ne peuvent ni ne doivent pardonner : voilà ce qui me garantit votre inaltérable fidélité ;

et voilà pourquoi, au milieu de tant d'hommes, peut-être aussi dévoués que vous, mais qui pourraient cependant céder à la tentative de débarrasser la terre d'un tyran (car je suis un tyran, moi), je vous ai choisi. Toute l'Europe voit en vous un lâche assassin...... „

Caulaincourt s'écrie avec désespoir : " Ah! Sire, est-ce à vous à me le reprocher?

--- Oui, c'est à moi plus qu'à tout autre à vous le reprocher. Si vous aviez su me résister; si vous aviez osé braver ma disgrace, je n'aurais pas épouvanté la France d'un attentat qui a aliéné de moi tous ses habitans. Je suis violent, moi, même un peu cruel; j'ai dans un transport de rage, dans un moment de terreur, désigné cette innocente victime; mais si je n'avais trouvé personne pour l'enlever, elle existerait encore. J'ai jeté les yeux sur vous pour cette odieuse mission, parce que, de tous les hommes qui m'entourent, vous étiez celui qu'elle devait compromettre le plus. Je fus surpris de votre condescendance. Je ne m'y attendais pas; elle détruisit mes irrésolutions. Ce n'est pas moi, Vicence, qui ai commis cet assassinat : c'est vous; oui, vous seul en êtes coupable. Quand je vous ai récompensé, j'ai voulu seulement prouver que je n'en éprouvais ni honte, ni repentir; car je ne veux pas paraître reculer même dans la carrière du crime. Mais sans cette considération je vous aurais fait pendre.

— Quoi! Sire, tel eût été le prix d'un si grand dévouement?

--- Oui, je vous aurais fait pendre, pour montrer qu'il faut quelquefois refuser de servir les passions des princes. Ah! combien les souverains sont à plaindre, de ne trouver autour d'eux que des flatteurs et des complaisans qui louent tous leurs vices et qui servent toutes leurs passions! Nous ne sommes pas des dieux, nous autres, l'encens nous enivre, la toute-puissance nous égare; et si l'on ne nous résiste jamais, nous sommes exposés à commettre de grands crimes et de grandes injustices

--- Sire, rappelez-vous quelles menaces vous em-

ployâtes pour me déterminer; la mort eût puni ma résistance.

--- Vraiment, Vicence, je vous ai menacé de vous faire mourir! Je ne m'en souvenais pas; mais sachez que la mort ne doit pas plus intimider un sujet fidèle quand il peut servir son maître, que quand il s'agit de lui épargner un crime. Quel dévouement est donc le vôtre, s'il ne va pas jusqu'à vous faire braver tous les supplices pour me garantir d'un péril ou d'un forfait? Vicence, vous n'êtes qu'un poltron. „

Quand les deux voyageurs furent arrivés à Mayence, Caulaincourt reçut un coup de pied de son compagnon, parce qu'il ne s'était pas élancé assez promptement de sa voiture pour aller prévenir le préfet que son Empereur était là et voulait s'arrêter une heure chez lui.

En quittant Mayence, Buonaparte qui avait appris de son préfet des détails très-alarmans sur l'esprit des habitans du pays, reprit toute sa violence. Il avait quitté la livrée de Caulaincourt, pour la faire endosser à celui-ci, et dès ce moment il le traita avec toute la dureté et tout l'emportement qu'il met dans sa conduite avec les derniers de ses valets. “ Vicence, lui disait-il, vous n'êtes qu'un imbécille; vous vous êtes laissé tromper par les courtisans russes; vous m'avez donné sur mon frère Alexandre de Russie des détails absurdes, et sur Romanzow des notions fausses... De quoi, diable, me suis je avisé de vous envoyer à Pétersbourg! Qu'y avez-vous fait pour mon service? Rien : mais en revanche, vous vous êtes laissé cajoler sur votre belle mine, vos magnifiques équipages et vos élégantes réunions. Au milieu des flatteries, des fêtes, des intrigues d'amour, comment pouviez-vous vous occuper de mon service? Aussi, vous n'avez rien su observer, vous n'avez vu que l'extérieur des seigneurs russes, et vous les avez jugés plus d'après vous-même que d'après leur véritable caractère; vous n'avez point étudié les classes intermédiaires, et vous ne m'avez peint que des courtisans et des esclaves. Est-ce que je puis connaître tout, moi? Et

quand j'envoie des ambassadeurs quelque part, n'est-ce pas pour qu'ils me donnent des élémens pour mes plans de conquête? Aussi, pourquoi fais-je la faute d'envoyer dans la première cour du continent un assassin pour mon ambassadeur? Je me suis trompé; j'ai eu tort; j'ai voulu montrer à toute l'Europe le peu de cas que je faisais des préventions personnelles des souverains, et jusqu'à quel point je puis blesser toutes les convenances, depuis si long-temps respectées dans leurs rapports entr'eux. Cette intention est en partie la cause de tous mes désastres, et je sens bien cruellement la perte que j'ai faite en choisissant, pour observer un pays neuf, une nation peu connue, un homme qui n'est bon qu'à être employé comme exempt de maréchaussée. „

Ensuite, Buonaparte se livrant à ses frayeurs, à ses pressentimens, déclamait d'une voix sombre les phrases suivantes : « Que cette route me semble longue! qu'il me tarde d'être au sein de ma capitale, au foyer de mon gouvernement! Je me sens affaibli; mon activité m'abandonne, mon imagination s'éteint; l'avenir m'effraie : je ne suis plus le victorieux, le redoutable Napoléon. Eh quoi! cesserais-je d'être redoutable parce que j'ai éprouvé de grandes défaites? Les Français oseraient-ils ridiculiser ou menacer leur maître? Cette détestable nation reprendrait-elle de l'énergie parce que j'ai perdu de ma gloire? Si je dois mourir, que ce soit après m'être vengé d'avance de ce peuple inconstant et ingrat; que ce soit en laissant à chaque famille une perte à déplorer. Mes derniers momens seront formidables comme les derniers instans de l'existence du monde, et ma chute produira tant de débris, que je serai aussi épouvantable en succombant, que j'aurai été terrible en régnant. „

En disant ces mots, Napoléon avait sauté à la gorge de Caulaincourt, et celui-ci allait être étranglé, si, sautant légèrement hors de la voiture, il n'eût échappé aux mains de son maître en délire.

“ Où allez-vous donc? „ lui cria Buonaparte rendu à lui-même.

— Sire, votre majesté m'étrangle.

— Ah! c'est un de mes vertiges. Eh bien! si je vous avais étranglé, votre mort eût été plus glorieuse et plus douce qu'elle ne le sera peut-être. Car si nous succombons, vous savez, Caulaincourt, ce qui vous menace.

— Sire, je n'ai, dans tous les temps, exécuté vos volontés; j'ose croire que vos ordres et mes remords désarmeraient la vengeance de ceux qui vous succéderaient.

— Quoi! coquin, tu songes à faire ta paix? Tu espères dans la clémence de mes successeurs! des Bourbons, sans doute?

— Sire, je ne les ai pas nommés, je n'aurais pas osé les nommer; mais si les souverains sont les représentans de Dieu sur la terre, j'aime à croire que les Bourbons l'imiteraient dans sa clémence comme dans sa justice.

— Oui imbécille hypocrite, ils te feraient pendre, s'ils voulaient être justes.

— Sire, je ne sais pas le sort qu'ils me feraient subir; mais je préférerais la mort à mes souffrances, et sur-tout au cruel repentir que vos reproches ont excité dans mon cœur.

— Non, canaille, tu vivras pour souffrir et pour éprouver à chaque instant de ta vie le supplice de t'être rendu odieux par le plus impardonnable des attentats, et de n'avoir recueilli, en le commettant, que le mépris et la haine de celui que tu as cru servir. „

Il se fit ensuite un long silence: Buonaparte donnait des signes de terreur et d'impatience à mesure qu'il approchait de Paris; cependant les regards qu'il jetait sur Caulaincourt devenaient à chaque instant moins sombres et moins menaçans. Enfin, à la dernière poste, il lui dit d'un ton radouci: “ Je n'oublierai pas, Vicence, votre dévouement dans cette occasion: je vous ai maltraité, mais il faut que ma violence s'évapore sur quelqu'objet, et vous étiez là. Nous allons rentrer à Paris; on vous fera beaucoup de questions sur notre voyage. Je n'ai pas besoin de vous dire que je dois avoir tous les hon-

neurs du courage et de la présence d'esprit, et que si je venais à m'égayer sur vous, à vous représenter comme ayant eu des terreurs paniques, comme ayant vu un cosaque dans chaque uniforme, ou un tirailleur derrière chaque arbre, vous devez supporter stoïquement ces petits ridicules pour lesquels vous recevrez des compensations. Vous direz d'un ton calme et pénétré : " L'Empereur m'a paru plus grand sur notre traîneau que sur son trône. Son caractère a été plus puissant que les élémens, plus formidable que les nombreux ennemis qui nous menaçaient; je ne l'ai jamais vu se démonter. Son front a toujours été aussi serein qu'à une belle parade des Tuileries. L'Empereur semblait dominer toute la création; ce que j'ai vu, dans ce voyage, de ses forces physiques et morales, m'explique toute sa destinée. Il n'y a rien que de grand dans sa composition. Il s'agrandit de tous ses périls et de tous ses revers. C'est là qu'il étonne, qu'il éblouit. „ Vous m'entendez, Caulaincourt; retenez bien ces phrases, elles doivent former votre vocabulaire pendant plusieurs mois; je l'augmenterai de temps en temps de tournures nouvelles. „

En finissant ces mots, les deux voyageurs sont à la barrière de Paris. Deux vétérans (1) se présentent à chaque portière de la voiture. " Duc de Vicence. „ crie Buonaparte d'un ton chagrin et brusque.

— Cela ne nous suffit pas, dit un des commis aux barrières : vos passeports ?

— Sac.... d...., dit Napoléon, quelle inquisition! Arrête-t-on ainsi tous les voyageurs?

— Oui, dit le commis, tous, de quel rang qu'ils soyent.

— Même l'Empereur ?

— Eh! pourquoi pas? C'est lui qui fait la loi, il faut qu'il s'y soumette le premier.

— Tu en as menti, canaille. Postillon, en avant.

---

(1) Ce sont en général des vétérans qui gardent les barrières de Paris.

Ici les commis se mettent en face des chevaux, et jurent qu'ils ne laisseront passer le prétendu duc de Vicence qu'après qu'il aura prouvé qu'il l'est réellement.

Napoléon, furieux, montre sa tête à la portière, et s'écrie : " Canailles, c'est votre Empereur; reconnaissez votre Empereur.

Un des commis à son camarade. — Laissons-les aller; car si nous les retenons encore un moment, ils nous diront qu'ils sont Dieu le père et Dieu le fils.

Ce serait le Pape, dit l'autre, que je ne le laisserais pas passer ainsi. Un Empereur! oh! oui, un empereur de canailles, ou une canaille d'Empereur, voilà tout ce que c'est. Ne l'as-tu pas entendu nous appeler canailles? je veux lui faire ravaler ce mot-là Je vais mener monsieur le Duc et son Empereur au premier poste. Allons, qu'on marche avec moi......

En ce moment arrive un adjudant de ronde. Buonaparte se fait reconnaître et passe au milieu de ses arrêteurs, stupéfaits, mais non consternés. Voici le dialogue qui eut lieu entr'eux lorsqu'ils furent un peu revenus de leur étonnement:

--- C'était bien lui : comment ne l'avons-nous pas reconnu, après l'avoir si souvent vu à la parade?

--- C'est parce qu'il a beaucoup maigri.

--- Ah! ah! je suppose qu'il ne faisait pas si bonne cuisine à Moscou qu'aux Tuileries; il est tout juste aussi maigre que quand il mitraillait les Parisiens avec nous dans le cul-de-sac Dauphin.

--- Oui, oui; il sortait alors de son grenier, comme aujourd'hui il sort des forêts de la Russie; seulement maintenant il est un peu plus grand seigneur.

--- Tu vois cependant qu'il n'est pas mort, ainsi qu'on le disait, ni prisonnier, ainsi qu'on l'avait répandu depuis quelques jours.

--- Tout cela est fort bien; mais c'est ce que nous appelons un déserteur, tout Empereur qu'il est.

— Oui, tu as raison : un déserteur d'autant plus coupable, qu'après avoir mis son armée dans un mauvais pas, il s'en tire tout seul et l'y laisse. Qu'un pauvre diable, pressé par la faim, quitte son corps; on l'emprisonne, et quelquefois on le fusille; et combien le grand déserteur que nous venons de voir n'en a-t-il pas fait abattre sous ce prétexte? Le malheureux n'a pas souvent choisi sa profession, c'est quelque conscrit amené, enchaîné à son corps, et cependant point de miséricorde. Quelle différence de sa faute à celle de notre empereur fuyard! L'honneur, camarade, lui faisait un devoir de mourir avec une armée que lui-même, que sa volonté seule a entraînée aux antipodes; mais l'honneur, qu'est-ce que l'honneur pour lui? Ne s'est-il pas sauvé d'Egypte comme un lâche? Ne voulait-il pas se sauver à Marengo, quand il crut tout perdu?....

— Camarade, il a été lâche partout où il a fallu montrer du courage. Eh! ne l'ai-je pas vu s'évanouir dans l'orangerie de Saint-Cloud, à la vue d'un poignard?

— Eh! camarade, sont-ce toujours les plus braves qui réusissent? Non; ce sont les plus adroits. Celui-ci a toute la finesse d'un renard et la férocité d'un tigre. Adresse et cruauté, voilà les ingrédiens de tous ses succès depuis le commencement de notre révolution.

— Tu as raison............ Mais où as-tu pris cette phrase-là?

— Bah! je l'ai apprise d'un capitaine de l'ancien régime, sous lequel j'ai servi.

— Ah! c'était là le bon temps! Si un soldat était blessé, il était reçu aux Invalides : il était heureux, tranquille pour le reste de ses jours; maintenant tous les hôpitaux de l'Europe ne suffiraient pas pour contenir ceux qui ont été blessés dans les guerres entreprises par le grand déserteur.

— A quoi tient qu'il ne revienne ce bon temps? N'y a-t-il pas un Bourbon quelque part? Qu'il vienne, et qu'il dise à l'Empereur fuyard : " Ôte-toi de là que je m'y mette. „ Si Napoléon ne veut pas, on le pend, et tout est fini. Comment a-t-il fait lui-même

avec son ami Barras ? Ne l'a-t-il pas déplacé le lendemain, après l'avoir embrassé la veille ? A-t-il plus de droits que les directeurs ? Non ; il a escamoté le trône : celui à qui il appartient peut bien le reprendre.

— Ah ! mais c'est qu'il est mieux affermi que les directeurs. Vois ses gardes, ses sénateurs, ses conseillers d'état ; tous ces gens-là le protègent et lui sont dévoués.

— Bah ! cela durera tant qu'il sera heureux ; maintenant que la débâcle commence, leur fidélité la suivra.

— Et dans le fait, pourquoi le soutiendrions-nous, s'il nous ruine, s'il nous perd par ses folles entreprises, et s'il n'est plus en état de nous protéger contre les ennemis qu'il nous a faits ?...

Au moment où le commis aux barrières finissait ces mots, l'adjudant qui avait fait passer la voiture de Buonaparte, et qui l'avait escorté jusqu'aux Tuileries, arrive, et leur dit : " Réjouissez-vous : l'Empereur satisfait de la fermeté avec laquelle vous vous êtes conduits lorsque lui et le duc de Vicence ont voulu forcer votre consigne, vous fait membres de la légion d'honneur, et vous envoie dix napoléons pour boire à son glorieux retour.

— Vive l'Empereur ! s'écrient d'une commune voix les deux vétérans, satisfaits de leur bonne fortune.

La dernière Vision de Buonaparte, *telle qu'il l'a racontée à son confident* Duroc.

J'avais reçu mes conseillers d'état, mes sénateurs, enfin toute la canaille qui me flatte parce que je l'habille, la décore et la nourris ; j'avais revu l'Impératrice et embrassé le Roi de Rome ; enfin, après des terreurs continuelles, des fatigues

gues inouies, je me trouvais au sein de mon palais, dans ce même lit où si long-temps j'avais été bercé des rêves de l'ambition et de la puissance, et que quelques mois auparavant j'avais quitté pour aller, à la tête de quatre cent mille hommes, châtier un souverain rebelle à ma volonté. Dans quelle situation, hélas, je revoyais ces témoins muets de ma splendeur passée et de ma misère actuelle! Duroc, la souffrance m'a amolli, et j'ai pleuré en songeant à ce contraste. Si je n'eusse été retenu par les regards observateurs de ceux qui m'entouraient, je me serais jeté à genoux sur le parquet, j'aurais embrassé jusqu'aux meubles les plus vils, j'aurais poussé des cris de joie, enfin je me serais livré à toutes les extravagances d'un homme qui, prêt à subir le dernier supplice, non-seulement reçoit le bienfait de la vie, mais est rendu à tous les honneurs de la société, à toutes les jouissances de la fortune. Me reconnaissez-vous, Duroc, dans ces dispositions d'un esprit faible et d'un caractère dompté? Reconnaissez-vous votre Empereur dans ces lâches transports et cette allégresse enfantine? Duroc, les inconcevables souffrances de l'esprit et du corps que votre Empereur vient d'essuyer, ont brisé son énergie, il est devenu craintif, superstitieux, et plus que jamais il attache beaucoup d'importance aux songes qui tourmentent ses nuits. Ecoutez celui que j'ai fait pendant le sommeil de vingt heures qui, la nuit même de mon retour aux Tuileries, est venu réparer mes forces épuisées et me remettre un peu de mes longues insomnies. Je me trouvais tout-à-coup dans une espèce de chaos: d'innombrables colonnes de feu dont les extrémités se perdaient dans une obscurité profonde, et assujéties à un mouvement de rotation très-rapide, m'entouraient de toutes parts, et semblaient se perdre en roulant les unes sur les autres dans un horizon sans fin. Ce spectacle me retraçait ce que j'ai lu, dans quelques poëtes, des apprêts de la création primitive. Je croyais me trouver au foyer de la chaleur élémentaire. Bientôt j'entendis un

bruit moins distinct que la foudre, mais qui, dans ses éclats sourds et solennels, embrassait un espace immense. Les sensations qu'il me causait n'étaient nullement pénibles; j'étais, au contraire, pénétré de cette attente qui prépare l'homme à des spectacles surnaturels, aux incidens les plus extraordinaires. Bientôt l'obscurité se dissipa, et les colonnes, devenues immobiles, me présentèrent, dans l'enceinte incommensurable qu'elles formaient, et dans leurs proportions gigantesques, un tableau dont la magnificence ne peut ni se concevoir ni se décrire. Eh! que sont mes arcs de triomphe auprès de ces grands effets produits par une puissance supérieure!

Tout prit bientôt une forme distincte, mais si différente de ce qui frappe nos regards sur la terre, qu'il m'est impossible de décrire ce qui s'offrit alors aux miens. Je crus voir les ministres secondaires de l'intelligence suprême, occupés à réunir divers élémens pour en composer un tout qui paraissait comme un point noir dans l'océan de lumière qui m'environnait. Je n'entendais aucuns sons : un vaste silence régnait dans cette immensité; mais une langue surnaturelle, sans articulations comme sans expressions positives, imprima dans mon esprit les phrases suivantes : " Les flammes de la vengeance céleste éparses jusqu'à ce jour, sont comprimées dans un tout, et tu es ce tout. „ Je vis le point noir se détacher du centre de la voûte de feu : une métamorphose extraordinaire venait de s'opérer en moi; je me vis successivement dans un berceau, battu par ma nourrice que j'égratignais; ensuite dans un collége, maudit par mes camarades que mon humeur sauvage aliénait de moi; enfin, conduisant avec une corde un aveugle qui demandait l'aumône. Je parcourus ainsi diverses parties de la France, exposé aux caprices, aux fureurs de celui dont j'étais le guide, et de qui je dépendais tellement, que chaque fois que je voulais ou méconnaître ses volontés ou échapper à sa puissance, il devinait mes intentions et m'infligeait une correction sévère, au point

que je n'osais pas même penser à sortir de mon esclavage, et que je devançais en tout ses moindres désirs. Nous arrivâmes enfin à Paris, toujours en mendiant, et je m'étais tellement habitué à la servitude, que, soit que les traitemens de mon maître fussent moins durs, soit que la certitude de ne pouvoir échapper à sa puissance eût entièrement subjugué mon esprit, je commençais à me plaire dans cette vie misérable et vagabonde. À peine fûmes-nous dans la capitale, que l'aveugle et moi prîmes poste à l'entrée des Tuileries. Les aumônes étaient peu abondantes : les refus des passans, surtout des hommes qui sortaient du palais, étaient accompagnés de termes insultans; et quoique mon maître partageât avec moi les produits de nos quêtes avec une touchante égalité, j'étais loin d'avoir de quoi apaiser ma faim. " Maître, j'ai faim, lui dis-je un jour; je dépéris; dans quelques jours je serai hors d'état de continuer mes services; mes genoux chancelent, mes yeux s'affaiblissent; permets-moi de chercher un autre maître ou de te conduire dans une autre place. Je m'attendais que, conformément à son habitude, il punirait mes plaintes par des coups, et ma proposition par un jeûne encore plus dur. Bien loin de là, il me répondit d'un ton doux : " Mon fils, n'ajoute pas la douleur de tes plaintes à celle de mes privations; je sais que tu souffres; mais tu es jeune : tu as dans ton âge et dans ton caractère, si tu sais exercer la force de l'un et de l'autre, de quoi supporter plus long-temps la faim, la fatigue et les déboires, que moi, qui suis vieux, infirme et prêt à mourir. Dans peu mon trépas t'affranchira...... „ En ce moment sa voix s'affaiblit, et il murmura dans mon oreille ses dernières volontés. " Nous allons nous quitter, me dit-il, retourne demain aux avenues de ce palais que nous avons si souvent et si misérablement visitées; ne t'y arrête point, entre avec confiance dans cet ancien séjour des rois, la fortune et ton audace feront le reste. Mon enfant, quels que soient tes succès, quel que soit l'étonnement qu'ils exciteront (je ne dirai pas l'admiration, car ils coûte-

ront bien du sang et des larmes aux mortels), ne te laisse pas enivrer par eux. Tu me retrouveras peut-être; mais désire de ne me revoir jamais, car je ne t'apparaîtrai que dans les temps de ta misère, et d'une misère peut-être irréparable, parce qu'elle sera le résultat des fautes les plus extravagantes. Tu peux rendre aux hommes la paix et le bonheur; tu peux tenir le premier rang parmi tous les êtres de la création; mais si une funeste ambition t'égare, si tu vas au-delà du rôle qui te sera tracé par ta position, si tu veux franchir les bornes du possible, si, pour mettre le globe en harmonie avec tes projets gigantesques, insensés, exécrables, tu veux changer l'ordre établi partout, songe, mon fils, qu'il n'y a qu'une main toute-puissante qui puisse produire une si grande commotion, et que la tienne se brisera en l'essayant, et que tu tomberas misérablement dans cette entreprise insensée. „ Je promis tout ce que le mourant me demandait; je le croyais dans le délire, et je perdis de vue tous ses avis. Je fus quelque temps sans me présenter aux avenues du palais. Un jour, j'errais près de là, malheureux et presque mourant de faim, n'ayant eu pour ressource, depuis la mort de mon maître, que les tristes lambeaux qu'il avait laissés après lui; tout-à-coup, une femme éclatante de parure et de beauté me sourit, à moi, presque couvert des haillons de la misère, et m'invite à la suivre. Je n'ai jamais vu de mouvemens plus aériens, de démarche plus légère, de taille plus semblable à ces arbres flexibles qu'agite le moindre souffle des vents; sa physionomie n'était pas très-régulière, mais la grâce, plus aimable que la beauté, était répandue sur tous ses traits. Toutes les nuances du caprice et de cette versalité qui caractérise éminemment les femmes, se remarquaient dans celle-là. Comment se défendre de l'attrait puissant qu'elle exerçait sur moi? Je la suivis avec ravissement; elle monta les degrés du palais avec la majesté d'une déesse et la légèreté d'une nymphe, et m'ouvrant les portes d'un salon, elle me prit brusquement par le bras et me jeta avec violence au milieu d'une assemblée nom-

breuse qui rompit tout-à-coup le morne silence dans lequel elle semblait plongée, et m'accueillit des plus vives acclamations.. Je ne sais pas distinctement ce qui s'est passé ensuite, mais il ne m'a laissé que l'impression d'un long rêve produit en partie par l'ivresse. En m'éveillant, ou plutôt en croyant m'éveiller, je me trouvai dans le plus déplorable état de nudité, étendu sur la neige, et prêt à expirer de misère et de froid. Une voix cassée, que je reconnus pour être celle de l'aveugle dont plusieurs années auparavant j'avais été l'esclave, me dit :

« Napoléon, ouvre les yeux que la mort allait fermer, soulève ta tête qui bientôt allait perdre la pensée, porte la main sur ton cœur qui déjà ne palpitait plus, compare cet état de détresse affreuse dans lequel tu te trouves, uniquement par ta faute, aux destinées que je t'ai promises, et qui eussent été à jamais accomplies, si tu avais compris ton rôle, si la plus insensée, la plus coupable ambition ne t'avait égaré. Où est maintenant ta puissance ? Quel allait être le denouement de tant de rêves d'orgueil, de tant de guerres sanglantes ? Une mort, une mort misérable. Ton cadavre confondu avec ceux des innombrables victimes que tu as sacrifiées dans cette dernière campagne, attestait cette égalité dans laquelle l'homme le plus puissant comme le plus redoutable, rentre lorsqu'il s'écarte de l'ordre des possibles. Il est alors brisé par ces lois immuables qu'il a voulu détruire ou déplacer, et il n'offre plus que le tableau des misères attachées à la vie humaine et des punitions qui atteignent inévitablement ceux qui se croient d'une nature supérieure au reste des mortels, parce qu'ils les gouvernent ou les subjuguent. Vois, vois l'avilissement dans lequel tu es tombé, et qui est encore plus profond que ta misère ; vois cet homme étendu à côté de toi, dont tu as fait le compagnon de ta fuite, auquel tu as confié le soin de ton salut, le mot assassin est écrit en lettres de feu sur son front ; rien ne peut l'en effacer. »

En effet, Duroc, je jetai en ce moment les yeux sur Caulaincourt, et je vis sur son visage pâle et défiguré le signe terrible que Caïn portait sans doute

après son fratricide; “ jamais aspect plus hideux n'a frappé mes regards. „

“ Jamais, continua la voix du vieillard, tu n'aurais revu cette belle France que tu as couverte de larmes et de deuil, si une puissance supérieure ne m'avait envoyé près de toi. Profite des instans qui te sont encore accordés par une fortune plus constante et plus favorable qu'aucune qui ait encore présidé aux destinées d'un mortel; profite de ta miraculeuse délivrance pour faire autant de bien que tu as fait de mal, et pour rétablir le bonheur de la France et le repos de l'Europe sur les seules bases qui puissent rendre l'un et l'autre durables. „

Ici mon sauveur garda le silence; je retrouvai la parole pour lui témoigner ma reconnaissance, et j'allais m'épuiser en promesses que je croyais sincères, lorsqu'il me dit: “ Tu ne me dois ni reconnaissance ni protestations, ce n'est pas à moi que doivent s'adresser tes actions de grâces, mais vers ce Dieu que tu as outragé, méconnu, dont tu as défié la colère, et dont tu provoqueras la justice, si tu ne profites pas des instans qu'il te laisse pour devenir aussi juste, sage et modéré, que tu as été emporté, vindicatif, ambitieux et sanguinaire. „ La voix se tut et je cherchais des yeux le vieillard aveugle et décrépit tel que celui dont j'avais autrefois été le guide, lorsque je vis un cosaque robuste debout sur l'extrémité du traîneau et conduisant avec une rare dextérité un cheval aigle et vigoureux. Je cherchais en vain à démêler les traits de mon infatigable conducteur; sa figure m'échappait chaque fois que je croyais la saisir. Seul il pourvoyait à tous mes besoins; mais après m'avoir fait remettre tout ce qui pouvait calmer ma faim, ma soif, prévenir le froid, par les paysans dont nous rencontrions les huttes éparses sur notre route, il s'élançait avec rapidité sur le faible brancard qui lui servait d'appui, et nous partions comme l'éclair. Il se transforma successivement en juif polonais, en paysan saxon, etc., changeant son costume chaque fois que nous avions un pays nouveau à traverser. Comme il ne parlait jamais, qu'il ne ré-

pondait rien à mes nombreuses questions, j'eus le temps de réfléchir à ses dernières paroles et au rapport qu'elles avaient avec ma position.

Je me sentis d'étranges velléites, je fus assailli de pensées bien extraordinaires, et, vous le dirai-je, Duroc, pour la première fois depuis que j'ai joué un rôle dans le monde, l'image des Bourbons s'est présentée à moi, sans me causer des ces transports de rage que leur nom seul a toujours excités en moi. Je pensai un instant que leur rétablissement dans l'intégrité de leurs droits était le seul moyen de faire cesser la crise actuelle et de détourner l'anathême qui pèse sur ma tête. Je passais en revue toutes les catastrophes qui avaient été la suite de leur expulsion, et je n'y voyais d'autres remède que leur rappel. Une voix secrète me disait que c'était là la véritable gloire; qu'il y avait plus de grandeur d'ame à refuser le pouvoir suprême qu'à l'exercer même dans toute sa splendeur et sa plénitude, quand on n'y a pas des droits légitimes. Je me bâtissais déjà une retraite honorable, je me voyais au milieu des loisirs les plus doux comme les plus glorieux, entouré de plus de bénédictions que je n'ai provoqué sur moi d'imprécations; je m'entendais appeler le juste, le grand, le bienfaisant......

Que sais-je? je me berçai un instant de toutes les fades illusions auxquelles se laissent prendre les ames communes. Mais à mesure que j'avançais vers la France, je les repoussais avec dégoût, et elles étaient entièrement effacées de mon esprit lorsque je me trouvai sur la rive du Rhin.

En ce moment mon conducteur disparut, et je me trouvai en face d'un géant formidable qui, me saisissant d'un bras irrésistible, me lança sur l'autre rive, en me disant : “ Puisque ton cœur est sans remords et ton ame sans élévation, va, monstre, recevoir ton supplice dans cette France qui ne supportera plus ton joug depuis que ta folie t'a dépouillé des prestiges qui le rendaient redoutable et imposant. „

Je m'éveillai, croyant avoir fait une chute im-

mense ; mais je vis mes appartemens étincelans d'or, mon lit de pourpre, je retrouvai le souvenir, la sécurité, et je me rendormis.

N.° XLIII.

CORRESPONDANCE INTERCEPTÉE.

Lettre de..... Général d'artillerie de la Garde, à...... commandant l'artillerie à Dantzick.

4 Mai 1813.

Lorsque nous nous quittâmes, mon cher camarade, après la plus désastreuse des campagnes, vous alliez vous jeter dans la place de Dantzick pour contribuer à sa défense, et moi, je me rendais à Paris, non pour y rejoindre mon corps, mais pour en réorganiser un autre.

Je vous promis; et nous quittant, de vous rendre compte de ce que j'aurais observé en France, à Paris, à la cour, à l'armée. Aujourd'hui, qu'on nous dit que Dantzick est presque débloqué et que vous venez de faire une sortie dans laquelle vous avez tué trois mille des assiégeans, j'ai lieu de croire que vous recevrez ma lettre, et je saisis, pour vous l'écrire, le premier moment de repos qui se présente à moi depuis le commencement de la campagne.

Notre opinion est faite sur Napoléon; et comme nous n'avons usé d'aucun déguisement en nous la communiquant, je vous dirai avec la même franchise ce que je pense de lui depuis que je l'ai observé dans le nouveau point de vue sous lequel l'infortune le présentait à mes yeux. Tous les détails que j'ai recueillis sur sa fuite m'ont confirmé dans l'idée que nous avions déjà, que dans toutes les oc-

casions il est le plus égoïste des hommes, et dans quelques-unes le plus poltron. Aussi long-temps qu'il s'est cru en péril, il ne lui est pas échappé un signe de pitié pour les souffrances de ses compagnons d'armes, ou plutôt des victimes de sa folle présomption; son œil était sec au milieu de tant de tableaux de désolation, et si un mot de regret a échappé plutôt à son hypocrisie qu'à sa sensibilité, ce n'est que lorsque, rendu à la réflexion par le sentiment de sa sécurité, il s'est aperçu que sa politique le lui commandait. Sans compter cette belle, cette magnifique armée, moissonnée si misérablement par l'étrange, la barbare opiniâtreté qui le retint à Moscou malgré les conseils de tous les généraux, combien d'hommes ont péri pour lui frayer un passage, combien sont tombés sous le fer de l'ennemi pour retarder celui-ci de quelques minutes dans sa poursuite! Eh bien, au milieu d'un dévouement si extraordinaire, au milieu de ces soldats fidèles qui ne se permirent plus un murmure dès qu'on leur eut dit qu'il se mettait à la discrétion de leur générosité et sous l'égide de leur bravoure, on ne le vit jamais occupé que de lui, de lui seul, et si son cœur eut des palpitations, elles ne furent point excitées par la compassion ni par la reconnaissance, mais bien par les transes de la crainte. Je parcourus la France quelques jours après lui; il l'avait traversée dans le plus profond incognito. Je vis les habitans des villes par lesquelles il avait passé, venir reconnaître l'endroit où il s'était arrêté, avec le sentiment qui fait rechercher les traces de quelque monstre extraordinaire. « C'est là, disait-on, qu'il a changé de chevaux, que son regard farouche a épouvanté les individus que le hasard ou la curiosité a rassemblés autour de sa voiture.

J'arrive à Paris; je crois entrer dans l'asile de la douleur et de la mort. Le deuil était partout, il se montrait dans les vêtemens des habitans, dans les larmes, dans les imprécations qui leur échappaient contre celui qui avait causé des pertes si cruelles à tant de familles. On n'avait pas essayé

de les tromper sur les désastres dont les symptômes les plus effrayans leur avaient déjà démontré l'étendue.

Napoléon arrivant seul, apparaissant brusquement au milieu de Paris, leur annonçait ses revers et leurs pertes d'une manière plus positive et plus effrayante en même temps, que n'auraient pu le faire les récits les plus pathétiques. Son 29e bulletin, terrible par ses aveux, plus terrible encore par ses réticences, fut une espèce d'expiation de tous les mensonges par lesquels, depuis quelques mois, il avait cherché à déguiser notre affreuse position. Eh bien, tel est le caractère des français, que ce qui aurait produit chez un autre peuple un surcroît d'indignation, leur inspira, au contraire, une espèce de pitié, et qu'en calculant combien ces aveux devaient coûter à cet homme si fier et si inflexible, ils lui surent quelque gré de les avoir faits, et ne se sentirent plus autant de courroux pour des maux dont il leur dévoilait l'étendue avec une franchise à laquelle il ne les avait pas habitués. Il détourna ainsi le mécontentement public qui était trop violent pour se laisser abuser par d'insultantes suppositions; et tandis qu'on s'occupait des tourmens de son orgueil humilié, on oublia presque ceux que son ambition avait causés à la nation toute entière.

Cependant il ne jugea pas à propos de se présenter dans les théâtres avec l'appareil accoutumé, et ce fut là une concession dont l'opinion publique lui sut quelque gré. Il y vint presque sans suite; et, soit que ce fût par précaution ou par politique, il ne se montra pas la première fois dans la loge dite de l'Empereur. Les bons Parisiens qui jouissent si ardemment du spectacle, ne jugèrent pas à propos de troubler leurs plaisirs en donnant à l'illustre transfuge des marques d'indignation qui auraient pu avoir quelques suites fâcheuses pour eux, et à quelques mouvemens sourds qui appartenaient plutôt à l'étonnement qu'à la colère, succéda un silence profond qui ne fût interrompu que par les vifs applaudissemens que ce jour-là le public prodigua aux acteurs avec plus de profusion qu'à l'ordinaire.

Une nation légère préfère son plaisir à son ressentiment, et si elle conserve encore, malgré ses longs malheurs, quelque teinte de la générosité qui, pendant long-temps, fut un des principaux traits de son caractère, on remarquera que ce n'est pas lorsqu'ils sont dans l'infortune qu'elle accuse ou qu'elle menace ceux qui l'oppriment. Napoléon devina assez bien ce sentiment, et calcula avez assez d'adresse le parti qu'il pouvait en tirer; aussi ne le vit-on point heurter, par une assurance effrontée, l'opinion qu'il venait de blesser d'une manière si cruelle, ni la fatiguer ouvertement par la vigilance de sa police et la rigueur de ses mesures. La populace qui, dans toutes les révolutions, est le premier instrument de la tyrannie, et qui en devient ensuite l'ennemi le plus ouvert et le plus dangereux, n'a pas été aussi réservée que les autres classes de la capitale; mais comme elle n'approche, à Paris, ni des palais des rois, ni des lieux où le plaisir les appelle, ses cris séditieux, ses imprécations menaçantes se sont évanouis dans les airs, et n'ont point frappé de leur bruit importun les oreilles du maître.

Mais quoique la douleur publique ne se soit plus manifestée avec autant d'éclat depuis l'arrivée de Napoléon à Paris, elle a laissé dans le caractère national des impressions qui tôt ou tard seront bien funestes à la dynastie nouvelle que nous servons.

Après avoir ainsi, non bravé, mais adouci la première effervescence du mécontentement général, Napoléon s'occupa sans relâche à rendre plus d'énergie à l'autorité qui, pendant son absence, confiée à des mains faibles ou inhabiles, avait été extrêmement compromise, et à rassembler tous les moyens qui lui restaient encore pour rétablir sa fortune. C'est surtout dans ce dernier objet qu'il a développé cette activité infatigable, qui, secondée d'une administration civile et militaire fortement organisée, donne à toutes les parties du service public, un mouvement uniforme, une impulsion vive et irrésistible. Il fallait, non pas seulement réorganiser l'armée, mais la créer entièrement; il fallait

non-seulement rassembler d'anciens élémens pour les amalgamer avec de nouveaux, mais en deviner l'existence et en calculer l'efficacité. Pour y parvenir, il a été fait sur-le-champ des listes de tous les individus qui, retirés du service pour cause de maladie, d'infirmité, de démission, de destitution même, pouvaient y rentrer ou par la cessation des causes qui les en avaient fait sortir, ou par l'appât d'une situation plus brillante que celle qu'ils avaient quittée. Ce travail qui semblerait immense, fut l'affaire de quelques semaines, au moyen des listes depuis long-temps préparées, de tous les individus en état de porter les armes, ou qui déjà les ont portées, et des notes sur la capacité de ces derniers. Des agens militaires furent envoyés dans toutes les divisions, pour mettre sur-le-champ en activité de service les individus non mariés et non fonctionnaires publics qui, après avoir appartenu aux diverses réquisitions ou conscriptions, avaient, sous différens prétextes, obtenu des congés absolus. Les uns reçurent des grades supérieurs à ceux qu'ils avaient eus, les autres eurent une perspective d'avancement, et l'on forma ainsi, dans chaque grand arrondissement militaire, un cadre de division dans lequel on fit entrer ensuite soit, les nouveaux conscrits, soit ceux qui se trouvaient indiqués sur les listes déjà mentionnées comme étant en état de porter les armes. Pour le service de l'artillerie et le réorganisation de la cavalerie, on rechercha dans les compagnies d'artilleurs ou de cavaliers autrefois attachés aux gardes nationales, tous les individus non mariés qui pouvaient servir dans ces deux armes, et on en forma un noyau d'artillerie et de cavalerie qu'on attacha à chacune des divisions destinées à former la grande armée. A mesure que cette organisation préliminaire avait lieu, on envoyait ces squelettes de divisions sur les points de réunion indiqués aux conscrits de plusieurs départemens, et lorsqu'elles avaient reçu leur complément en hommes ainsi que leurs équipemens nécessaires, on les acheminait vers l'Allemagne. Ensuite, pour remplacer les officiers supérieurs dont

on avait principalement besoin, on a requis tout ce qu'il y avait de plus capable, dans les états-majors des places, parmi les commandans de forteresses, enfin tous les officiers sédentaires qui pouvaient supporter les fatigues d'une campagne. On a même recherché, dans les divers hospices militaires, ceux qui, y étant entrés avec la perspective d'un repos durable, avaient recouvré assez de force pour rentrer dans le service actif. J'ajouterai à ces détails, qu'il y a eu une promotion immense parmi les bas-officiers, et que tous ceux qui avaient une capacité au-dessus de leur grade, ont reçu de l'avancement; que l'armée d'Espagne a envoyé ses meilleurs soldats; que toutes les gardes d'honneur formées autrefois dans les villes où Napoléon avait passé, ont fourni des contingens pour sa garde; que la gendarmerie a donné trente mille hommes et trente mille chevaux, qui, sur-le-champ, ont été remplacés par des individus mariés et non mariés, au-dessus de trente ans, et par des chevaux de réquisition : enfin que, pour suppléer à la cavalerie qui ne pouvait être complétement réorganisée pour le début de la campagne, on a trouvé les moyens de rassembler une artillerie formidable à laquelle on attache, comme officiers, tous les jeunes gens qui, dans les écoles du gouvernement, étaient destinés à ce service, et pour laquelle on a rassemblé une immense quantité de chevaux de trait dont les agens du gouvernement ont eux-mêmes fixé la valeur, qu'ils ont acquittée en bons sur le trésor public, payables dans un an, et portant un intérêt de cinq pour cent.

Voilà, mon cher camarade, l'esquisse des immenses travaux qui ont été entrepris et complétés en quelques mois, et qui exciteront l'incrédulité de tous ceux qui ne savent pas tout ce qu'un despotisme militaire fortement organisé, et dirigé par un homme éminemment actif, peut obtenir d'une nation habituée à la guerre et aux triomphes depuis vingt-quatre ans, qui redoute plus les prisons et les échafauds que les pertes immenses qu'elle essuie dans les batailles, qui a vu ses frontières menacées,

qui a craint, de la part des peuples qu'elle a mutilés ou asservis, des représailles terribles, et à qui on est parvenu à persuader que sa gloire et sa sûreté dépendaient des succès de la campagne qui allait s'ouvrir.

Au milieu de ces soins compliqués, Napoléon a trouvé moyen de faire croire qu'il avait subjugué le Pape pour procurer à son Eglise un repos apparent, et de flatter l'Autriche en donnant une autorité nominale à la femme qu'il a conquise sur elle.

Que vous dirai-je? Je me trouve tout-à-coup à la tête d'un nouveau corps où je ne vois que de nouvelles figures (celles qui composaient l'ancien, sommeillent aujourd'hui dans la tombe), et je ne suis plus, comme il y a quelques mois, un général sans soldats. Après avoir à-peu-près terminé tous ses préparatifs, et au moment de nous envoyer à l'armée, Napoléon a eu un lever militaire dans lequel il nous a montré quelqu'affabilité et assez de franchise. " Nous allons, a-t-il dit, recommencer notre gloire militaire. Je sais que quelques esprits inquiets m'ont accusé des revers qui l'ont obscurcie, que quelques hommes à vues étroites ont blâmé les grands plans que j'avais formés pour conquérir la paix continentale et isoler entièrement l'Angleterre; ces messieurs verront bientôt que si ma fortune m'a un instant trahi, mon génie ne m'a pas abandonné. J'ai commis une faute, une faute dans laquelle je ne retomberai jamais. J'ai trop compté sur les hommes. Les uns n'ont pas eu la constance ni l'adresse que je leur supposais; les autres, me voyant dans un péril imminent, ont cru que le moment était venu de m'abandonner et de se faire un mérite de cette défection. J'ai mal connu les Russes. Eh! puis-je tout connaître? Pouvais-je m'attendre qu'on me ferait une guerre de boucherie et d'incendie? Cette exemple est terrible! S'il était suivi, l'Europe ne serait bientôt qu'un désert, et les nations du monde civilisé seraient subjuguées par des sauvages plus habitués qu'elles aux fatigues, aux privations, au carnage. J'ai fait une autre faute, celle d'avoir montré le chemin de la France aux

hordes tartares. Je les repousserai, sans doute; mais mes descendans auront-ils la même activité et la même réolution que moi? Je l'espère. Je ne suis pas embarrassé du présent; avec le dévouement de mes généraux, la valeur de mes soldats, la fidélité de mes ministres et la sagesse de mes administrations, je vaincrai tous les obstacles que mes ennemis m'opposent. Mais je ne vis pas seulement pour le présent, et ma pensée plonge dans l'avenir. Je dois au monde un repos de plusieurs siècles, et si je vis encore dix ans, je le lui donnerai. C'est là qu'est la vraie gloire. C'est pour l'acquérir que je me prive de repos, que je renonce à toutes les jouissances de la vie, et que chaque jour mon cœur est brisé des pertes sensibles que je fais dans les batailles. J'ai vu tomber la plupart de mes anciens compagnons d'armes, j'ai perdu en grande partie mes amis, mes camarades. Mais le grand but que je me propose ne me permet pas de me livrer à la douleur de ces pertes, ni même à la crainte d'en éprouver de nouvelles. Mon nom vivra dans la postérité, elle le bénira. Je sais que les contemporains n'en font pas de même; mais leurs cris ne doivent pas m'inquiéter. On ne peut accomplir une grande régénération politique sans quelques opérations douloureuses; malheur à ceux sur qui elles tombent et qui vivent dans ces temps de crise; mais celui à qui ce grand œuvre est confié doit bannir de son esprit toutes les considérations, et de son cœur tous les sentimens d'humanité qui pourraient rallentir sa marche et la rendre moins sûre.

(Vous voyez, mon camarade, que cette doctrine ne nous promet guères de repos que dans la tombe, et que si nous nous battons sans obtenir ce qui doit être le résultat de la guerre, c'est à notre siècle qu'il faut l'attribuer, et non pas à l'ambition de celui qui nous gouverne. Après une pause de quelques minutes, pendant laquelle Napoléon, nous observant curieusement, parut chercher à deviner quelle impression nous faisaient ses dernières maximes, il a continué de la manière suivante:)

« J'ai assuré le repos de l'état pendant mon ab-

sence; des forcenés ne le troubleront plus. La France verra, dans l'établissement d'une régence, que je ne suis pas si jaloux qu'on le prétend du pouvoir suprême, et que je sais sacrifier à la sécurité de mes sujets, cette répugnance qu'un souverain éprouve toujours à déléguer son autorité. L'empereur, mon beau-père, verra, dans la nomination de l'Impératrice, une preuve de mon attachement pour elle et de mes égards pour lui. La maison de Lorraine doit être flattée de voir à la tête du gouvernement de France un de ses rejetons. J'espère qu'elle m'en saura gré; mais si elle vient à méconnaître mes bonnes intentions pour elle, j'oublierai bientôt que je lui suis attaché par les liens du sang; et j'aurai d'autant moins de ménagement pour elle, que j'aurai fait plus de sacrifices pour l'attacher à la cause du continent. Je serai bientôt au milieu de vous; lorsqu'on me croira encore occupé à rassembler les débris de mes armées, je serai au milieu de l'Allemagne avec une armée formidable. J'ai su employer les ressources de la France; je les ai développées dans toute leur étendue, malgré les remontrances de ceux qui disaient que j'exigeais trop de mes sujets et les prédictions de ceux qui annonçaient qu'ils se révolteraient si je leur imposais les grands sacrifices que les circonstances prescrivent. Je connais les Français, moi; ils craignent les échafauds, mais non pas la guerre. Ils préfèrent un régime dans lequel leurs enfans se font tuer bravement, à celui qui les soumettait, eux, leurs femmes et leurs fils, aux plus vils comme aux plus atroces des brigands. Eh! ne vaut-il pas mieux mourir de la mort des braves, que d'être tué au milieu des discordes civiles, ou d'expirer tristement dans un lit, entouré de cet appareil qui effraye les hommes les plus courageux?.....,,

Napoléon a gardé ensuite le silence du recueillement, et, sans faire un seul signe qui prouvât qu'il se rappelait que nous étions présens, il s'est jeté brusquement dans la pièce voisine de celle où nous étions.

J'ai

J'ai à-peu-près rempli, mon cher camarade, la promesse que je vous avais faite. Le début de notre campagne a été assez heureux, à raison de la supériorité de nos manœuvres et de notre artillerie. Mais vous en chercheriez en vain les détails réels dans les bulletins qui seront publiés à ce sujet; vous savez que ces bulletins sont les romans de nos batailles, et que moins nous avons de succès positifs, plus nous avons recours à la fiction pour y suppléer.

N.° XLIV.

CONFÉRENCES DIPLOMATIQUES.

M. de Bubna et M. Maret.

M. de Bubna entre avec assez d'humeur chez Bassano, qui lui dit :

— J'espère que Votre Excellence n'a aucune répugnance à reprendre les conférences déjà commencées entre nous à Paris. De grands événemens se sont passés depuis, ils ont amélioré la position de l'Empereur mon maître ; mais ils n'ont pas ajouté a ses prétentions, et je suis prêt à partir du point où nous étions lorsque nous nous sommes quittés, quoique la fortune nous ait depuis fait franchir un grand intervalle.

— Ceci est notre première entrevue depuis nos conférences à Paris ; nous n'avons pas encore revêtu le caractère diplomatique ; demain, nous nous envelopperons, s'il faut, dans une réserve mystérieuse ; permettez donc qu'aujourd'hui, M. de Bassano, je vous parle avec franchise et de vos succès et de votre position. Ces explications sont un peu contraires à la forme, mais elles ne sont point nuisi-

bles aux progrès de nos conférences ultérieures. Je n'étais pas du nombre de ceux qui croyaient que Napoléon serait renversé, parce qu'il avait perdu les troupes les plus belles, les plus nombreuses, les mieux équipées qui aient été jamais mises simultanément en campagne. Quand on connaît les ressources de la France et l'activité infatigable de celui qui en dispose depuis plusieurs années, on explique aisément la création subite de cette armée avec laquelle votre maître a pénétré de nouveau au cœur de l'Allemagne. Cependant je ne vois ni dans vos succès prétendus, ni dans les moyens qui vous restent, des motifs suffisans pour ajouter à vos prétentions, ni pour prendre ce ton altier qui a caractérisé l'accueil de votre maître lors de la dernière audience qu'il me donna tout près de ses avant-postes, il y a quelques semaines, pour me montrer sans doute qu'il avait recouvré sa puissance militaire et réparé ses derniers désastres.

— Nous tenons peu aux formes, M. de Bubna, sur-tout quand nous savons quels vœux, quels calculs, quelles prétentions nos revers ont excités dans certains esprits ; mais ils en voient bien la folie maintenant.

En disant ces mots, Bassano jeta un regard malin sur son interlocuteur. Celui-ci reprit avec assez de vivacité :

— Nos vœux, car je ne dissimule pas que j'en ai formés qui étaient fondés sur vos revers, étaient pour le retour de l'ordre en Europe, et pour le rétablissement d'une paix durable qui ne sera jamais obtenue que quand votre maître aura renoncé à la prétention de tout modeler sur ses plans d'ambition, et de tout conduire d'après cette politique impétueuse, immorale, qui entraîne tout sans rien créer, qui renverse tout sans rien rétablir. Si les périls personnels qu'il a courus, si les immenses revers qu'il a essuyés ne l'ont pas corrigé, s'ils n'ont pas fléchi cet orgueil que la fortune avait rendu si insultant, si intolérable, s'ils n'ont pas courbé cet instinct de destruction qu'il a constamment manifesté dans la guerre comme dans la paix, il ne nous

restera plus d'espoir que dans ses futurs revers, et de ressources que dans l'intention ferme, inaltérable, de ne plus traiter avec lui, et de ne voir la sécurité de notre existence politique que dans l'anéantissement de la sienne.

— M. de Budna, rendrai-je compte de ceci à l'empereur ?

— Ce que je vous dis ici, je le lui ai représenté avec moins de chaleur, mais avec autant de force.

— Vous nous avez dit quelque chose de semblable à Paris : mais nous sommes beaucoup plus loin, et notre armée triomphante...

— Ne parlez de vos triomphes qu'à ceux qui sont trop éloignés du théâtre de la guerre pour apprécier votre position, ou qui sont tellement sous l'action de votre pouvoir, qu'ils n'osent ni juger vos récits, ni les démentir. Mais entre nous, M. de Bassano, qui voyons de près les résultats, et les comparons à vos bulletins, laissons toutes ces forfanteries, et convenons que si un événement que toute votre adresse a cherché à prévenir jusqu'à présent arrivait aujourd'hui, votre position serait infiniment plus mauvaise à Dresde qu'elle n'était lorsque vous étiez protégé par vos distances et par vos places fortes.

— Nous pouvons faire face à tout : un ennemi de plus ne nous effraie pas.

— Toute votre conduite prouve le contraire ; le temps n'est plus où vous provoquiez vous-même de nouveaux ennemis, afin de faire de nouvelles victimes ; chaque pas que vous faites maintenant vous éloigne de vos magasins et de vos dépôts, et chaque prétendue victoire, en détruisant la véritable force de votre armée, ramène les alliés vers ce territoire où vous n'avez trouvé que la mort et la défaite, et où s'élève, pour les soutenir, une population plus accoutumée à vous détruire qu'à vous craindre.

— Nous ne ferons plus la faute d'aller provoquer chez elle une nation dont nous n'avions soupçonné ni le fanatisme, ni la bravoure, ni la fidélité.

— Votre Empereur s'est trompé presque dans tous ses calculs relativement aux peuples.

--- Vous conviendrez qu'il n'a pas commis les mêmes erreurs en jugeant les cabinets qui les gouvernent.

M. de Bubna reste silencieux; Maret reprend d'un ton animé :

--- Vous avez été franc avec moi, M. le comte, et comme cette entrevue sera probablement la seule où il nous sera possible de faire assaut de franchise, permettez que je ne sois pas à cet égard en défaut avec vous. Il est difficile de parler plus librement que vous ne l'avez fait de notre politique, de nos projets, de nos ressources, et j'ai vu que la confiance que vous aviez dans les principes et les moyens de votre gouvernement, vous donnait du nôtre une idée peu exacte et peu équitable Mais quels que soient les revers que nous ayons éprouvés ou que nous puissions éprouver encore, il nous restera toujours pour les réparer un pouvoir énergique, une marche sûre et un ensemble de mesures, de mouvemens et de volontés qui nous donnera un grand avantage sur les anciennes puissances de l'Europe.

" Nous avons commis quelques crimes, mais nous avons fait peu de fautes, et en politique les fautes sont plus fatales que les crimes. La révolution nous a maîtrisés jusqu'au moment où nous en avons rassemblé toutes les forces et tous les resultats dans un même foyer ou plutôt dans les mains d'un seul homme. Si tous vos efforts n'ont pu l'arrêter lorsque ses moyens étaient épars et sa marche irrégulière, qu'espérez-vous faire contre elle lorsque son action est concentrée et son mouvement dirigé vers un but unique ?

" Depuis que nous avançons, vous avez continuellement rétrogradé, et plus nous avons été unis pour vous combattre, moins vous l'avez été pour nous résister. Vos premières attaques contre la révolution qui menaçait les anciens gouvernemens dans tous les élémens de leur existence, ont porté un caractère d'indécision qui l'a encouragée sans la déconcerter. Vous avez assez fait pour nous irriter, mais pas assez pour nous vaincre, ni même pour nous intimider. Vos demi-mesures,

vos rigeurs incomplètes ont excité des ressentimens sans étouffer une seule de nos intentions hostiles.

« Je ne citerai à ce sujet qu'une seule circonstance qui m'est personnelle : vous m'arrêtez, vous me retenez captif, j'éprouve de votre part des humiliations, des persécutions : à quoi bon tout cela, puisqu'un jour vous deviez me mettre en liberté, et par conséquent ajouter à la haine que je vous portais comme révolutionnaire, celle que vous m'inspirez comme votre victime? Il fallait me prendre, moi et mes compagnons, M. de Bubna, puisqu'on nous croyait dangereux; et dans le fait, nous avons prouvé depuis que nous n'étions pas des ennemis indifférens.

« Lorsque nous changions tout, lorsque nous donnions à la guerre une autre impulsion, à la politique une autre marche, au droit des gens une autre interprétation, à nos agressions d'autres prétextes, vous êtes restés stationnaires, vous vous êtes opiniâtrés dans vos anciennes routines, dans vos principes surannés, dans votre vieille tactique. Aussi, du moment que nous avons pu résister à vos savantes attaques, soit en politique, soit en guerre, du moment que nous avons rendu nulle cette supériorité que vous donnait un système suivi avec succès depuis tant d'années, nous sommes devenus les maîtres du terrain, nous avons pu choisir notre position et vous combattre avec des moyens qni vous étaient inconnus, ou avec des armes que vous n'osiez pas employer. Cette obstination qui vous fixait ainsi dans un système si peu assorti à votre situation et à vos périls, s'est manifestée de même dans le parti que vous avez voulu tirer de vos efforts ou de vos succès. Vous avez toujours plus fait la guerre à notre territoire qu'à nos principes; et quand il ne s'agissait de rien moins que de votre existence, vous ne songiez qu'à votre agrandissement. Quand vous nous traitiez de rebelles, vous songiez à devenir usurpateurs, et au lieu d'attaquer dans son foyer cette révolution dont le but était pour vous un avis si formidable, vos vues

se portaient sur les anciennes provinces autrefois conquises sur vous, et sur nos forteresses du Nord, pour couvrir votre Belgique. Eh! ne vous vit-on pas placer sur les portes de Valenciennes les armes de l'Empereur d'Allemagne au lieu de celles de la maison de France; et bien plus encore, au moment où tous les anciens trônes étaient ébranlés, ne contribuâtes-vous pas à la subversion commune, en partageant avec deux autres puissances le royaume de Pologne? C'est-à-dire qu'en même temps que vous reprochiez à la France de méconnaître les droits de son souverain, vous, vous monarques légitimes, vous anéantissiez le nom d'une nation fière et belliqueuse, vous faisiez abdiquer un roi et détruisiez une monarchie! Sans ce partage, au moins impolitique, aurions-nous trouvé chez les Polonais ces secours puissans, cette coopération cordiale qui nous ont été si utiles dans nos dernières campagnes?..... (Maret voyant M. de Bubna qui s'apprêtait à répondre, ajoute:) — Je n'ai pas fini, M. le comte, j'ai encore quelques traits à ajouter au tableau de la conduite des puissances légitimes dans leurs guerres contre notre révolution et celui qu'elles appelent son héritier.

» Vous avez fait encore plus que de prendre ce qui était à votre convenance, vous êtes allé jusqu'à consentir à recevoir de nous ce que vous appeliez d'injustes conquêtes, à partager avec nous les dépouilles des anciens états que nous avions anéantis. En vain vous direz que c'étaient des compensations pour ce que vous aviez perdu, on vous répondra, que si les attaques qui nous avaient procuré ces territoires étaient injustes, la cession n'en devenait pas légitime, parce que c'était à vous que nous la faisions; et du moment que vous consentiez à nous devoir quelque chose, vous altériez par-là et le principe de votre existence, et le but primitif qui vous avait mis les armes à la main contre nous.

» Quels ont été les résultats de cette conduite opiniâtrement suivie par la plupart des puissances dans toutes leurs guerres contre la France, et dans tous leurs rapports avec elle?

» Que lorsqu'elles se sont coalisées pour la combattre, elles n'ont voulu que la démembrer.

« Que ces vues locales, ces intérêts particuliers les ont divisées avant même qu'elles n'entrassent en campagne.

« Qu'elles se sont désunies aussitôt que l'ennemi commun leur a offert un appât qui flattait leur ambition et qui réalisait un de leurs anciens calculs.

« Que, loin de voir dans la guerre contre la France le seul moyen qui leur restât pour échapper à ce torrent révolutionnaire qui envahissait de toutes parts l'ordre social, les Souverains se sont arrêtés chaque fois qu'ils ont cru pouvoir réaliser, par la paix, de vieux projets de prépondérance, ou qu'ils ont craint, en continuant la guerre, de ne plus être, avec luers voisins et même leurs alliés, dans cet état d'équilibre ou de supériorité auquel ils étaient accoutumés dans l'ancien ordre de choses.

« Outre les fautes que l'ambition vous a fait commettre, il en est une encore plus impardonnable, qui est de n'avoir jamais opposé sérieusement à notre marche usurpatrice les seuls rivaux que nous avions à craindre. S'il n'avait existé aucun individu de la famille des Bourbons, vous auriez dû en supposer un. Plus nous avons fait d'efforts pour qu'ils fussent oubliés, plus vous deviez les présenter à l'opinion de la France, entourés de vos égards, soutenus par votre protection, identifiés avec votre politique. Mais d'anciennes préventions contre cette famille, d'anciennes vues sur ses apanages, vous ont trompé sur vos véritables intérêts; et devenus ainsi en quelque sorte les complices de ceux qui la dépouillaient, par l'insuffisance des secours que vous lui avez accordés, ou par l'obscurité à laquelle vous l'avez vouée chaque fois que, sous vos auspices, elle a voulu rappeler son existence et ses droits, c'est encore moins contre elle que vous avez conspiré que contre vous-même, que contre les principes sur lesquels repose votre pouvoir.

« Mais comment auriez-vous accordé un appui généreux à cette famille persécutée, dépossédée, exilée, lorsque, pour nous plaire ou nous calmer, l'on vous a

a vu tourner successivement vos armes contre vos propres alliés, ou rester les spectateurs paisibles des coups terribles que nous leur portions? Il est vrai que votre coopération dans ces occasions-là a été ou douteuse ou insuffisante, et que quand vous étiez témoins inactifs de la lutte, c'est contre nous que vous faisiez des vœux; et encore en cela vous perdiez à nos yeux le mérite de votre assistance ou de votre neutralité, car cette assistance n'a jamais été ni assez loyale ni assez complète pour nous satisfaire entièrement, et votre neutralité reposait sur des principes si étrangers aux nôtres, si ennemis de nos succès, qu'elle a toujours excité en nous plus de ressentiment que de reconnaissance.

" Croyez-vous que dans la dernière campagne contre la Russie nous vous ayons su gré des prudentes manœuvres de Schwartzenberg et de la parcimonie avec laquelle vous avez alimenté la force incomplète qu'il commandait? Non : quoique par cette coopération simulée vous ayez excité au moins l'étonnement de l'Europe, vous n'avez nullement conquis notre gratitude ni notre approbation; bien loin de là, nous vous reprocherons toujours de n'avoir pas fait, dans une certaine époque de cette désastreuse campagne, une marche qui eût sauvé une partie de notre armée. Dans de telles occasions on aliène plus ceux qu'on supporte par l'insuffisance des secours, que par une défection complète.

" Lorsque vous nous avez cru dans une situation désespérée, vous nous avez abandonnés pour rester témoins inactifs des coups qui allaient nous être portés, et intervenir au besoin pour recueillir tous les avantages de la lutte ou présider au partage de nos dépouilles. Cette occasion était unique pour nous rejeter pendant plusieurs années dans le rang des puissances secondaires, et pour assurer à jamais peut-être votre indépendance. Qu'avez vous fait? Jaloux ou inquiets peut-être des progrès des alliés, vous ne vous êtes point liés à leur cause, qui était la vôtre; vous les avez laissé s'épuiser dans leur marche à travers l'Allemagne, qui vous appelait pour concourir à sa délivrance; et certains que, par nos revers et leur

affaiblissement, vous étiez devenus les arbitres de nos destinées et des leurs, vous avez cru qu'il suffisait de négocier pour nous faire la loi, et qu'eux et nous serions intimidés de vos corps d'observation. Pendant ce temps-là l'incroyable activité de notre Empereur créait comme par miracle une armée nouvelle, nous reprenions l'offensive, les alliés perdaient une partie de leurs avantages; et vous, vous qui, il y a quelques mois, pouviez, en frappant un coup hardi, ou nous anéantir, ou, du moins, nous forcer à une guerre défensive derrière nos anciennes frontières, vous êtes rentrés dans la situation précaire où vous étiez avant la campagne de Russie, prêts à suivre et non à donner l'impulsion qui déterminera la guerre ou la paix.

“ Vous savez avec quelle habileté nous avons obtenu la neutralité de la Prusse quand nous vous attaquions, et la vôtre quand nous attaquions la Prusse; comment nous vous avons fait attaquer par la Russie pendant que nous allions conquérir votre capitale; comment enfin nous avons obtenu votre coopération quand nous marchions avec une armée formidable au cœur de la Russie. Aurions-nous pu disposer ainsi à notre gré de puissances essentiellement ennemies de notre système, si elles n'avaient pas été divisées par des vues locales et par de vieilles préventions qui devaient toutes disparaître devant leurs dangers communs?

“ Mais sans m'arrêter à énumérer cette longue série de fautes que la postérité aura peine à concevoir, et, que l'histoire hésitera de recueillir, j'en viens à votre conduite depuis que, par la chance la plus inattendue, vous vous êtes trouvés les arbitres des destinées de l'Europe, depuis surtout que, par la pointe rapide que Napoléon a faite vers l'Elbe, il vous avait livré son flanc, ses derrières, et s'était exposé à des revers plus irréparables que tous ceux qu'il a éprouvés en Russie. Qu'avez-vous fait alors? Comment avez vous employé ces trois semaines pendant lesquelles nous étions à votre discrétion; pendant lesquelles, par un mouvement rapide, vous pouviez nous mettre entre deux feux, et détruire à jamais

cette armée, notre dernier espoir et notre dernière ressource? Vous avez négotié, vous avez dépêché des courriers au lieu de faire marcher des troupes; vous nous avez laissé conclure un armistice qui nous a donné les moyens d'assembler contre vous deux armées d'observation, et de raffermir l'organisation de celle que nous employions contre les alliés.

Votre marche était cependant toute tracée, il fallait oublier pour le moment vos préventions contre la Prusse, les craintes que vous inspire la Russie; ajourner après votre délivrance commune tous les débats relatifs à la prépondérance que vous ambitionnez; il fallait nous battre, il fallait vous délivrer à jamais des atteintes de ce pouvoir qui ne peut coexister avec vous qu'en vous communiquant l'impulsion à laquelle il est assujetti lui-même... Vous ne l'avez pas fait: votre position est changée, et la nôtre s'est améliorée de tout ce que vous avez perdu par vos délais et votre imprévoyance. Voilà, M. de Bubna, ce que vous devez bien concevoir avant de recommencer nos conférences. J'ai été aussi franc que vous, avec cette différence que votre franchise n'est point autorisée, et que la mienne provient des ordres que j'ai reçus de mon Empereur. „

(Les deux négociateurs se saluent ensuite avec une froideur vraiment diplomatique.)

N.° XLV.

Lettre de mademoiselle N., *attachée à l'impératrice à madame* W., *à Vienne.*

Je suis destinée, ma chère, à passer toujours de surprises en surprises. Rien dans le monde que j'habite ne se passe comme ailleurs: ce ne sont pas les

usages, les mœurs, les manières des autres cours ou des autres pays; il semble qu'on se soit étudié à en former le contraste le plus frappant. Nous recevons un courrier qui nous apporte une lettre qui est comme un ordre de route pour un militaire.

" Partez à telle heure, nous écrit-on (et rarement avons-nous plus de deux heures pour nous préparer à un grand voyage), arrêtez-vous dans telle ville, recevez-y les autorités constituées, dînez ensuite; ne restez pas long-temps à table, il ne faut pas que les souverains paraissent s'occuper beaucoup des besoins physiques; remettez-vous en route, voyagez jusqu'à dix heures du soir; reposez-vous jusqu'à cinq heures du matin, vous continuerez ensuite votre voyage. La saison est belle, le temps est chaud, il faut se mettre en route de bonne heure. Si vous passez dans telle ou telle ville connue par son dévouement à ma personne, mettez la tête à la portière de votre voiture, saluez tout le monde gracieusement, ayez une face rayonnante. Si, au contraire, vous arrivez à quelque cité récalcitrante, telle que..., cachez vous soigneusement, passez avec rapidité, sans mot dire, sans rien répondre aux félicitations qu'on vous adresse; et s'il y a hors de la ville quelqu'endroit logeable, il faut vous y réfugier sans vous arrêter dans ses murs. „

Enfin nous arrivons au terme du voyage à l'heure qui nous a été fixée; mais ne croyez pas que, de son côté, le terrible Napoléon soit de la même exactitude. Tout autre souverain se serait fait un devoir de venir attendre son épouse, de voler au-devant d'elle, enfin, de lui montrer cette galanterie, ces prévenances que l'usage du grand monde prescrit toujours quand même le cœur ne les inspire pas. Mais celui-ci qui, à la vérité, n'est qu'un parvenu, et le montre dans tous ses actes, ne dit jamais le jour précis de son arrivée, et nous sommes réduites à nous morfondre en l'attendant, à veiller bien avant dans la nuit, afin d'éviter le désagrément d'être brusquement arrachées par lui au sommeil et traînées dans son lit en face de toute sa suite.

Tel a été notre sort à Mayence. Vous saurez, ma

chère, que quand l'impératrice voyage seule, on tend toujours un lit pour moi dans son appartement; la chère princesse aime à parler des objets, des plaisirs qu'elle a quittés; elle me fait lire quelques romans allemands, quelques gazettes de Vienne qui me sont communiquées furtivement par le commis de Bassano, dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre; tout cela la distrait, la console. Quelquefois nous suivons sur une carte de l'Empire de son auguste père, les voyages qu'il fait depuis quelque temps. Mais malheur à elle, malheur à moi, si cette carte était trouvée en notre possession; c'est alors que les fureurs de Napoléon s'exerceraient sur nous, et que peut-être il nous séparerait à jamais. Il a la plus grande aversion pour tout ce qui rappelle l'Autriche à la chère princesse : il veut qu'elle soit sans cesse occupée de lui; non qu'il l'aime, mais c'est un genre de torture qu'il se plaît à lui infliger.

Enfin, ma chére, après avoir été tenues en suspens à Mayence pendant trois grands jours, nous sommes réveillées par les femmes de l'impératrice, qui viennent à trois heures du matin lui annoncer l'arrivée de l'empereur, et lui donner l'ordre de le joindre dans son appartement. La pauvre victime se lève, me regarde, serre furtivement ma main, pousse un long soupir et me quitte.

Le lendemain, comme Napoléon était déjà parti dès sept heures du matin, pour inspecter des fortifications ou des troupes, j'étais avec la jeune Viennoise, lorsque tout-à-coup cet homme effrayant entre, et se jetant sur les apprêts que j'avais faits, il brise, renverse, disperse tout, en me jetant un regard furieux. J'attendais, toute tremblante, l'explosion qui allait succéder à ce terrible début, lorsque je le vis prendre un ton calme, et dire avec assez de douceur à la chère princesse qui était dans le même état que moi : " Madame, quand on est en France, il faut se conformer en tout à nos usages; vous connaissez là-dessus ma volonté invariable, pourquoi me forcer à vous la rappeler? En sorte, ma chère, que nous nous passâmes de déjeûné ce jour-là. Mais cela fut compensé par un concert qu'il

nous fit donner par des musiciens mandés exprès de Paris, et qu'il écouta nonchalamment couché sur une ottomane, et paraissant plongé dans une profonde rêverie. Au bout de deux heures, que je trouvai très-longues (car il m'avait forcée à rester), il fit un signe pour congédier les musiciens, et allant lui-même fermer la porte de l'appartement, il le traversa pendant un quart-d'heure dans toutes ses dimensions, ayant les bras croisés et les yeux fixés sur le parquet. Je ne savais ce que présageait ce long silence, lorsqu'enfin il le rompit, et d'une voix sépulcrale (cet homme a, ma chère, une voix qui ne ressemble nullement à la voix humaine) il parla à-peu-près en ces termes :

« Madame, je croyais rester plusieurs jours avec vous, et même vous mener à Dresde pour vous procurer une entrevue avec l'empereur votre père, mais cela n'est plus possible ; vous devez renoncer à la jouissance que je vous préparais, et moi aux heureux résultats que j'attendais de cette entrevue.

« Votre père ne veut pas me voir, je ne puis aller à Prague, il refuse de venir à Dresde. Que craint-il? Que je l'arrête? non, cela ne convient pas à mes intérêts, et je ne fais, moi, rien d'inutile. Votre maison a acquise de l'ascendant par mes malheurs ; j'ai été obligé de lui faire des concessions ; elles ont peu coûté à mon cœur, car j'ai toujours aimé la maison d'Autriche ; mais elle ne m'a pas payé de retour. Elle me tient depuis plusieurs mois dans un état de vasselage qui blesse ma fierté et gêne toutes mes grandes combinaisons politiques et militaires.

« J'ai voulu partager l'Europe avec elle, ajouter à sa grandeur, à sa force, à ses territoires, je ne lui demandais que de m'aider à anéantir la Prusse qui ne doit plus exister comme puissance, depuis que j'ai dénoncé contr'elle un anathème irrévocable, et à repousser les Russes dans leurs âpres climats. Elle a tout refusé ; elle a préféré se rendre l'arbitre de nos démêlés, plutôt que de les terminer d'une manière franche, vigoureuse, honorable, en s'unissant à moi.

" Ai-je balancé, moi, lorsque j'ai donné à votre maison une grande preuve de confiance et de déférence, en vous mettant à la tête de mon empire? Toute l'Europe en a été étonnée; on a même prétendu voir dans cet acte de haute politique une concession incompatible avec ma dignité et contraire à l'inflexibilité de mon caractère. J'ai méprisé toutes ces conjectures, et vous avez joui, depuis mon départ, d'une autorité sans partage. Voilà ce que j'ai fait. Comment a-t-on reconnu les offres de ma bonne volonté et les sacrifices de mon amitié?

" On m'a opposé une politique tortueuse, on m'a fait des demandes déraisonnables, et sans la courageuse résistance de quelques hommes d'état qui, dans votre cabinet, soutiennent les vrais principes européens, et voient dans mon existence et ma gloire, la gloire et l'existence de votre famille, j'en serais aujourd'hui réduit à me battre contre mon beau-père, et à la cruelle nécessité de vous répudier, pour céder à l'indignation de mes peuples. Nos mariages, vous le savez, Madame, sont tous déterminés par la politique, et quand les vues qui les ont conseillés changent ou cessent d'exister, nous en devons la dissolution à l'intérêt de l'état et au bonheur de nos peuples. Je ne vous aime pas, Madame, et malgré cela je vous ai traitée comme une épouse bien aimée. Vous devez au moins me savoir gré de ces égards, d'autant plus louables qu'ils n'étaient pas dictés par le cœur. Mais j'aime les procédés, moi, toute ma conduite le prouve.

" Je ne sais pas si nous nous reverrons, soit que la fatalité me prépare une fin prématurée, soit qu'il me convienne de vous renvoyer à votre famille; mais avant de vous quitter, je vous demande, pour prix de ce que j'ai fait pour vous, d'écrire à l'Empereur votre père la lettre que je vais vous dicter; c'est une dernière tentative que je fais sur son cœur, et qui empêchera probablement une rupture entre nos deux maisons. „

Après avoir prononcé d'un ton solennel ce discours évidemment préparé, il reprit sa posture des bras croisés, en fixant des regards sombres sur la

princesse, il attendit pendant quelques minutes sa réponse. Celle-ci plus morte que vive, balbutia qu'elle ne pouvait écrire ce qu'elle ne connaissait pas; que d'ailleurs la proposition était faite si brusquement, qu'il lui fallait de la réflexion pour savoir si elle ne blessait pas ses devoirs envers son père.

“ Je le savais bien ; „ reprit Napoléon avec amertume, et d'une voix très-élevée, “ que vous conserviez un cœur tout autrichien, et que ce que vous appelez vos devoirs envers votre père, l'emporterait toujours sur ceux, plus sacrés, qui vous lient à votre époux et à la France. J'avais prévu votre résistance, vos hésitations, et, voyez, j'avais pris d'avance les moyens de me passer de votre consentement. „ A ces mots il tira de sa poche, où il met son vilain tabac d'Espagne, un papier qu'il m'invita à examiner.

Jugez quelle fut ma surprise, lorsque je vis l'écriture de la chère princesse parfaitement imitée, au point qu'il m'échappa un cri qui fit sourire Napoléon.

“ Eh bien! petite, „ me dit-il, “ ne penses-tu pas que nous pouvons nous passer du consentement de ta chère princesse.? „

Je ne répondis rien ; mais, ma chère quel vilain métier pour un Empereur que celui d'un faussaire, et sur-tout d'une manière si effrontée ! Il nous laissa ensuite, en nous disant d'un ton moqueur. “ Je laisse les deux amies en liberté de tenir conseil ; elles verront que l'obéissance est indispensable. „

Voici cette lettre hypocrite :

“ Mon auguste et bien aimé père,

“ J'ai l'inexprimable satisfaction d'être réunie „ depuis quelques heures à mon époux bien-aimé „ l'Empereur Napoléon, qui ajoute à toutes les „ faveurs dont il me comble sans cesse, celle de „ me permettre d'écrire à V. M. L'Empereur a tout „ fait pour mon bonheur, j'ose vous supplier de

„ faire quelque chose pour le sien, en resserrant encore les liens qui l'unissent à V. M. par une alliance „ qui l'aiderait à anéantir vos communs ennemis. „ L'Empereur ne verra pas cette lettre; ainsi sa „ volonté n'influe nullement sur ce vœu de mon „ cœur. Je supplie Votre Majesté de considérer „ qu'il est en son pouvoir de rendre la paix au „ monde, et que mon auguste époux n'a d'autre „ but, en lui demandant son appui, que d'arrêter „ les flots de sang qui depuis vingt années inondent l'Europe. Sire, je vous demande cette grâce „ au nom de cette France qui m'a adoptée, et où „ j'ai reçu tant de témoignages d'affection et de „ dévouement, en considération de mon auguste „ époux. Ah! Sire! si vous voyiez comme il est „ aimé de ses sujets! avec quelle unanimité, quel „ empressement ils l'ont aidé à réparer les désastres de la campagne de Russie, et à venger l'honneur de son trône, V. M. concevrait combien il „ est dangereux d'irriter un souverain qui dispose „ d'une population si nombreuse, si brave et si „ dévouée! Je supplie V. M. d'excuser ma démarche, etc. etc.

Enfin, ma chère, il ne manquait plus que la signature à cette lettre, et nous l'avons constamment refusée pendant trois jours, au milieu des menaces, des trépignemens, des grincemens de dents du plus redoutable des hommes.

Mais comme le courage d'une femme n'est pas à l'épreuve du temps, et que nous craignions que le terrible empereur qui avait tout-à-coup changé de ton, ne méditât contre nous quelque acte de barbarie ou de trahison, et que peut-être il ne nous fît noyer en nous renvoyant en bateau à Cologne, nous avec cédé et signé, au milieu des larmes, et voilà, ma chère, ce que ce fourbe infâme a fait ensuite appeler dans ses journaux, des larmes de regret que son départ arrachait à l'Impératrice. Ah! que ne sommes-nous à Vienne! Adieu, adieu.

N...

N.° XLVI.

N.° XLVI.

Instructions écrites de Buonaparte *à* Caulaincourt.

Dans trois jours le sort de la campagne sera décidé : je tiens en échec, avec 45,000 hommes, Schwartzenberg qui aura l'attention de ne pas les attaquer, parce que pour le moment il n'a rien à en craindre ; je me porte sur Blucher, qui, je l'espère, n'aura pas encore fait sa jonction avec les corps qui viennent du Nord, je disperse son armée, ou la prends pour revenir ensuite faire main-basse sur les Autrichiens, qui, pendant mes manœuvres, n'auront pas fait un seul mouvement décisif. Je ne me dissimule pas la grandeur de la crise où je suis ; mais je compte encore plus sur les fautes de mes ennemis, sur leur désunion, que sur ma fortune et sur mes calculs.

Depuis l'espèce de retraite à laquelle j'avais forcé les Russes et les Prussiens, et les misères locales qu'elle a causées aux habitans, je réussirai plus aisément à persuader à la France que les proclamations des alliés n'étaient que des piéges, leur modération un masque trompeur, et qu'elle va être victime des représailles les plus horribles et les plus étendues. Quelques pillages, quelques meurtres, quelques viols commis par des bandes errantes de Cosaques, seront l'épouvantail salutaire que je vais employer pour déterminer à la résistance une population dont mes ennemis n'ont pas su employer les mécontentemens. Le point d'appui lui manque, et quelque haine que je lui inspire, comme je lui en offre un, c'est à moi qu'elle s'attachera, parce qu'on préfère un mal qu'on connaît à un autre dont on ne peut calculer les suites, et qui semble menacer tous les intérêts ;

toutes les sensations et toutes les affections de l'existence physique et morale.

Puisque l'Europe paraît vouloir me conserver, comment pourrait-il entrer dans la tête des Français de me détruire contre le vœu de l'Europe? Si, tout en poursuivant les hostilités, on traite avec moi, c'est à eux qu'on fait la guerre, et non à moi personnellement; ce qui est réaliser l'inverse des déclarations qu'on leur a adressées. Je sais que, dans quelques villes, de ces hommes fougueux et imprévoyans que toute l'histoire de la révolution n'a pas corrigés de se dévouer pour des partis qui ensuite les abandonnent ou les sacrifient, ont cru pouvoir impunément se prononcer contre moi. Vous pensez bien, Caulaincourt, que leur punition decouragera à jamais ceux qui seraient tentés de les imiter, et que cette circonstance me donnera les moyens de porter les derniers coups au seul parti que je craigne, aux seuls souverains qui luttaient sans cesse contre l'établissement de ma dynastie. Admirez, Caulaincourt, les effets de ma destinée qui tourne ainsi en ma faveur les événemens et les tentatives qui semblent rendre ma ruine inévitable, et jugez s'il ne faut pas plutôt s'attacher à la fortune qu'à la justice, à l'usurpation qu'à la légitimité. La sauve-garde qu'un autre monarque n'aurait pu trouver dans ses vertus, jai l'ai trouvée dans ce que le vulgaire appelle des forfaits, et je parviens à m'affermir par les efforts mêmes qu'on a provoqués pour m'anéantir.

Et la paix! ah! c'est là le but de toutes mes pensées et de tous mes vœux! Mais je ne dois pas paraître en recevoir passivement les conditions. Cependant, comme elle n'est utile qu'à moi seul, et qu'elle me remet, sinon dans la même élévation, du moins dans une sitution plus affermie qu'auparavant, il faut que je l'aie à tout prix; et ici, Vicence, il est à propos que je vous expose les avantages qu'elle me procure, et ceux dont elle prive mes ennemis naturels, qui ne sont autres que tous les souverains.

Ou l'on veut faire la paix avec moi et alors on me force à profiter des leçons de l'expérience et

à procéder plus sûrement à l'exécution de mes vastes plans en les soumettant à des gradations mieux calculées; ou bien on traite avec moi avec l'intention de ne point conclure de traité, et alors je dois dire que mes ennemis m'ont donné par ce stratagême impolitique les moyens de maintenir la tranquillité en France et de recruter les armées avec lesquelles je leur résiste. Ainsi sous ces deux points de vue, tout est encore à mon avantage, et c'est à mes ennemis seuls que je dois les expédiens qui me soutiennent. Tandis qu'on protége ainsi mon existence, malgré mes fautes et mes attentats, je montre aux souverains combien je les respecte peu, en faisant fusiller des hommes chez lesquels la présence de leurs armées et peut-être les encouragemens qu'ils ont reçus d'eux, ont réveillé des sentimens favorables à l'ancienne dynastie. C'est ainsi qu au milieu de mes périls, et lorsque chacun attend ou présage le moment de ma chute, je fais retentir aux oreilles de mes ennemis la foudre qui pulvérise leurs partisans et qui va bientôt les atteindre eux-mêmes. Cette persévérance dans des rigueurs contre lesquelles les petits esprits et les femmelettes jettent les hauts cris, a plusieurs fois sauvé mon existence et relevera ma fortune. Les hommes s'étonnent de cette inflexibilité féroce qu'aucun événement ne déconcerte, qu'aucun revers n'intimide, mais ils finissent toujours par admirer ce qui les étonne, et par attribuer à l'énergie du caractère ce qu'ils ont d'abord regardé comme l'effervescence des passions les plus coupables. Aussi long-tems, Caulaincourt, que ces tentatives hardies qui sont autant le fruit de mes calculs que de mon tempérament atrabilaire et vindicatif, n'exciteront pas l'indignation des souverains de l'Europe, aussi long-temps qu'elles ne seront pas dénoncées ouvertement comme appelant sur moi la vengeance de Dieu et des hommes, aussi long-temps qu'en craignant de mettre ma tête à prix, on ne voudra pas faire retomber sur elle le sang que j'ai versé, soyez certain, Caulaincourt, que j'inspire encore une grande terreur à ceux qui ont les moyens de me

punir, et que j'ai encore une grande puissance sur des imaginations accoutumées à être épouvantées de ma fortune et de mes attentats. Ah! si je recouvre l'intégrité de ma puissance, si je suis encore une fois affermi sur le trône par des succès qui empêchent que les peuples ne voient en moi un homme toléré par la politique des souverains ou relevé par leur commisération; si jamais je suis encore armé de la redoutable épée de la vengeance, ah! Vicence, avec quel plaisir je châtierai les misérables qui ont osé se prononcer contre moi! Je commencerai par les traîtres, je finirai par les indifférens. Je ne serai jamais maître de la France que quand j'aurai détruit toute la génération qui a vu l'éclat de l'ancienne dynastie et les premiers efforts que j'ai faits pour élever la mienne; qui a vu mon obscure origine, l'éducation que j'ai reçue de la charité des Bourbons, et chez laquelle ces souvenirs se mêlent avec un respect, un amour innés dans le cœur des Français qui ont été contemporains des derniers momens de l'ancienne monarchie. Et comment ne désirerais-je pas la paix qui doit me procurer cette jouissance à laquelle depuis long-temps j'aspire; qui doit me donner les moyens de compléter sur les Français l'opération douloureuse de leur régénération, et ensuite d'y assujettir l'Europe entière!

N.° XLVII.

Lettre écrite de Leipzick par le Comte....., Général de Division, au Maréchal Duc de..., à Dresde.

Deux grands événemens, mon cher et ancien camarade, marquent le renouvellement de cette guerre; l'un est le parti qu'a pris le général Bernadotte;

maintenant prince de Suède, contre l'empereur; et l'autre est l'arrivée du général Moreau au quartier général des alliés, probablement avec l'intention d'y prendre un commandement. L'hostilité du prince de Suède n'a point été mentionnée dans nos journaux; mais la démarche du général Moreau vient de l'être dans nos ordres du jour d'une manière qui est aussi injuste qu'insultante.

Napoléon ne peut parler du nouvel ennemi qu'il s'est attiré dans le Nord, que lorsqu'il pourra annoncer qu'il l'a battu, afin d'affaiblir dans l'esprit public l'impression que doit produire la défection d'un prince né Français, et d'un pays qui fut presque toujours l'allié de la France, mais qui n'a pas voulu supporter l'insolence du joug que notre empereur voulait lui imposer.

Je ne suis pas étonné de la détermination du prince royal de Suède, car s'il eût cédé à l'influence sous laquelle on voulait l'assujettir, il eût été mille fois plus esclave que lorsqu'il était général français, et l'Europe n'aurait vu en lui qu'un de ces princes qui, pour conserver l'extérieur de la souveraineté, déhonorent la dignité royale et trahissent leurs sujets. Avec un esprit chevaleresque, une ame élevée, un cœur chaud mais pur, le Prince Royal de Suède devait être aussi fidèle aux devoirs du haut rang auquel il est parvenu, qu'il l'avait été à ceux des diverses situations où il s'était trouvé depuis la révolution française. Tout militaire français qui respecte les lois de l'honneur doit donc ne voir dans le parti adopté par ce prince que ce qu'aurait fait tout homme magnanime appelé aux mêmes honneurs et soumis aux mêmes obligations que lui. Mais que penser de Napoléon qui par son insolente vanité, sa pétulante politique et son fougueux despotismo, a mis ce prince dans l'alternative ou de briser les liens qui l'attachent à la Suède, ou de se déclarer contre le gouvernement qu'il servait il y a quelques années? Pense-t-il que nous nous battrons avec la même ardeur contre un de nos anciens camarades dont la loyauté nous est connue, que contre des généraux ennemis ou étrangers? Ne sa-

vons-nous pas que celui-ci ne peut avoir aucun sentiment hostile contre la France, aucune vue de s'agrandir à ses dépens, et qu'il est entraîné dans cette guerre par les prétentions insensées, les propositions insultantes d'un homme qui veut réduire tous les souverains à lui être plus soumis, plus dévoués, que les préfets des départemens de la France? Mais je ne crois pas que j'aie besoin de plaider près de vous en faveur d'un ancien compagnon d'armes, je viens seulement déplorer avec vous les circonstances fâcheuses qui nous obligent à nous battre contre lui.

Quant au général Moreau, que l'on appelle dédaigneusement, dans nos ordres du jour, *l'exilé* Moreau, j'avoue que son nom seul me fait tressaillir, parce qu'il me rappelle le héros, le patriote, un grand homme faussement accusé et lâchement proscrit, qui ne peut que vouloir le bonheur de la France à la gloire de laquelle il a tant contribué et dont il aurait à jamais assuré le repos s'il eût eu plus d'ambition ou moins de défiance de ses moyens.

Dira-t-on qu'il est armé contre son pays ou qu'il trahit sa patrie? Mais y a t-il une patrie où il n'y a ni lois qui garantissent la liberté publique, ni barrières qui la protégent? où un despotisme sans frein a continué sans motif une dictature qui n'avait d'abord été tolérée que dans la vue de terminer nos discordes politiques et de nous remettre au rang des nations civilisées?

Lorsque l'anarchie désolait notre pays, lorsque l'affreux Robespierre et ses agens détruisaient notre population, dira-t-on que le militaire qui aurait refusé de servir ces bourreaux, ou tenté d'échapper à leur rage en cherchant un asile ou du service sur une terre étrangère, aurait dû être désigné comme un traître? Non, et si l'on ne vit pas alors une désertion presque générale parmi les généraux et les officiers de l'armée française, c'est qu'ils craignirent d'être repoussés par ceux dont ils seraient venus embrasser la cause. Aujourd'hui, il n'y a plus de France : la France confondue avec des peuples

subjugués, a perdu le titre de patrie et les droits de la victoire. Si le despote qui veut lui ravir jusqu'au nom qu'elle porte, la distingue encore des autres nations qu'il opprime, c'est pour lui demander de plus grands sacrifices qu'à elles, c'est pour lui arracher sans pitié tous ses jeunes rejetons, parce qu'ils sont plus propres aux combats, parce qu'ils ont une valeur plus précoce que les générations naissantes des autres pays.

Je soutiens que nous sommes arrivés à une époque où nous ne devons ni loyauté à celui que nous servons, ni reconnaissance à celui de qui nous tenons nos grades et nos titres; où nous serions coupables si, voyant des chances d'arracher notre pays à l'affreuse tyrannie qui l'opprime, si voyant l'étendart de la résistance entouré d'une force respectable, nous n'allions pas tous nous y réunir, pour montrer à l'Europe que nous étions dignes de servir une meilleure cause que celle pour laquelle nous combattons depuis tant d'années, et qu'il ne nous manquait, pour nous déterminer à la quitter, qu'un chef qui eût notre confiance et qui nous garantît que c'est pour affranchir notre patrie et non pour livrer son territoire aux puissances étrangères, que nous irons nous réunir à lui. Lorsque nous nous battions pour la défense de nos frontières menacées ou envahies, nous avions des motifs de dévouement qui dans tous les siècles, dans tous les pays, ont ennobli la résistance. Mais qui nous menaçait, quand nous avons envahi la Russie? qui nous à ménacés depuis cet affreux épisode de notre histoire militaire? On voulait nous renfermer dans des limites que nous n'avons jamais impunément franchies, au-delà desquelles nous n'avons trouvé que des triomphes désastreux ou des revers irréparables.

Napoléon pouvait rendre la paix au monde et nous faire jouir de ce repos, de cette aisance, de ces honneurs que depuis si long-temps il nous montre dans une perspective decevante, comme la récompense de nos fatigues et de nos services.

S'il avait voulu adoucir cet inflexible orgueil auquel il nous sacrifice impitoyablement depuis si long-

temps, s'il avait eu quelque sentiment de pitié pour cette belle France qu'il épuise d'hommes et d'argent depuis qu'il la gouverne; s'il avait eu quelque amitié pour ses compagnons d'armes dont chaque année voit moissonner un si grand nombre, il aurait profité de la médiation de l'Autriche pour céder quelque chose de ses prétentions, sans qu'il en coûtât rien à sa vanité, et sans compromettre son pouvoir. Mais non, insensible aux souffrances de notre pays, à notre lassitude, aux nouveaux périls dans lesquels il nous entraîne, il s'est jeté comme un tigre furieux dans la carrière des combats, et aujourd'hui nous nous battons non pour la gloire de la France, non pour protéger notre territoire, mais pour conserver des forteresses qui ne peuvent entrer dans notre système de défense militaire, et des villes dont l'indépendance contribuait à la prospérité du commerce de toute l'Europe, et par conséquent à la nôtre.

Il ne veut renoncer à aucune des conquêtes qu'il a faites, ni à aucune de celles qu'il a projetées, quoique ses moyens militaires aient évidemment diminué, et que ceux des puissances qu'il menace soient considérablement augmentés. Il veut encore subjuguer l'Europe, après avoir donné l'éveil aux souverains qui la gouvernent et les avoir forcés à lui opposer des armées aussi gigantesques que celles avec lesquelles il envahissait, il y a quelque temps, leurs états. Il ne veut pas voir que sa fortune décline, que son étoile pâlit, que sa situation est en raison inverse de celle où il se trouvait autrefois; qu'alors un revers important forçait les puissances à recevoir les conditions de la paix, et qu'aujourd'hui c'est lui qu'une seule bataille perdue peut réduire au dernier degré de la faiblesse et de l'humiliation.

Est-il étonnant qu'en le voyant ainsi courir à sa ruine et préparer avec tant d'insouciance celle de notre malheureux pays, les militaires qui l'ont servi le plus fidèlement commencent à douter de la sincérité de son attachement pour eux et de l'étendue de leurs devoirs envers lui; et même, que dirigeant leurs regards vers l'avenir, ils trouvent plus de gloire sous les drapeaux d'un autre général et plus de sé-

curité dans le rétablissement de la dynastie qu'il a voulu remplacer par la sienne?

C'est dans ces circonstances si décisives pour les destinées de la France, et qui peuvent à jamais rétablir son indépendance et son repos, que paraît tout-à-coup dans les rangs des alliés, ennemis de Buonaparte et non pas ennemis de la France, unis contre l'ambition de ce despote, mais non pour l'esclavage de notre patrie, un général exilé depuis huit années du pays qu'il a servi avec autant de gloire que de fidélité, et condamné à finir ses jours au-delà des mers, au milieu d'une nation turbulente et des orgies de la démocratie.

Victime de la jalousie que ses éminens services et sa réputation si brillante et si intacte ont excitée dans un cœur ennemi de toutes les gloires qui ont précédé la sienne, et des vertus qu'il n'a jamais possédées, ce grand homme s'est même laissé oublier de ses nombreux amis tant qu'il a vu une probabilité de sécurité pour la France dans les triomphes de son chef actuel. Mais après l'horrible catastrophe de Russie, après cette tentative forcenée, dans laquelle tant de nos compagnons d'armes ont été sacrifiés par la plus aveugle opiniâtreté et la plus inexcusable ignorance, que devait faire ce patriote distingué, ce général qui, dans d'autres temps, sacrifia son amour-propre et ses ressentimens pour sauver une armée française? Fallait-il qu'il se contentât de déplorer en silence les infortunes de son pays et la déplorable fin de tant de braves? Fallait-il qu'il vît tranquillement tomber en lambeaux cette belle France objet de ses vœux et de ses regrets, et qu'il se formât pour jamais la perspective de la revoir un jour sous l'influence d'un gouvernement réparateur et tutélaire? Non, son inaction dans une crise aussi menaçante, eût été une trahison, et il ne s'est jamais montré plus grand que lorsque bravant les préventions des esprits faibles ou séduits, les calomnies de son odieux persécuteur, les déclamations des écrivains soudoyés, il est venu d'un côté offrir aux puissances alliées sa coopération contre le tyran de la France, et aux Français

une garantie que ce n'est pas à eux, mais à l'ambition de leur chef que les souverains de l'Europe font la guerre.

Dira-t-on que le général qui, après avoir commandé en chef, se vengea noblement de l'inaction à laquelle le condamnait un gouvernement imbécille, en allant servir comme volontaire à notre armée d'Italie, puisse jamais sacrifier ses devoirs envers la patrie à des vues criminelles ou à des ressentimens particuliers. Il égale alors la grandeur d'ame de Camille, et ce qu'il fait aujourd'hui n'est qu'une conséquence du dévouement, de l'abnégation qu'il montra dans ces temps critiques.

On ne lui reprochera pas dans cette démarche courageuse de rechercher un rang, des honneurs, des richesses, de disputer au tyran son autorité pour devenir tyran à son tour. Il était tranquille au sein des jouissances domestiques, lorsque tout-à-coup il se vit traîné dans les prisons comme un malfaiteur et cité devant les tribunaux comme un traître. Avec quel acharnement ne fut-il pas alors poursuivi par la rage de Buonaparte! Et existerait-il encore, si celui-ci avait trouvé des juges plus complaisans ou des Séïdes plus dévoués? Moreau refusa le rôle qui depuis a été offert à celui qui l'a proscrit. Il craignit les séductions du pouvoir, la responsabilité immense du rang suprême; il consulta son cœur, il ne se sentit pas le courage d'être sévère; il consulta ses forces, il ne se crut pas en état de gouverner son pays. Ce n'est donc pas aujourd'hui, après avoir vu tous les égaremens de celui qui n'eut pas les mêmes scrupules, après avoir vu dans quel abîme de maux la France a été plongée par l'usurpation de Buonaparte, que le généreux, le désintéressé Moreau aura la prétention de la livrer à de nouvelles discordes, en y rétablissant un pouvoir équivoque, indéterminé, opposé aux vœux de la nation, ennemi de l'existence des autres états, qui vacille s'il est modéré, et qui devient tyrannique s'il veut être ferme.

Nos illusions sont finies, mon cher camarade, ce n'est pas dans nos rangs que nous devons cher-

cher un maître, et espérons que l'homme qui aujourd'hui apparaît en Europe comme un tutelaire, et un réparateur, nous appellera bientôt sous l'étendart des lys, et présentera à la France, comme le seul moyen de terminer les horreurs de sa longue servitude, la restauration d'une famille qui fit si long-temps sa gloire et son bonheur.

N.° XLVIII.

Rapport du duc de ROVIGO, *intercepté par les Cosaques en avant de Leipsick.*

Sire,

Plusieurs causes contribuent à rendre la situation de la capitale plus alarmante qu'à aucune des autres époques de votre règne, et je crois qu'il n'y a que la présence de V. M. qui puisse arrêter les progrès d'un mal qui peut devenir bien menaçant s'il n'est promptement étouffé par une main vigoureuse, et je ne connais que la vôtre, sire, à laquelle cette tâche soit facile. Les agens de la police sont sur les dents : ils se montrent partout; ils se multiplient pour découvrir les complots qui se trament. V. M. n'a pas de plus fidèles agens, et cependant ce sont les plus mal payés; ce qui prouve que ce n'est que par dévouement et par amour qu'ils servent votre majesté.

Ce qui menace plus directement le gouvernement de votre majesté, c'est l'amalgame qui se fait progressivement de tous les partis que la revolution avait enfantés. Une attraction que je ne puis définir les entraîne les uns vers les autres, et les unit par des opérations similaires. Il semble que la haine qu'ils portent à V. M. soit le motif principal qui les rapproche, et

c'est là ce qui me cause les plus vives inquiétudes. Les ex-jacobins sont les plus actifs à propager les bruits qui représentent V. M. environnée des plus grands périls, et n'ayant plus de ressources que de se jeter dans l'Elbe, pour éviter de tomber dans les mains des nombreux ennemis qui la cernent.

Sire, il nous faut quelque coup d'éclat pour dissiper les nuages qui s'accumulent sur notre horizon. Il existait, lors de la campagne de Russie, parmi les hommes intéressés à votre conservation, un sentiment non d'attachement pour votre majesté, mais de crainte sur les suites probables de sa mort, qui a beaucoup contribué alors à maintenir la tranquillité publique et à fixer l'opinion dans de sages limites. Les hommes les plus considérables de l'état parlaient aux indifférens, aux mécontens. Ils leur représentaient les horreurs d'une invasion, les représailles terribles qui seraient exercées sur tous les Français sans distinction. Ils convenaient que vous étiez un tyran; " Mais, disaient-ils, quel est l'homme qui tôt ou tard ne cède pas à la voix de l'humanité, ou du moins à celle de son intérêt? Napoléon perdra son ambition avec les moyens de la satisfaire, il dirigera vers les améliorations intérieures cette activité qui l'entraînait dans des entreprises lointaines; ne pouvant plus être un conquérant impétueux, il se jettera tout-à-coup dans un de ces extrêmes qui marquent son caractère, et il mettra autant d'importance à encourager les arts de la paix, à la maintenir en France et en Europe, que jusqu'ici il avait employé d'activité pour accumuler autour de lui d'immenses moyens militaires.

" Si son heureuse étoile le ramène parmi nous (et croyons qu'elle ne l'abandonnera pas dans une crise aussi décisive), vous le verrez renoncer de lui-même à toutes ses conquêtes avant que l'ennemi ne les menace ou qu'il soit en mesure de le forcer de les rendre. Il est trop habile pour ne pas exécuter lui-même brusquement toutes les conditions que par la suite on pourrait lui imposer, pour ne pas faire d'avance des sacrifices plus grands peut-être

que ceux que ses ennemis attendent, afin de ne pas paraître ensuite les accorder à la frayeur. „

Ces raisons si convaincantes, ces espérances si probables calmaient les esprits, et s'ils éprouvaient de l'inquiétude c'était pour le retour de Votre Majesté.

Enfin V. M. reparut subitement à Paris, et malgré l'état d'isolement, je dirais presque de misère dans laquelle on la vit en ce moment, on ne songea ni à profiter de ses malheurs poui lui faire sentir ses fautes, ni à s'autoriser de ses revers pour lui refuser l'obéissance. Cette disposition bien extraordinaire dans un peuple qui semble si impatient sous le sceptre de votre majesté, fit voir le plaisir avec lequel ceux qui sont intéressés à votre existence vous revoyaient à la tête du gouvernement, et l'espoir que tout le monde conçut qu'enfin V. M. songeant sérieusement à la paix, fermerait les plaies profondes que la dernière campagne avait faites à la France. Pourquoi ces conjectures ont-elles été trompées ? c'est ce que je n'entreprendrai pas de rechercher, n'ayant pas la prétention de juger ni même de pénétrer les hautes conceptions de V. M. Mais depuis qu'on a vu que par des efforts qui ont épuisé les dernières ressources de l'état, V. M. voulait non-seulement rétablir sa gloire militaire dans son ancienne splendeur, mais même réaliser tous les projets d'agrandissement qu'elle avait conçus dans l'ivresse de la victoire, vos anciens partisans intimidés pour eux-mêmes des suites de votre audace, disent hautement :

« Que depuis treize ans que vous avez promis la paix à la France, vous l'avez chaque année engagée dans une guerre nouvelle, provoquée non par les menaces des autres puissances, mais pour satisfaire cette soif de sang et de gloire dont vous êtes sans cesse tourmenté ;

« Qu'aucune de vos victoires n'a produit pour la France des résultats heureux; qu'au contraire vous vous en êtes continuellement autorisé pour augmenter son esclavage et étendre ses sacrifices ;

« Que vous avez insulté les puissances encore

plus dans la paix que dans la guerre, afin de leur inspirer une animosité qui leur fasse préférer un système hostile à des vues pacifiques, parce que, vous croyant des talens et des ressources militaires supérieurs aux leurs, vous vous entendez a les subjuguer en dernier résultat;

“ Que vous avez plus suscité d'ennemis à la France que les révolutionnaires que vous avez remplacés; que ceux-ci l'avaient rendue un objet de pitié par la tyrannie qu'ils avaient exercée sur ses habitans, et que vous en avez fait un objet d'exécration par les désastres que vous lui avez fait infliger aux autres peuples;

“ Qu'en concevant toujours des projets gigantesques, qu'en vous livrant à des entreprises extraordinaires, vous mettez chaque année les pays que vous gouvernez à deux doigts de leur perte; ce qui les menace, ou des plus affreuses convulsions, ou des plus terribles représailles, si jamais ils perdent l'ascendant de leur force numérique et le secours de vos talens militaires;

“ Que les treize années qu'a duré votre puissance ne sont point une preuve de stabilité, parce que chaque année grossit l'orage qui se forme contre elle, en donnant aux nations opprimées le secret de leur force, et en cimentant l'union des souverains de l'Europe par le sentiment profond de leurs périls communs et de la nécessité de leur union;

“ Que vous avez révélé à l'Europe des moyens de s'affranchir, en adoptant votre tactique, et en vous opposant ces masses plus faciles à recruter que les vôtres, et composées d'élémens plus propres à l'attaque et à la résistance que cette agglomération confuse, composée de parties hétérogènes, qui forme maintenant vos armées.

“ Que vos immenses succès n'ont produit d'autre resultat, outre l'épuisement déplorable dans lequel ils ont jeté la France, que d'armer contre elle de toutes parts des masses qui surpassent celles dont vous disposez; que de la cerner au midi, au nord et à l'est, d'armées formidables;

que de l'exposer à une invasion que vous n'avez pas su prévoir, et qu'il est douteux que vous puissiez repousser ;

“ Que tandis que vous êtes sur l'Elbe, poursuivant des plans insensés, la France est menacée dans ses plus belles provinces, et sur un point où n'ayant qu'une ligne très-peu garnie de forteresses, elle n'a que des moyens insuffisans, ou du moins très-bornés, pour arrêter les progrés des armées que votre imprévoyante ambition, votre excessif orgueil ont amenées sur son territoire ;

“ Que vous avez ôté à la France tous ses alliés naturels ; qu'après avoir, par une alliance qui devait combler vos vœux, même les plus extravagans, acquis dans l'Autriche un appui très-puissant pour affermir votre empire et confirmer votre existence comme souverain, vous avez, à force d'insolence, de perfidie, de ruses découvertes, de piéges devinés, dévoilé à l'Autriche que ses liaisons avec vous n'empêchaient pas que, comme les autres puissances, elle ne fût désignée pour être esclave ; ce qui l'a forcée à changer entièrement son système politique qui auparavant nous était favorable ;

“ Que vous savez commander, mais non pas gouverner, renverser et non conserver ; que vous êtes tyran par instinct, et que des mesures modérées vous seraient mille fois plus insupportables que l'existence la plus obscure. „

Voilà, Sire, une bien faible esquisse de ce qu'on dit publiquement de vous dans les cercles, les cafés et les places publiques de Paris ; mais vous le trouverez encore plus fortement exprimé dans l'adresse suivante qui a été répandue, manuscrite, dans quelques cafés, et qu'heureusement on a saisie avant qu'elle ne fût imprimée.

A Napoléon Buonaparte, se disant empereur des Français, et qui n'est qu'un tyran, un barbare, l'ennemi juré de la France et le fléau de l'humanité.

Nota. — Cette adresse est recommandée par

son auteur, dépourvu des moyens de la répandre, à l'homme courageux qui pourra la faire imprimer et circuler.

" Tyran, écoute.

" Lorsque tu mis le pied sur le territoire français, après avoir lâchement abandonné ton armée; la nation qui t'avait adopté, oubliant que tu n'étais qu'un fuyard, crut voir dans ton arrivée le pronostic de la chute d'un gouvernement qu'elle méprisait; et encourageant par ses vœux cette ambition dont elle était loin de prévoir toute l'étendue, elle te fraya la route du pouvoir suprême. Tu te crus alors autorisé à faire à ceux qui s'appelaient ses mandataires, des questions accusatrices, et tu leur dis : " Qu'avez-vous fait de cette France que j'avais laissée, à mon départ, si florissante et si glorieuse? Qu'est-elle devenue sous une administration faible, divisée et coupable? Aujourd'hui les partis la déchirent, ses ennemis la menacent; il est temps que cela finisse. „

" Tu sais qu'alors aucune voix ne s'éleva pour te répondre, parce que la France était en effet, par l'imbécillité de son gouvernement, réduite à une situation très-fâcheuse. Mais lorsque tu inculpais ainsi les auteurs de ses misères, nous serions-nous attendus qu'un jour nous pourrions faire retentir à tes oreilles des accusations mille fois plus formidables, et qu'en voyant nos champs déserts, nos villes dépeuplées, notre commerce détruit, nos finances épuisées, nos familles en deuil, nous serions autorisés à te demander : " Tyran, qu'as-tu fait de six cent mille braves que ta frénétique ambition a sacrifiés en Espagne? Qu'as-tu fait de cinq cent mille hommes avec lesquels tu as pénétré dans l'empire de Russie, et que tu as lâchement abandonnés pour revenir seul de ta personne dans la capitale éplorée?

" Au moins les hommes que tu as remplacés au pouvoir nous avaient laissé quelques ressources, ils n'avaient pas encore immolé l'espoir de la patrie;

trie, ils n'avaient pas, comme toi, assujetti jusqu'à l'âge le plus tendre aux fatigues et aux périls de la guerre; ils ne nous avaient pas montré des enfans conduits, enchaînés en masse, à la mort. Quelle mère n'a pas le droit de te demander : qu'as-tu fait de mon fils ? Quelle est la famille que tu n'as pas plongée dans le désespoir ? Et non content de nous enlever ce qui faisait la force et la prospérité de notre pays, tu as encore inhumainement poursuivi ceux qui en étaient l'honneur.

" Ah ! monstre ! je vois ta main donner le signal du coup affreux qui trancha les jours de d'Enghien, comme si tu eusses voulu montrer que tu n'avais rien à envier aux meurtriers de Louis XVI.

" Je vois Pichegru étranglé par tes ordres, après que, sous tes yeux avides de cet horrible spectacle, on lui eut calciné les jambes pour lui arracher des aveux que sa grande ame refusa à d'inexprimables douleurs.

" Je vois Georges et ses braves amis, dédaignant de te demander la vie, et mourant pour la plus belle des causes, au milieu de Paris plein d'admiration pour leur indomptable courage.

" Et Moreau ! Moreau dont tout récemment tu nous as annoncé la mort prématurée, fallait-il, grands Dieux ! que ce fût des rangs français que partît le coup qui a terminé une si belle vie ! Hélas ! l'intérêt de toute la France, celui des militaires même comblés de tes faveurs, l'avaient protégé contre ta rage : tu n'avais pas osé le frapper; cette fois tes juges avaient été sans soumission, et tes bourreaux sans férocité; cette fois la nation que tu tyrannises t'avait disputé cette victime désignée....... Mais ne renonçant pas à la vengeance, quoique tu eusses été forcé de renoncer a ce grand forfait, tu condamnas Moreau aux misères de l'exil, après l'avoir inhumainement dépouillé.

" Et lorsque ce grand homme s'est entendu appeler par la voix de sa patrie agonisante, par

les vœux de toute l'Europe qui invoquait ses talens et son influence en faveur de la cause commune, tu as osé, toi brigand sans patrie, cosmopolite sans concitoyens, toi qu'aucune nation n'osera revendiquer comme compatriote, tu as osé dire qu'il était traître à son pays!

“ Quel est le cœur français qui n'a pas frémi en entendant cette accusation de la part d'un tyran qui a éteint chez nous jusqu'au doux nom de patrie; qui, mille fois infidèle à des sermens mille fois répétés, nous a plongés dans toutes les misères qui peuvent affliger l'humanité, a éteint chez nous la dignité de l'homme, les affections sociales, les rapports des familles avec l'état, et des familles entre elles. Eh quoi! celui qui a détruit la patrie ose accuser un de ses plus illustres défenseurs d'avoir voulu la trahir, parce qu'il était venu concourir au grand œuvre de la délivrance générale! Te rappelles-tu qu'il défendait avec gloire la France contre les phalanges étrangères, tandis que tu servais lâchement les fureurs de nos bourreaux? Nous ne le connaissons que par ses services, par l'amour inaltérable qu'il a porté à ses concitoyens; et toi, tu ne nous es connu que par tes brigandages, tes forfaits et ton affreux despotisme. Tyran, tu as prononcé ton arrêt, en inculpant d'une manière aussi odieuse l'homme de la France, celui dont elle attendait le repos, dont elle espérait le rétablissement de la seule famille à qui le ciel ait réservé le pouvoir de finir nos souffrances.

“ O Moreau! tes vertus étaient trop supérieures à ton siècle, pour qu'il fût digne d'en jouir longtemps! elles n'étaient pas même assez appréciées par tes concitoyens, pour qu'ils méritassent d'être sauvés par elles. Mais si ton ombre illustre plane au-dessus de ce pays que tu as tant aimé, et pour lequel tu viens de perdre la vie, elle a dû tressaillir de joie en voyant que ta mort a été un deuil général pour l'Europe, mais que nulle part le coup qui t'a frappé n'a retenti plus fortement, n'a fait tressaillir plus de cœurs, que dans cette France qui connaît tout ce que tu voulais faire pour elle! ”

Cette adresse, sire, prouve jusqu'où va l'audace des partis, et je dois ajouter qu'elle est si analogue à l'état de l'opinion, qu'il est heureux pour la tranquillité publique que j'en aie prévenu la circulation.

Signé ROVIGO.

N.° XLIX.

Appel aux Français.

Nota. — Cette adresse est recommandée par son auteur, dépourvu des moyens de la répandre, à l'homme courageux qui pourra la faire imprimer et circuler.

" Français !

„ Vous êtes depuis douze années les jouets des illusions que le plus hypocrite des hommes vous a sans cesse présentées pour vous conduire au dernier degré de l'esclavage et de la dégradation. Aussi long-temps que les erreurs par lesquelles il vous a abusés ont été accréditées par de grands succès, on a pu concevoir que vous étiez soutenus dans votre soumission par l'espoir d'un meilleur avenir, et par la croyance qu'enfin arrivé au plus haut degré de puissance où jamais aucun mortel soit arrivé, votre tyran s'arrêterait pour prendre du repos et vous en donner à vous-mêmes. Mais depuis que ces erreurs doivent être cruellement dissipées, depuis que par votre crédulité et par ses entreprises insensées vous vous voyez réduits à un état de misère qui excite la pitié de ceux même qui ont le plus souffert de votre obéissance à ses volontés, quel motif peut vous retenir sous

ses lois et vous justifier de les reconnaître ? Est-ce le bien qu'il vous a fait, les améliorations qu'il vous promet ? Est-ce la puissance, la gloire qu'il vous a procurée comme nation ? Voyez votre situation et jugez.

„ Voilà douze années qu'il vous promet que la fin de chaque campagne sera pour vous l'époque de la paix, et cependant vous avez toujours vu une guerre en enfanter une autre, une agression succéder à une agression, et chaque victoire devenir le signal d'un nouveau combat !

„ En supposant même qu'il n'étouffât pas parmi vous l'industrie, qu'il ne fit pas dans l'intérieur de la France la guerre au commerce et aux manufactures, qu'il ne détruisît pas graduellement l'agriculture, quel pays pourrait supporter le poids de tant de guerres successives ? Quelle nation pourrait recruter sans cesse des armées que chaque année voit maintenant s'anéantir en grande partie ? L'épuisement de la France serait, à la vérité, moins sérieux, moins douloureux, moins irréparable ; mais tôt ou tard il la réduirait à un tel état de faiblesse, qu'elle deviendrait une proie facile pour ses ennemis. Loin de là, tout en dévouant la fleur de votre population à une mort certaine, il vous a privés encore de toutes les compensations qui pouvaient rendre vos souffrances moins cruelles et vos privations moins amères ; il vous défend avec la même sévérité de communiquer avec les pays amis qu'avec les peuples dont il a provoqué contre vous la haine et la vengeance. Il n'a rien fait pour votre bonheur tandis qu'il en avait les moyens, et maintenant qu'il les a perdus par la plus coupable des imprévoyances, croyez-vous qu'il réalisera ses promesses ! Oui, quand il vous promettait autrefois la paix et toutes les prospérités qui en sont la suite, il pouvait vous la donner sûre et honorable ; mais aujourd'hui ce n'est plus par lui qu'elle peut être rétablie, ce n'est plus de sa main que vous pouvez tenir ce bienfait. Ce n'est donc pas par le bien qu'il vous a fait, ni par celui que

vous en espérez, que votre soumission à ses ordres peut être justifiée.

" Quant à la gloire qu'il vous a promise lorsqu'il vous salua du nom de grand peuple, a-t-il jamais voulu vous la procurer? Et peut-il maintenant la rétablir au point où elle était dans quelques époques de votre histoire? Toute la conduite de Napoléon prouve qu'il ne vous a jamais considérés que comme les instrumens de son ambition, et non comme les compagnons de sa gloire. Il vous a rendus esclaves pour faire de vous des soldats, il a cherché à éteindre parmi vous l'amour de la patrie, de la liberté, et tous les sentimens d'honneur qui vous caractérisaient autrefois, afin d'obtenir votre assistance pour réduire les autres peuples au même dégré d'avilissement que celui où vous êtes parvenus sous son influence. Il vous a deshonorés pour vous rendre victorieux; il vous a asservis pour faire de vous des conquérans: et pourvu que les trophées sanglans, qu'il a insolemment elevés au milieu de vous attestent aux races futures votre lâche tolérance et sa longue tyrannie, votre obéissance aveugle et les résultats qu'elle a produits pour sa propre élevation, peu lui importe que le nom français s'éteigne, et que des étrangers foulent aux pieds le territoire où vous aurez vécu.

" Rien dans toute l'administration de votre tyran ne prouve qu'il ait un instant entretenu l'idée de guérir les plaies que la révolution avait faites à la France. Dès le moment qu'il est arrivé au pouvoir, il a conçu l'extravagant projet de dominer le monde; et comme vous deviez être les instrumens immédiats et nécessaires de sa vaste ambition, il a détruit parmi vous les partis enfantés par vos desordres civils, pour vous donner une impulsion uniforme, pour vous soumettre entiérement à sa volonté et à ses calculs. Ainsi ce bienfait apparent d'un repos intérieur que vous avez cru lui devoir, n'était qu'un moyen employé pour vous ôter entiérement la vie et l'action, et vous tenir plus sûrement dans sa dépendance.

" S'il eût voulu réellement vous faire jouir des

suites de cet anéantissement des factions, il aurait dirigé ses vues vers le rétablissement des institutions qui vous avaient rendus heureux pendant tant de siècles; et sous les auspices d'une paix cimentée par la modération, il vous aurait fait rentrer dans la ligne sociale, dans la grande famille européenne. Mais combien tout cela était éloigné de ses vues! Les courts intervalles de tranquillité qu'il vous a procurés, n'avaient pour but que de recruter vos forces en faveur de ses projets, et de profiter, pour de grandes entreprises militaires, de l'effet heureux que le repos produit toujours sur une nation puissante et belliqueuse qui habite un territoire prospère. Lorsqu'il a cru que vous étiez propres à ses desseins, il n'a point calculé si en vous jetant de nouveau dans des guerres injustes, il n'interrompait pas d'une manière cruelle les progrès que vous faisiez vers un meilleur ordre de choses; il n'a vu, dans les améliorations qui s'étaient opérées parmi vous, que les nouvelles ressources qu'elles lui promettaient, que les trésors et les hommes dont elles lui permettaient de disposer.

» Au moins deviez vous espérer qu'après avoir prodigué votre sang pour établir sa puissance et réaliser en grande partie ses vues extravagantes, que lorsqu'il s'était vu par vos efforts, votre constance et votre bravoure, l'arbitre presqu'absolu des destins du continent, le temps serait enfin arrivé où il vous permettrait au moins de tomber dans ce repos qui naît de la lassitude et de l'épuisement; mais non : il avait établi sur vous son despotisme avec une rigueur qui lui permettait de disposer sans précaution comme sans prudence de votre population et de vos richesses, et dès ce moment, ne craignant plus vos ressentimens et se croyant assuré de votre inaltérable soumission; il ne vous a plus laissé de relâche et vous a sans cesse imposé de nouveaux sacrifices. Qui le menaçait lorsqu'il envahit l'Espagne, lorsque sous les dehors de l'amitié il assassina les Espagnols, lorsqu'il les traita avec un mépris qui révolta leur fierté, et avec une barbarie qui provoqua leur

vengeance? Aussi la justice du ciel n'a-t-elle pas permis qu'il retirât les fruits de cet épouvantable attentat, et ses revers, ses immenses revers ont commencé du jour où il crut l'avoir consommé. Toutes ces forces sur lesquelles il se fondait ont couvert de leurs sanglans débris la terre qu'il était venu conquérir. Il avait juré de la rendre esclave; mais ceux qui l'habitent, ceux dont elle est la patrie, jurèrent à leur tour qu'ils protégeraient contre la rage de leurs bourreaux, leurs femmes, leurs enfans, leurs lois, les autels de leur sainte religion, les tombeaux de leurs ancêtres, les droits de leurs souverains, et l'Europe a vu comment ils ont tenu ce serment. Trompé par l'apathie simulée de cette nation, ignorant que partout où il y a des mœurs, il y a de la fierté et du courage; que quand un peuple offre encore sa physionomie particulière, il a aussi préservé son esprit national; le tyran du continent ne compta alors sur aucune résistance, et crut qu'il lui suffirait de quelques soldats pour châtier quelques mutins : six cent mille hommes, qui ont couvert de leurs ossemens ce territoire qui repousse l'esclavage, ont prouvé combien ce farouche usurpateur avait manqué de prévoyance.

C'est ainsi que sont déçus les tyrans qui veulent se jouer des nations. Ils sont tellement habitués à commander à des esclaves, qu'ils ne savent point par quels symptômes la résistance des peuples s'annonce; ni quelle en est la puissance quand elle éclate. Il entreprit la guerre de Russie avec la même imprévoyance, et sinon avec une frénésie aussi atroce, du moins avec des prétextes qui sont aussi peu fondés que ceux qui avaient déterminé son attaque contre les Espagnols. Il trouva une nation où il ne supposait trouver que des esclaves, et l'enthousiasme patriotique où il croyait voir le dernier degré de la dégradation morale. Français, que de larmes vous a coûté la méprise fatale de votre tyran, et cette opiniâtreté cruelle qui lui fit prolonger son séjour dans un pays qu'il croyait avoir conquis parce qu'il l'oc-

cupait! Vous vîtes revenir au milieu de vous, couvert de toutes les hontes de la fuite et de la défaite, celui qui quelques mois auparavant défiait Dieu et les hommes, qui parcourait la terre comme un fléau destructeur, qui abattait les trônes, qui prosternait les souverains et les nations dans la poussière et dans le sang!!! Ah! pourquoi ne lui demandâtes-vous pas alors de vous rendre compte des cinq cent mille victimes immolées dans l'espace de quelques semaines à l'ambition la plus effrénée? Pourquoi, lorsqu'il reparut avec toute la timidité d'un transfuge, ne lui retirâtes-vous pas les honneurs qu'il n'avait pu usurper qu'en s'environnant des prestiges de la victoire? Pourquoi lui permîtes-vous de souiller de sa présence le palais des rois, et de poser encore sur sa tête dépouillée de gloire cette couronne qu'il disait avoir conquise par ses triomphes? Fallait-il que vous fussiez destinés à l'accepter encore pour maître dans une circonstance où rien ne justifiait ses prétentions à ce titre, où rien ne pouvait vous absoudre de le lui rendre?

« Si le malheur avait dû le corriger, s'il n'était pas le plus effréné des tyrans, il aurait cherché à cicatriser les plaies profondes qu'il a faites à la France; mais toujours insensible à vos misères, son retour parmi vous n'a fait que les augmenter; et sous prétexte de vous protéger contre des ennemis qui ne menacent que lui, contre des armées qui n'ont été rassemblées que pour l'arrêter dans sa carrière ambitieuse, on l'a vu envelopper presque tous les âges dans les mesures extravagantes qu'il a prises pour remplacer les innombrables victimes déjà sacrifiées à ses projets gigantesques. Mais c'en est fait : en vain il courtise la fortune, elle l'a abandonné; en vain il cherche à recouvrer sa renommée militaire, elle est éclipsée à jamais; et en voulant relever ce colosse de puissance sous lequel il voulait étouffer la liberté du genre humain, il sera écrasé par ses débris. L'insensé! tandis que des armées étrangères entrent sur votre territoire, il poursuit à trois cents lieues de vous ses sanglantes chimères; et tandis que la ligne des

Pyrénées est forcée, il s'obstine à garder celle de l'Elbe! Il ne craint pas de vous livrer sans défense aux haines, aux vengeances qu'il a allumées contre vous, aux représailles que pourraient justement exercer ces armées espagnoles, qui du haut des montagnes qui séparent les deux royaumes, contemplent d'un côté les ruines et les cadavres qui couvrent leur pays, et de l'autre vos campagnes fertiles et vos demeures intactes. Mais rassurez-vous, Français, le guerrier qui a délivré le Portugal et l'Espagne ne vient point sur votre territoire pour y porter la désolation que votre tyran vous força de répandre dans tous les pays où vous l'avez suivi. La liberté vous est offerte : un seul mouvement de votre volonté suffira pour vous rendre à jamais le bonheur et le repos. L'Angleterre, qui a délivré tant de peuples du joug de l'usurpateur, et qui de tout temps a coopéré si noblement et si efficacement au succès de la cause commune, inscrira dans ses annales comme le plus beau jour de sa gloire, celui où elle aura concouru à affranchir une nation qu'elle estime, du plus affreux des despotismes. Votre tyran a sans cesse calomnié ce grand peuple, parce que c'est le seul qu'il n'a jamais pu intimider ni séduire, le seul dont le bon sens apprécia toujours à leur juste valeur sa vaine gloire et ses odieux succès, qui donna des asiles à ses victimes, des secours à ses ennemis, et qui ne cessera de le combattre que quand il aura cessé de nuire. Le moment qui s'offre à vous, Français, ne se retrouvera jamais, vous pouvez en même temps conjurer les périls du présent, racheter les fautes du passé, et vous assurer les bienfaits de l'avenir. Souvenez-vous des siècles de repos et de gloire dont vous avez joui sous vos anciens maîtres, sous une famille qui mérita si bien le titre de la famille de France; comparez ces temps de bonheur à ce que vous avez éprouvé depuis qu'elle ne règne plus sur vous, à l'impitoyable tyrannie, de l'étranger qui a mis toutes vos familles en deuil, et vous saurez ce que l'Europe attend de vous. „

Par un Français, ennemi des Tyrans et du Corse.

N.° L.

Lettre de Mademoiselle N., *à Madame* V., *à Vienne.*

Celui qui se charge de cette lettre accompagne un envoyé secret qui porte à notre auguste maître des propositions qui, dit-on ici, ne seront rejetées ni par lui, ni par ses alliés. Le succès de la mission m'importe peu, pourvu qu'elle me fournisse un moyen sûr de vous instruire de notre véritable position. Je partais pour Cherbourg avec notre adorable princesse, lorsque je vous adressai ma dernière lettre. Je n'ai jamais bien compris le motif de ce voyage, dans lequel nous n'avons reçu ni fêtes, ni félicitations, pour nous montrer sans doute que, seules, nous ne sommes rien, et qu'il n'y a que la présence de Napoléon qui anime tout et qui produit par-tout le mouvement et la joie. Je vis dans la rade de Cherbourg plusieurs jeunes gens très-bien mis qui étaient employés à des travaux de force; et sur ce que je m'étonnais qu'avec leur tournure et leur mise ils fussent réduits à une si pénible situation, quelqu'un me dit à l'oreille : " N'interrogez pas si inconsidérément, ne soyez pas si curieuse : ce sont des messieurs condamnés à travailler dans ce port toute leur vie, parce qu'ils ont eu des privautés avec les sœurs de l'Empereur. „

Ah! mon Dieu! m'écriai-je, sans faire attention qu'on m'observait, comment cela se peut-il? ils sont plus de cent?

" Encore, me répondit la même voix, ne voyez-vous ici que ceux qui ont été surpris par l'Empereur lui-même. „

Quelle famille! ma chère : j'ai appris sur elle des horreurs que je ne puis croire que parce qu'on les lui attribue, et que je la crois capable des plus grands crimes.

Vous savez, ma chère, que Napoléon nous avait peintes dans ses journaux comme le suivant des yeux lorsqu'il nous quitta, et comme ayant donné en spectacle la douleur que nous causait son départ : ceci me rappelle ce mot d'une actrice des boulevards, qui, au moment où Orosmane lui disait : " Zaïre, vous pleurez. „ lui répondit : " Je le crois bien, tu m'a mis le doigt dans l'œil. „ C'est là, ma chère, en ôtant le ton trivial de la scène, le vrai tableau de notre position. Il venait de nous insulter grièvement, et il saisit le moment de la douleur que nous causaient ses injures, pour nous obliger à nous montrer en public, et pour hâter son départ. Cet homme a, ma chère, des ruses d'enfer. Cette supercherie vraiment diabolique nous dépopularisa entièrement, et personne ne fêta une princesse qui était supposée avoir versé des larmes pour l'affreux Napoléon. Accablées ainsi de l'indifférence publique, nous revînmes à Paris, où, malgré tout ce que les journaux vous ont dit de nos décrets, de notre gouvernement doux et humain, nous avons été condamnées à la plus profonde oisiveté, et je dirais à la plus entière solitude, si, par un de ces rafinemens qui n'appartiennent qu'au cœur pervers de Napoléon, celui-ci ne nous eût fait obséder, ou plutôt espionner par sa maîtresse en titre, la duchesse de M........

Vous avez lu dans les journaux, ma chère, les détails de notre marche triomphale au sénat. Ah! si vous eussiez vu la pauvre princesse traînée lentement dans une voiture où personne ne l'apercevait (parce qu'on ne voulait pas que son abattement fût public), traînée, dis-je, au milieu d'une pompe ridicule jusqu'au lieu des séances de ce qu'on appelle ici les sénateurs, pour leur demander des conscrits contre son propre père; hélas! si vous aviez vu ce tableau de détresse, vous auriez été touchée jusqu'aux larmes. J'étais dans une des voitures de la suite, mais j'avais vu l'infortunée soulevée par quelques femmes et portée en quelque sorte dans le char triomphant orné pour son supplice. Le croiriez-vous, ma chère? elle a pu entendre, que dis-je? elle a entendu les réflexions chagrines de la populace, qui disait tout

haut, qu'il était indécent qu'une archiduchesse d'Autriche allât demander une levée d'hommes destinée contre son père. Vous pensez que cette censure audacieuse me faisait frémir. Je n'ai pas demandé à la malheureuse princesse si elle en avait été affectée; mais elle me dit en me revoyant après cette corvée désastreuse : " Ah! ma chere Betzi (c'est le nom qu'elle aime à me donner, quoiqu'il ne soit pas le mien), quelle cérémonie! quel trajet! quel peuple! quels propos! Plutôt mourir que de recommencer! ,,

Enfin, au milieu des sels qui soutenaient sa défaillance, des éventails agités autour d'elle pour qu'elle ne succombât pas à la fatigue et à la chaleur, je dirai presque à la honte, l'infortunée avait prononcé d'une voix basse et inarticulée un discours pour lequel les journaux du lendemain lui ont donné l'assurance et l'effronterie d'un Regnaud de Saint-Jean d'Angely.

J'ai voulu, ma chère, rectifier vos idées sur les fourberies de Napoléon relativement à nous. Il me reste à vous raconter des choses qui acheveront le tableau de notre position, et qui, j'espère, seront les dernières dont j'aurai à vous entretenir; car un pressentiment secret me dit que nous sommes bien près d'une explosion, mais que la princesse et moi n'en serons pas atteintes, et que nous serons libres, rendues à la société, à l'honneur, que nous reverrons..... Ah! mon Dieu, la tête m'en tourne. Ecoutez moi.

Pendant l'absence du terrible Empereur nous avons été tenues dans la plus profonde ignorance des détails de la campagne, si ce n'est que lorsqu'il a eu ou supposé des succès contre les Autrichiens, il a pris un malin plaisir à nous en écrire lui-même, et à s'appesantir sur tout ce qui pouvait nous causer des sensations douloureuses. Mais en revanche nous trouvions des consolations dans les rapports secrets que nous recevions, et qui tous prouvaient qu'enfin nous verrions revenir notre tyran battu, fugitif, honteux, comme après la campagne de Russie; et vous pensez que pour des cœurs autrichiens, cette perspective était mille fois plus flatteuse que les idées

que nous inspirait son retour n'étaient alarmantes. Enfin il arrive sans fracas, et plus modestement encore que lors de sa fuite de Russie. J'étais dans le cabinet particulier de l'Impératrice; tout-à-coup la porte de l'escalier dérobé qui y aboutit s'ouvre, et je vois le terrible Empereur qui entre comme un échappé de Charenton, les yeux hagards, la bouche écumante, et la démarche précipitée. Frappée de ce spectacle inattendu, et à peine convaincue de ce que je vois, je pousse un cri (ce que je n'aurais pas fait si j'avais été plus à moi).

" Catin, me dit il en avançant sur moi le poing fermé, est-ce que je te fais peur?

— Eh! non, c'est la joie de revoir Votre Majesté.

Interdit de ma réponse, il me quitta en grommelant : " Majesté, majesté : ils m'appellent tous Majesté, et ils désirent me voir pendu. „

Amen, répondis-je intérieurement. Et comme je craignais que, dans la fureur où il était, il n'allât effrayer la chère princesse, je me hâtai, pour faire diversion à sa mauvaise humeur, d'aller avertir la gouvernante du Roi de Rome, pour qu'elle le lui fit apporter, et je me glissai à la suite des berceuses du bambin. Celui-ci qui, depuis cinq à six mois, commence à bégayer quelques mots assez distinctement, s'avisa d'en répéter quelques-uns qu'on lui a appris pour faire une surprise à son père, dans le temps où ses bulletins nous annonçaient qu'il allait revenir victorieux. Je crus distinguer parmi ces mots : „ Papa, Empereur, vainqueur. „ Mais je ne me fie pas à cet égard à mon oreille, parce que, dans le mouvement qui se faisait autour de moi, je devinai ces mots plutôt que je ne les entendis. Quoi qu'il en soit, il faut que ce qui échappa à l'enfant formât un contraste bien frappant avec la position du père, car je vis celui-ci, au lieu de le caresser, faire une grimace horrible, le repousser loin de lui, et arrachant la coiffure de la gouvernante, lui dire d'une voix étouffée par la colère : " Malheureuse! sors d'ici : tu es d'accord avec mes ennemis pour m'avilir; quoi! les premiers mots que tu apprends

à mon Roi de Rome sont pour moi un amer persiflage !

— Sire, répondit madame de M..... en arrangeant tranquillement sa coiffure, Sire, c'est la fortune ou vous qu'il faut accuser, si ce qui était il y a quelques mois un compliment n'est aujourd'hui qu'un persiflage.

— Ah! ah! répondit Napoléon avec un affreux sourire, il paraît que l'air de Saint-Cloud inspire des madrigaux. Sortez, Madame.

Il se fit apporter son fils, le considéra attentivement, et sans lui donner aucune marque d'amitié, ce que l'autre lui rendait bien, car il tournait la tête, il dit négligemment à la chère Princesse : „ Ne le trouvez-vous par bien laid ?

--- Je ne m'occupe pas de sa figure, lui répondit-elle.

Tout le monde sortit, excepté moi qui restai, sur un signe de l'infortunée. Napoléon, trop préoccupé pour m'appercevoir, s'approcha d'elle après quelques minutes de silence, et lui dit :

" Eh bien, Madame, vous ne me félicitez pas ?

--- Faut-il vous féliciter ? Expliquez-vous.

--- Comment ? n'avez-vous pas reçu une lettre où je vous annonce trois victoires, et où je vous fais hommage de vingt drapeaux, la plupart pris sur les troupes de votre père ?

--- J'ai pris cela pour du style de bulletin ; et comparant les bruits, les rapports, vos propres lettres, avec cette annonce fastueuse, j'ai pensé que ce serait vous persifler que de paraître vous croire.

— Ah ! vous recueillez des bruits, vous recevez des rapports.... (Il sonne.) Qu'on aille chercher Rovigo.

--- Mais votre arrivée imprévue ici, votre fuite à Mayence, votre armée désorganisée d'après votre propre aveu, la défection de vos alliés, votre bulletin que vous m'avez adressé, mais qu'à la vérité je n'ai lu pour la première fois que dans le Moniteur, tous ces faits ne sont-ils pas plus positifs que les rumeurs vagues et les rapports clandestins auxquels vous supposez que j'ai eu recours pour m'instruire ?

— Tout cela est bien spécieux, mais cela ne me satisfait pas. Vous ne pouvez pas être si bien instruite sans avoir eu des renseignemens secrets (et prenant un ton d'effroi), une correspondance peut-être avec les ennemis de l'Etat. Madame, il faut que je voie vos papiers. (Il sonne.) Rovigo est-il là? (Et sur ce qu'on lui répond qu'il ne peut pas encore être arrivé de Paris, il s'avance vers la Princesse, et lui dit d'un ton assez calme :) « Madame, vous avez trop excité mes soupçons pour ne pas me donner les moyens de les dissiper ou de les confirmer. Ne me forcez pas à employer le ministère de Rovigo. Vous avez reçu des avis mystérieux, des bulletins particuliers, on vous a exagéré mes revers! C'est autant pour corriger vos idées à cet égard que pour satisfaire ce que je dois à la sûreté de l'état, que je me vois forcé à une recherche pénible que vous pouvez prévenir, et surtout pour laquelle je vous prie de ne par me forcer à employer un tiers.

La Princesse se levant avec dignité, lui dit : « Voilà la clef de ma cassette : fouillez, examinez tout; mais si vous jugez à propos de vous avilir, je ne veux pas m'abaisser à être témoin de la honteuse extrémité à laquelle vous portent vos soupçons.

Napoléon, se recueillant en lui-même, paraît frappé de ce ton vraiment imposant, et rendant la clef qu'il avait d'abord saisie avec un empressement convulsif, il se retire sans proférer un seul mot. Je ne tardai pas moi-même à quitter la chère Princesse, qui paraissait si préoccupée que je n'osai pas l'interrompre dans ses rêveries. J'étais chez moi depuis deux heures, lorsqu'à minuit j'entends frapper un coup léger à ma porte, et une voix douce me dit d'ouvrir. C'était une des dames attachées à l'Impératrice, et une des plus dévouées à sa personne. « Petite, me dit-elle, il se trame quelque chose contre la Princesse, j'ai vu arriver Rovigo; après un moment de conférence avec Napoléon il a envoyé à Paris chercher un affidé : celui-ci vient d'arriver et a laissé voir quelques instrumens destinés à forcer des serrures. L'impératrice soupe avec son terrible époux; je ne serais pas étonnée que celui-ci ne pro-

longeât le souper pour donner à Rovigo le temps de forcer la cassette où sont les papiers de notre maîtresse, car j'ai entendu une partie de la conversation de Napoléon à ce sujet. Viens dans le salon, c'est là que se tient le sabbat impérial, c'est-à dire les conciliabules de Napoléon avec ses sacripans ; ce serait un grand hasard si de l'endroit où nous nous cacherons, et qui m'a servi à surprendre bien des secrets, nous ne parvenons à connaître celui ci. „

Je suivis l'aimable curieuse, et bientôt je me trouvai dans le salon, et, à l'aide d'une lanterne sourde, nous découvrîmes une cheminée derrière laquelle mon guide me fit placer de manière qu'à travers une glace non étamée qui la garnit, nous pouvions voir ce qui se passait dans l'appartement. Presqu'aussitôt entrèrent Rovigo et son affidé, portant une cassette en fer que je reconnus pour être celle de ma maîtresse, et qu'ils avaient dû arracher du mur auquel elle était fixée par de fortes attaches. Ils s'occupèrent ensuite à forcer les serrures, ce qui fut l'affaire de quelques instans. Tout cela se passa dans le plus grand silence. Lorsque l'opération fut finie, Rovigo fit un signe à son complice qui se retira ; et lui-même, sans jeter un coup d'œil dans l'intérieur de la cassette, s'assit en nous tournant le dos. Napoléon ne tarda pas à entrer et à courir, sans paraître même appercevoir Rovigo, vers la cassette ; il fit à son ministre un signe d'approbation en voyant qu'elle était forcée, et il en examina le contenu pendant que celui-ci l'éclairait avec deux bougies.

“ Point d'impatience, dit Napoléon, procédons par ordre, que rien ne nous échappe. (*Il lit.*) “ Lettre de mon auguste père. „ Ah! je la connais; il y a dix-huit mois que cela est écrit... “ Protestations hypocrites d'amitié, de bonne-foi. „ Ah! comme j'y ai été pris. (Il continue l'examen.) Des cheveux! mais en voilà de toutes les couleurs ; quelle variété ! on croit être à la Salpêtrière un jour d'abattis.

Rovigo sourit; Buonaparte le regarde en lui disant: “ Qu'en penses-tu, Rovigo?

“ Sire,

— Sire, je pense que V. M. a une manière bien originale de s'exprimer.

— Prends ces cheveux, je te les donne; tu les feras appendre dans le muséum des ganaches; je t'assure que la plupart ne dérogeront pas.

(Rovigo rit aux éclats, Napoléon semble être en belle humeur.)

— Des boîtes sans nombre, des portraits. Eh mais, voilà toutes les dynasties de l'Allemagne! Tels sont les doux passe-temps de la bénigne Marie-Louise. Elle se console au milieu de ces figures-là de celles qui lui déplaisent parmi nous. (Il continue ses recherches.) Comment donc, Rovigo, pas d'autre papier que cette lettre de l'auguste père? Je suppose que vous n'avez rien soustrait.

— Sire, j'ai exécuté vos ordres, j'ai fait ouvrir la cassette, et dès ce moment mes yeux s'en sont détournés.

— Y a-t-il un double fond?

— Non, sire; mon agent l'a examinée en artiste, il n'y a rien de compliqué dans sa construction.

— Comment est Paris?

— Triste.

— Mécontent?

— Non, pas encore.

— Parle-t-on de nos revers?

— Avec précaution.

— S'en réjouit-on?

— L'avenir est si chargé de pronostics fâcheux ou indéterminés, qu'on ne sait comment envisager le présent.

— Bien, cette inquiétude me sert. Pense-t-on aux Bourbons?

— J'ai fait répandre que les Alliés les trouvaient trop doux pour gouverner les Français; que, d'ailleurs, comme le démembrement de la France était l'objet de la guerre, les Bourbons étaient pluôt regardés comme un obstacle que comme un moyen.

— L'a-t-on cru?

— On le croira si les Alliés, à mesure qu'ils avan-

cent, persistent à garder là-dessus un silence qui, je dois le dire, est notre sauve-garde.

— Encore un mois de ce silence, et je demanderai la paix à la tête de 500,000 hommes. Je vais avoir tous les partis. Rovigo, ceci nous donne les moyens d'être sévères. L'opinion n'ayant aucun appui, découragée même par l'attente de l'invasion, ne sait à quoi s'attacher. Il faut la fixer à notre char avec des chaînes d'airain; il faut l'écraser si elle résiste.

Rovigo, mettant la main sur son épée, dit : " Sire, commandez; je vous immolerai même mes enfans, si Votre Majesté l'exige.

— Rovigo, je ne puis encore me donner de ces passe-temps-là, réservez vos offres pour des jours plus heureux.

Les deux confrères se séparèrent ensuite, et nous nous sauvâmes vers nos appartemens comme deux colombes effrayées. Adieu; attendez de moi une autre lettre.

N.° LI.

Discours d'un Sénateur dans la séance secrète du 16 *Novembre.*

" Oui, Sénateurs, s'il n'est permis à aucun de nous d'élever au nom de la partie expirante une voix courageuse, de proclamer ses périls et nos devoirs, que nos séances soient secrettes; que notre lâcheté ne soit connue que par des adresses qu'encore on peut croire arrachées par la menace; que ce peuple qui peut-être s'abuse encore assez pour croire que nous le sauverons par quelqu'acte de vigueur, ne voie dans leurs honteux détails ni l'insouciance avec laquelle nous envisageons son affreuse position, ni l'empressement avec lequel nous servons les volontés de celui qui a appelé sur la France les vengeances et les re-

présailles des autres peuples de l'Europe. Mais que dis-je? Sénateurs: pourquoi n'allons-nous pas, comme entraînés par un enthousiasme unanime, féliciter le triomphateur dans son capitole, courber nos têtes sous les vingt drapeaux dont il s'est fait précéder; et, paraissant croire les fables qu'il débite sur ses victoires, donner au moins notre crédulité comme une excuse de notre bassesse? Mais non, il ne convient pas aux projets de celui qui veut que l'état tout entier croule avec lui, que nous paraissions trompés pas ses impostures. Il veut que rien ne pallie l'avilissement auquel il nous réduit, et que, poursuivis de la haine des Français et de toute l'Europe, nous détournions pour un moment de sa tête coupable les imprécations dont bientôt elle va être surchargée. C'est ainsi qu'en fuyant le tigre irrité, le chasseur lui livre quelqu'ignoble proie pour tromper un instant sa furie. Cependant j'ai vu sur vos fronts l'empreinte de la douleur; j'aurais crû que les malheurs publics entraient pour quelque chose dans cette consternation qui depuis quelques jours est l'allure habituelle du Sénat; j'augurais de ce morne silence quelque méditation qui devait produire une résolution courageuse. J'ai été trompé, Sénateurs, vous pensiez à vos périls personnels quand je vous croyais occupés de ceux de notre patrie; et quand je vous supposais dans le recueillement, qui, quelquefois, précède, dans une assemblée délibérante, l'explosion du courage, vous songiez aux moyens de conserver vos places, en vous soumettant aveuglément aux volontés de celui de qui vous les tenez.

“ Le sénat romain n'était arrivé à l'état d'avilissement dont l'histoire nous a conservé les révoltans détails, que par des causes morales, qui tôt au tard agissent sur les corps délibérans, et par des gradations qui pendant long-temps empêchérent qu'il ne présentât aux peuples la corruption profonde qui avait dénaturé en lui tous les pouvoirs de la volonté, de l'honneur et du patriotisme. Eh! bien, Sénateurs, il était réservé au siècle où nous vivons d'offrir le spectacle d'une assemblée, formée

des premiers hommes de l'état pour le talent, le courage, et pour l'influence qu'à diverses époques ils ont eue sur la marche des affaires publiques, subjuguée dans son origine, et montrant dans son berceau toute la lâche et muette complaisance qui caractérisa la décrépitude du sénat romain. Nous n'avons rien su refuser à l'homme qui nous gouverne, comme si dès le moment de notre institution un pacte tacite s'était établi entre lui et nous, par lequel il ne devait mettre aucunes bornes à ses demandes, et nous, de notre côté, ne devions pas même nous en permettre l'examen avant de les lui accorder; enfin, comme si nous étions convenus qu'aussi long-temps qu'il nous laisserait nos places, il pourrait impunément disposer, sous l'autorité de notre nom et de nos décrets, de la vie et de la fortune de tous les Français. Si quelquefois une voix courageuse s'est élevée parmi vous, excitée par le sentiment des malheurs publics, elle a été accueillie par votre indifférence ou étouffée par vos murmures, comme si vous eussiez craint qu'aux yeux de l'homme qui nous gouverne ce ne fût un crime d'écouter même des opinions qu'on ne partage pas. Encore si tout ce qu'il a exigé de notre soumission s'était borné à lui livrer sans examen tous les hommes qu'il devait sacrifier à ses projets gigantesques, nous pourrions justifier notre faiblesse par sa tyrannie, et montrer que notre volonté n'a point de part aux actes qu'elle nous arrache : mais au tourment d'entendre tous les mensonges effrontés sur lesquels sont fondés les rapports par lesquels il insulte la nation qu'il opprime, se joint pour nous la honte de les approuver par nos adresses, quoique les faits dénaturés qu'ils contiennent ne nous laissent pas même l'excuse de la crédulité. C'est ainsi qu'après la désastreuse campagne de Russie nous allâmes lui répéter que les élémens, le climat, avaient seuls déconcerté les calculs de son génie, quoique nous fussions tous persuadés que les terribles incidens de cette catastrophe avaient été tous produits par sa barbare opiniâ-

treté, son ignorance aveugle, et par cette insensibilité profonde qui lui fait sacrifier les hommes comme s'il n'appartenait pas à leur espèce, et comme s'il était leur ennemi naturel. C'est ainsi qu'après l'avoir vu revenir pour la seconde fois vaincu et fugitif, qu'après la connaissance que nous avions qu'il venait encore de sacrifier une nombreuse armée par cette même opiniâtreté, cette même ignorance qui avaient fait périr tant de braves au cœur de la Russie, nous n'avons pas rougi d'aller le féliciter de son retour, et de lui promettre le dévouement d'un peuple qui l'abhorre!

“ Lorsque des triomphes inouis couronnaient des entreprises insensées, lorsque des succès constans semblaient absoudre Buonaparte du délire de son ambition, et le Sénat de l'excès de sa dépendance; lorsque ce que nous accordions semblait devoir conduire à un résultat quelconque, soit que ce fût une paix signée sous l'influence du sabre, soit que ce fût un repos produit par la conquête entière du continent, nous avions un de ces prétextes qui, s'ils ne justifient pas la lâcheté, du moins l'expliquent. Mais aujourd'hui qu'il a essuyé des défaites irréparables, que par des fautes qui prouvent qu'il est le plus ignorant des soldats, il a non-seulement décomposé sa puissance et sa renommée, mais encore éminemment compromis la sûreté de la France, je vous demande, Sénateurs, pour quel objet apparent lui accorderions-nous le nouveau tribut de sang français qu'il nous demande?

“ Est-ce l'Etat ou lui qu'il faut sauver? L'Etat, nous le sauverons si nous voulons être fermes, quant à lui, abandonnons-le à ses propres dangers, à la fatalité qui l'entraîne, et sachons séparer la destinée de la nation de la sienne.

“ Son pouvoir sur nous n'a été fondé ni sur la volonté générale, ni sur les bienfaits que nous en avons reçus. Après l'avoir usurpé par la plus profonde hypocrisie, il l'a maintenu par le plus exécrable despotisme. Est-ce à nous à le lui conserver? à rendre la vie à cette main de fer qui s'est appe-

santie sur nous, et qui va bientôt être paralisée par le malheur? Il n'a usé de l'autorité que pour répandre parmi nous le deuil et le désespoir; il n'a point cherché à nous la rendre chère par des services, à l'établir sur notre amour et notre reconnaissance; il ne s'est fié qu'à lui seul pour la maintenir, croyant, dans sa folle présomption, qu'il était tellement au-dessus des hommes et des événemens, qu'il pouvait braver l'opinion des uns et l'instabilité des autres.

" Dès ce moment il n'y a plus de rapports entre lui et nous, et notre dépendance ne doit pas survivre à cette fortune qui écrasait ceux qu'elle n'éblouissait pas. Gardons-nous d'envelopper ce qui reste de notre population active dans le fracas de sa chute ou dans les convulsions de son agonie. Les secours que nous lui prêterions nous compromettraient cruellement sans le sauver, Son heure est venue, et nous devons contempler dans une immobilité solennelle, dans un silence religieux, le grand œuvre de la Providence. Chercher à suspendre sa vengeance quand son bras terrible est levé pour l'exercer, et une tentative aussi folle que sacrilége.

" Sénateurs, détachons le bandeau royal de cette tête dévouée, c'est le seul moyen que nous ayons d'expier la lâcheté avec laquelle nous lui avons permis de le ceindre.

" Mais si nous devons opposer à l'auteur de toutes nos misères une inaltérable fermeté, il ne nous faut pas pour cela négliger les moyens de sauver l'état. Nous devons croire que ce n'est pas contre la France, si malheureuse et si opprimée, contre une nation torturée depuis vingt-quatre ans par tous les genres de despotisme, dont les vœux ont toujours été étouffés par la violence, et qui, dans les courts et rares instans où elle a pu manifester une volonté, a montré la plus vive indignation contre ses tyrans en bonnet rouge, ou vêtus de la pourpre royale, nous ne pouvons croire que ce soit contre les Français, plus malheureux que coupables, que les Souverains de l'Europe se sont armés. Sénateurs, si la générosité est le plus bel apanage de la souveraineté, nous devons nous confier dans celle des grands monarques

qui ne se sont avancés avec des forces immenses vers nos frontières que pour garantir à jamais la sûreté des leurs, et fixer le repos et le bonheur des peuples sur des bases antiques et révérées. Mais nous leur devons une preuve éclatante du désir que nous avons de seconder leurs vues, et de faire rentrer la nation française dans la grande famille européenne. Qui de vous n'a pas pressenti le moyen de salut qui nous est offert, moyen aussi prompt qu'efficace, aussi noble que puissant, et qui tout-à-coup nous retire d'un abîme de misères pour nous rendre toutes les prospérités auxquelles depuis si long-temps nous sommes étrangers? Je parle ici des Français qui tous ont vécu sous le régime doux et paternel de l'ancienne monarchie : en est-il parmi eux que l'idée de son rétablissement ne fasse pas tressaillir de joie et d'espérance? en est-il un qui n'ait sur-le-champ nommé cette famille des Bourbons qui s'honora pendant si long-temps du titre touchant de *Famille de France*, *d'Enfans de France*, et qui le justifia toujours si bien par l'amour qu'elle portait aux Français?

„ Je sais que je parle ici devant des hommes qui ont plus ou moins pris de part à cette révolution terrible qui a déplacé d'une manière si lamentable cette illustre maison, et que peut-être quelques-uns croient avoir à craindre que son retour ne soit le signal d'une vengeance dont ils seront victimes. Ah! que ne puis-je faire passer dans les ames de ceux que ces craintes agitent, la conviction profonde où je suis que le seul moyen de sécurité qui reste aux hommes que l'erreur ou l'ambition a entraînés dans les doctrines révolutionnaires, est le rétablissement de nos maîtres légitimes; qu'eux seuls peuvent conjurer les vengeances qui nous menacent du dehors, et celles qui dans les momens du danger qui s'approche seront infailliblement exercées par un peuple exaspéré, si on ne lui fait entrevoir sur-le-champ le signe de son salut!

„ Des vengeances, Sénateurs! Eh! qui songerait à les exercer sur une nation dévouée depuis tant d'années à tous les fléaux qui peuvent affliger la na-

ture humaine! Sénateurs, depuis long-temps la piété de nos anciens maîtres a étouffé en eux tout ressentiment, et ils ne parleront pas même de pardon, parce qu'ils ont oublié l'offense..... »

(En ce moment un officier de gendarmerie est entré avec quelques soldats, et a enlevé l'homme courageux dont on vient de lire le discours. Les sénateurs étonnés *intenti ora tenebant.*)

N.° LII.

Napoléon et Maret dit Bassano.

Bassano, je vous destitue. Je vous rends à vos anciennes fonctions. Vous n'êtes qu'un mauvais scribe. Metternich s'est joué de vous comme d'un novice. Votre stupidité a déplacé les rôles. C'était nous qui trompions autrefois les cabinets : aujourd'hui ils rient de notre crédulité.

— Sire, Votre Majesté ne voulait pas la paix. J'ai cru servir ses intentions en opposant des lenteurs à la puissance qui voulait en être l'arbitre. D'ailleurs, le premier qui a été mystifié est Otto ; et comme c'est sur ses dépêches que je réglais en partie mes communications avec le cabinet autrichien, il n'est pas étonnant que j'ai fait quelques méprises.

— Des méprises ! dites des bêtises. Sachez qu'il vaut mieux commettre des crimes en politique que des sottises. Vous avez donné à ma diplomatie une allure ridicule. Auparavant elle était tour-à-tour astucieuse et emportée, impétueuse dans sa marche, impénétrable dans ses détours, enfin elle était imposante, parce qu'elle s'était frayée des routes nouvelles, parce qu'elle avait adopté des formes tranchantes ; mais par votre bêtise elle a perdu sa

dignité et ses avantages. Voilà ce qui rend maintenant les puissances combinées si fermes dans leur marche, si exigeantes dans leurs prétentions. Elles croient que mon génie m'a quitté, que ma vigueur s'éteint, que mon étoile pâlit, enfin que ma chute est prochaine. Non, elle ne l'est pas. Je vais bientôt reparaître plus formidable que jamais...

(*Napoléon voit Maret faire un signe d'incrédulité.*)

En douteriez-vous?

— Sire, nous avons tous fait de grandes fautes, et il faudra toute la puissance de votre génie pour les réparer.

— Ceci est une flatterie dont je ne suis pas dupe. Vous parlez de mon génie afin de me reprocher mes grandes fautes. Personne ne m'a secondé. Je n'ai autour de moi que des traîtres, des lâches ou des imbécilles. En vain je les cerne de mes espions, je les tourmente de mon activité, je les éclaire de mon génie. Par-tout où je ne suis pas de ma personne, je suis vendu, méconnu, désobéi. Et vous, à quoi a-t-il tenu que vous ne laissiez entre les mains de l'ennemi tous les secrets de l'état? N'êtes-vous pas resté à Leipzick contre mes ordres? Et pour m'avoir désobéi, n'avez-vous pas été obligé de vous sauver à pied, suivi d'un domestique qui portait derrière vous le portefeuille de mes affaires étrangères? Vous aviez tellement perdu la tête, que vous portiez tous vos ordres sur votre poitrine, et que vous aviez sur votre tête votre chapeau à plumet, comme un jour de lever aux Tuileries. Tout cela nous donne du ridicule; et si jamais nous devenons ridicules, c'en est fait de nous et de notre empire. Je ne suis pas ridicule, moi. Je me suis sauvé à cheval après avoir forcé la jeune princesse de.... à me baiser la main, les larmes aux yeux, sur un balçon, en public. J'aime ces scènes-là, moi; elles prouvent que les princesses nous regrettent. J'ai obligé l'Impératrice à en faire autant à Mayence, quand je partis pour aller faire la guerre à son père. Elle parut sur un balcon; elle me suivait des yeux; elle avait un mouchoir blanc à la main; elle faisait des gestes de douleur. Comment suis-je parvenu à

faire jouer cette larmoyante comédie? C'est là mon secret, vous ne le saurez pas, Bassano; vous en feriez des gorges chaudes dans votre coterie.

— Sire, comment Votre Majesté peut-elle croire...

— Comment? croire : mais croyez-vous que je sois mal servi par ma police au point d'ignorer que chez votre secrétaire particulier, entouré d'une nuée de frondeurs, vous blâmez tout ce que je fais; que vous vous livrez à des lamentations sur les périls que j'accumule au-dessus de ma tête, sur les catastrophes dans lesquelles je vais vous envelopper? Croyez-vous que je ne sache pas que vous concertez les moyens d'échapper à notre situation solidaire? que vous avez envoyé une partie de vos fonds à la banque d'Angleterre, et que vous balancez pour votre asile entre Londres et Philadelphie? Hommes pusillanimes! hommes imprévoyans! Croyez-vous que je vous permettrai de chercher votre salut dans la fuite ou dans la trahison, et après avoir partagé ma fortune, de vendre à d'autres vos services et vos talens? Je sais bien à quoi tient votre fidélité. Elle tient à mes succès; elle chancèle avec mes revers; elle s'évanouit si une grande catastrophe me menace. Vous êtes comme des bêtes de somme, vous autres. Peu vous importe qui vous grimpe, pourvu qu'on vous nourrisse. Quelle insensibilité! Et j'aimerais les hommes! Et je m'attacherais à eux par les services qu'ils me rendent! Non; ils sont tous légers, ingrats, malfaisans. Ils se plaisent dans l'avilissement de ce qu'ils ont été forcés de respecter; dans la chute de ce qu'ils ont été obligés de craindre. Ah! Bassano, vous et vos pareils êtes bien vils à mes yeux. J'ai envie de vous absorber tous dans mon sénat. Vous me croyez donc bien près de ma ruine! Parlez..... Parleras-tu? Voyons quelle est ta pensée et celle de tes complices. Cruelle destinée d'un prince, d'un empereur, de n'avoir autour de lui que cette classe d'êtres amphibies, préparés à faire indifféremment le bien ou le mal, à servir tel ou tel maître! Hélas! il n'y a que Vicence et Rovigo qui soient véritablement attachés à ma personne. Encore le premier ne tient fortement à moi, que parce qu'il a peur d'être

pendu, si je succombe; et l'autre, parce qu'il sait que la populace parisienne le mettrait en pièces, si mon existence cessait de le protéger. Je regretterais la vie, mais non pas le pouvoir. J'ai tout épuisé. Je suis rassasié de tout, excepté de vivre. Que ne suis-je avec mon trésor sur les bords de la Delaware, ou même sur ceux de la Tamise! On me hait en Angleterre, je le sais. Eh bien! je ne puis me rendre raison de ce pressentiment qui m'indique que je serais là plus en sûreté qu'ici. Car enfin, je suis tout au moins un être extraordinaire; et à ce titre, je serais protégé là par l'opinion des uns et par la curiosité des autres.

Que j'aimerais à avoir des nuits paisibles! il y a si long-temps que je n'ai dormi sans agitation! Croyez-vous, Bassano, que l'on respecterait mes trésors à Londres, et qu'on n'y insulterait pas ma personne?

— Sire, une négociation bien conduite pourrait vous garantir....

— Lâche! traître! et tu me conseillerais de négocier avec ces Anglais fiers et triomphans, avec ces auteurs principaux de mes périls et de mes souffrances; et après les avoir insultés, menacés, comme j'ai fait, de mendier près d'eux une protection pour moi et mes richesses! Diras-tu maintenant que de vils projets ne t'occupent pas, et que tu ne serais pas prêt à me donner des conseils pusillanimes? Que deviendrait l'Etat, quel serait le sort de ma dynastie, si ma fermeté et ma présence d'esprit m'abandonnait?

— J'allais répondre à une demande que m'a faite Votre Majesté, et flatter un vœu qu'elle avait exprimé; mais l'impatience.....

— Eh! qui pourrait écouter patiemment un lâche qui conseillerait à son Souverain de se déshonorer? Sachez, Bassano, que je veux au moins sauver mon honneur.

— Votre Majesté parlait de mettre en sûreté son auguste personne et ses trésors.

— Moi, moi! j'ai parlé de cela? imposteur! tu insultes ton maître! Eh! qui pourrait m'inspirer de

telles pensées? Suis-je donc dans un état si désespéré que je n'aie plus d'autres ressources que la mort ou la fuite?

— Sire, la prudence et des concessions peuvent encore raffermir la couronne sur la tête de Votre Majesté.

— Je ne veux rien céder. L'audace m'a toujours trop bien réussi pour que j'y renonce quand elle peut encore me sauver, en épouvantant mes ennemis. Cependant, comme ce que vous venez de me dire tient probablement à des plans concertés avec des gens renvoyés de mes conseils, je vous ordonne de vous expliquer, ma parole impériale vous garantit que vous n'encourrez pas mon indignation en me faisant ces aveux.

— Puisque Votre Majesté l'exige, je lui dirai la vérité sans détour; nous sommes dans des circonstances où les mêmes périls nous plaçant respectivement sur un pied d'égalité, nous devons nous aider par des conseils réciproques et des efforts communs.

— Trève de ton jargon métaphysique : je n'entends rien à cette égalité-là, je ne veux pas la souffrir, et sachez, Bassano, qu'il n'y a que mes ordres qui puissent autoriser à me dire la vérité.

— Eh bien! Sire, je la dirai, pour vous obéir. Nous vous avions placé, Sire, à une grande hauteur; nous vous avions donné un grand pouvoir et d'immenses moyens; nous ne vous avons rien refusé de ce qui pouvait rendre la France glorieuse et prospère; comment se fait-il que vous, Sire, qui avez disposé de plus d'hommes, de trésors qu'aucun des gouvernemens qui ont précédé le vôtre, ayez accumulé sur vos Etats plus de périls, provoqué contre nous plus d'ennemis que jamais nous n'en avons eu à redouter dans le temps où notre effervescence révolutionnaire avait armé l'Europe entière pour nous subjuguer? Sire, tant de revers; une chute si profonde, après avoir atteint une élévation qui vous plaçait au-dessus de tant de soldats heureux, ont des causes qu'il est important que vous approfondissiez. La première cause de nos maux vient de ce que nous

avons ignoré votre caractère; la seconde, de ce que vous ne vous êtes pas connu vous-même; et la troisième, de ce que vous ne connaissiez pas les hommes pris collectivement. Nous crûmes, Sire, que vous aimiez la gloire, mais vous ne vouliez que de la renommée; que vous rétabliriez l'ordre, tandis que vous n'avez qu'établi l'esclavage; que rassasié de victoires, ainsi que vous l'écriviez vous-même quand vous étiez en Egypte, vous ne nous jetteriez point dans des guerres inutiles; que dans l'intérieur votre bras ferme contiendrait les factions, et qu'à l'extérieur votre réputation militaire nous ferait respecter des puissances; mais toute votre conduite a prouvé que la guerre était votre élément, que la destruction était un besoin pour vous, et que vous regardiez la France plutôt comme le passif instrument de vos plans immenses que comme l'objet de vos soins paternels. Nous fûmes donc cruellement trompés, lorsque nous vous supposâmes les qualités indispensables pour faire notre bonheur, et les intentions nécessaires pour le vouloir. Vous crûtes peut-être, vous-même, que vous aviez le pouvoir et la volonté de l'opérer) car ce n'est que par des gradations que vous êtes parvenu à ce degré de mépris pour la nature humaine, d'insensibilité pour ses souffrances, qui caractérisent unanimement votre administration); mais vous vous trouvâtes bientôt en opposition avec nos vœux et avec vos propres désirs. Vous vous enivrâtes de puissance aussitôt que vous fûtes parvenu à vous rendre indépendant de nous. Dès ce moment, tous vos actes ont porté un caractère gigantesque, qui dans le succès a été imposant, mais dans les revers ne paraît plus que ridicule. Parce que vous faisiez des choses extraordinaires, vous avez cru que vous iriez au-delà des bornes du possible, sans songer que vous vous briseriez avec fracas dès que vous voudriez les franchir. Si, lorsque vous vous êtes jeté dans la carrière que vous venez de parcourir, vous aviez pu écouter quelques conseils, nous vous aurions dit : « Vous vous croyez de l'élévation, vous n'avez que de l'effervescence; de l'énergie, vous n'avez que de la violence ; de la constance, vous

n'avez que de l'opiniâtreté; un coup-d'œil sûr qui n'est qu'une vue étendue, mais fausse, qui regarde toujours au-delà du but. En nous écoutant alors, peut-être auriez-vous gouverné avec succès, avec honneur, au milieu des applaudissemens et des bénédictions des peuples. Mais n'était-il pas aussi dangereux de vous conseiller que de vous menacer; mais votre instinct despotique ne vous a-t-il pas toujours fait confondre dans la même proscription les censeurs et les mécontens, les frondeurs et les traîtres ?

Sire, vous ne connaissez la nature humaine que par son côté défavorable ; vous aviez besoin de la mépriser pour l'avilir, et de la haïr pour l'opprimer ensorte que vous n'avez jamais cherché à l'étudier sous un point de vue qui vous l'aurait rendue intéressante. De là est venu que vous avez commis les plus étranges méprises dans vos tentatives contre la liberté et l'existence de quelques peuples. N'ayant pas étudié l'histoire et ne connaissant que les évènemens dont vous avez été le témoin, vous avez cru que tous les hommes étaient nés pour l'esclavage, et qu'il suffirait de la force pour les subjuguer. Sire, le caractère des peuples sommeille quelquefois pendant plusieurs années, pendant plusieurs siècles, mais il se manifeste tout-à-coup par des explosions formidables, dans les occasions même qui semblaient devoir éteindre à jamais son énergie.

— Je crois, Bassano, que la peur des Cosaques vous dérangé le cerveau; vous avez voulu être impertinent, vous n'avez été qu'absurde. Eh bien! dites à votre coterie que j'ai encore les moyens d'être terrible et que je le serai; que si j'ai commis des fautes, elles sont toutes marquées d'une empreinte de grandeur qui me rend encore imposant au milieu de mes périls; que je ne changerai rien à ma marche; que si j'ai été un tyran, je le serai encore; que si je succombe, ma chute ébranlera l'univers jusque dans ses fondemens; que je ne laisserai pas le temps à ceux qui se disent les auteurs de ma fortune, de s'attacher à celle d'un autre; que mon mépris pour les hommes s'est augmenté de tous les outrages que

j'ai reçus d'eux depuis que je suis malheureux; et que, si ce sceptre de fer que j'ai étendu sur eux se raffermit dans mes mains, j'exercerai sur eux une vengeance qui épouvantera les siècles à venir. Adieu.

N.° LIII.

Napoléon et Regnault-d'Angely.

« Comte Régnault, je suis occupé, depuis hier, d'une pensée qui vous concerne. Comment se fait-il que je n'ai pas songé à vous faire duc, à vous donner un apanage en Allemagne? Personne n'a plus mérité que vous mes faveurs, car vous êtes l'orateur le plus effronté, et le menteur le plus impudent de mon Conseil d'Etat. Quoique vous soyez un assez pauvre écrivain, vous avez du trait, de la couleur, et surtout une bonne foi apparente qui ferait croire que vous êtes vous-même convaincu de ce que voulez persuader aux autres. Il me faudrait beaucoup d'hommes comme vous, sur-tout dans les circonstances fâcheuses où je me trouve. J'ai plus que jamais besoin de charlatanisme et de charlatans. C'est par des mensonges que j'ai fondé ma puissance, c'est par eux seuls que je puis soutenir ma fortune. Je vous ai appelé pour vous consulter sur le discours que je veux faire à mon Corps Législatif, que j'aurais licencié sans mes revers, mais que je conserverai jusqu'à ce que je n'ai plus besoin de gens pour me prôner dans les départemens. Combien cette dernière campagne a été fatale pour moi! J'allais simplifier mon gouvernement, supprimer les deux corps que je n'avais établis que pour satisfaire les imbécilles qui croient à la possibilité de maintenir en France un gouvernement représentatif. Je concentrais toutes

les attributions de la législation dans mon Conseil-d'Etat; je ne communiquais plus à un public, que je méprise, les motifs de mes résolutions; enfin, après avoir été le plus causeur des souverains, le plus diffus des administrateurs, je devenais silencieux, je gouvernais dans le mystère...... Aujourd'hui tout est changé, et ayant encore besoin d'une espèce d'opinion publique pour triompher de mes dangers, il faut que, contre mon inclination, je paraisse la compter pour quelque chose. Comte Regnault, donnez-moi votre opinion sur ce que je dois dire dans la situation actuelle.

— Sire, Votre Majesté pensera sans doute que le ton qu'elle prendra doit être assorti à sa situation : la nation française est bonne; elle vous saura gré de l'associer en quelque sorte à votre infortune; vous pouvez tout obtenir de sa pitié.

— Sa pitié ! Regnault, vous vous oubliez. Je veux tout devoir à la terreur que j'inspire. Je connais mieux que vous votre nation : si elle cessait de me redouter, elle me foulerait aux pieds, elle me déchirerait en pièces. Je suis despote par instinct et par calcul, Je resterai despote par nécessité. Il me faut quatre cent mille hommes et quatre cent millions de plus que les autres années; croyez-vous que j'obtiendrai tout cela en faisant pitié? Non, non; j'augmente ma gendarmerie, je double le nombre de mes espions au moyen des douaniers qui restent sans emploi. Je veux faire trembler la France pour faire bientôt trembler l'univers. Il y a trois semaines que je me croyais sans couronne; mais puisque mes ennemis m'ont donné le temps de respirer, puisqu'ils se sont arrêtés sur les frontières du territoire sacré, comme si un pouvoir invisible les avait contenus, je suis de nouveau Roi, Empereur, potentat, et rendu à un sentiment de confiance et de sécurité qui m'avait abandonné; je vais reprendre dans l'univers la place qui m'est assignée par ma fortune et mon génie.

— Sire, vous venez de faire d'inspiration votre discours.

— Comte Regnault, vous êtes susceptible de don-

ner dans les extrêmes. Vous me conseilliez tout-à-l'heure d'être lâche, et vous me proposez maintenant d'être imprudent.

— Eh bien! je suppose que votre discours soit un mélange d'audace et de modestie, de confiance et de soumission, et que vos mensonges, sans être aussi effrontés qu'autrefois, soient tout aussi saillans.

— J'aime assez cette idée; je veux même débuter par une de ces phrases inattendues qui frappent l'esprit des auditeurs d'autant plus vivement qu'elles forment un contraste parfait avec la position de celui qui les débite. Ainsi quand on croit que je vais avouer des défaites, je parlerai de mes victoires.

— Sire, votre majesté connaît bien la nature humaine, et sur-tout ceux à qui elle parle.

— Ecrivez, Regnault : " D'éclatantes victoires..."

— Ah! sire, votre majesté ne jugerait-elle pas à propos de supprimer l'épithète; elle me paraît une grande dissonance.

— C'est mon genre, à moi, j'aime les dissonances, elles font quelquefois autant d'effet en politique qu'en musique. Ecrivez : " ont illustré les armes françaises dans cette campagne. Vous voyez, Regnault, que je dis les armes françaises et non pas mes armes, comme je l'aurais dit autrefois. Mais ici je montre à la nation que je la compte pour quelque chose; elle en sera flattée.

— Je prends la liberté de proposer à V. M. un correctif à cette phrase qui me paraît trop générique. Ne serait-il pas mieux de dire *dans le commencement* de cette campagne. Cela rappellerait les victoires de Lutzen, de Bautzen, sans fixer l'attention sur la déroute de Leipsick.

— Vous mentez, Regnault, il n'y a point eu de déroute à Leipsick; c'est la journée de défections. Je ne veux pas parler de défaites, moi; j'attribue tout aux défections. Cela console mon amour-propre en me maintenant dans mon rang de premier capitaine de ces temps modernes. Et, dans le fait, si mes alliés m'étaient restés fidèles, ma marche n'eût été qu'une série de triomphes. Je suis maintenant

éclairé par l'expérience. J'imiterai entièrement les Romains; je ferai tuer les rois qui me feront la guerre, après les avoir montrés enchaînés à mon char triomphal. Je ferai des esclaves pour avoir des soldats; je n'enverrai plus de rois pour les gouverner; je les assujettirai au joug de fer de mes lieutenans que je déplacerai s'ils se laissent amollir par la pitié, ou que je condamnerai à mort s'ils s'avisent de faire cause commune avec eux. Je n'ai été content d'aucun des rois que j'ai créés; sans compter les rois de Saxe et de Bavière qui sont des monstres d'ingratitude, j'ai été sur le point d'être trahi par ceux que j'ai tirés de ma propre famille. Louis a préparé la révolution de la Hollande par le scandale de sa résignation et la lâcheté de sa fuite. Si Murat n'est pas encore au nombre de mes ennemis, c'est qu'ils n'ont voulu ni de sa personne ni de ses propositions. Jérôme n'a été qu'un roi fainéant. Beauharnais est le seul qui m'ait bien servi, parce qu'il était dans une situation précaire. Ecrivez, Regnault : " La France serait en danger sans l'énergie et l'union des Français ,,

--- Votre Majesté ne croit - elle pas qu'il serait plus grand, plus noble, d'avouer franchement que la France est en péril? vous vous montreriez ainsi supérieur à vos revers.

— Regnault, ceci n'est pas pour les Français qui savent bien que j'entends par leur énergie et leur union, leur soumission passive obtenue par des moyens tour - à - tour perfides et violens. Cette phrase s'adresse à nos ennemis extérieurs qui, en voyant que tout paraît tranquille autour de moi, croiront effectivement que je suis soutenu par l'union et l'énergie de cette nation. Cette assurance imperturbable qui ne m'abandonne jamais lors même que la fortune me trahit, est une de mes meilleures sauve-gardes, Peu de personnes s'imaginent que lorsque j'ai l'effronterie de parler publiquement aux Français de leur union et de leur énergie, il n'y ait réellement parmi eux que beaucoup d'abattement, de lassitude, et que s'ils ne m'écrasent pas encore, c'est parce qu'ils ne savent

à quelle espérance s'attacher, et qu'au-delà de mon existence ils voient le chaos. J'étais perdu si on leur avait proposé un point d'appui; et lorsque je considère qu'en gardant le silence le plus profond, le plus obstiné, sur l'existence et les droits de la seule famille que je craigne sur la terre, les cabinets qui me sont opposés ont comme obéi aux mesures que j'ai prises pour que, depuis douze ans, son nom ne fût pas même prononcé en Europe, j'ai senti que la fortune ne m'avait pas entièrement trahi. N'admirez-vous pas, comte Regnault, la profondeur de cette politique qui commande encore du sein des revers, et l'énergie de cette puissance encore prépondérante au milieu des ruines de son propre édifice. (*Regnault fait un salut profond*) Regnault, j'aime ce silence, il annonce l'admiration, c'est le langage du cœur. Ecrivez ici : " Mon cœur a besoin de la présence et de l'affection de mes sujets. „

— Ah! Sire, au nom de votre gloire, ne conservez pas cette phrase. Personne n'y sera trompé. On croira que la peur l'a dictée, on l'attribuera à une hypocrisie pusillanime. Sire, si vous êtes si redouté, c'est qu'on sait bien que votre cœur est froid, desséché, et qu'il ne veut même pas qu'on lui montre des sentimens qu'il lui est impossible d'éprouver et qu'il dédaignerait de partager s'il pouvait être sensible.

— Je sais que cette phrase est purement sentimentale; mais comme je vise à l'effet dans ce discours, je veux qu'il soit varié comme les opinions, les goûts, le genre de ceux à qui je l'adresse. Croyez, Regnault, qu'il y a encore de bonnes gens qui s'attendriront à ce passage, et qui s'écrieront les larmes aux yeux : Ah! le pauvre homme, ah! le bon prince! Continuez. " Je n'ai jamais été séduit par la prospérité. „

— Sire, pour persuader ceci il faut brûler tous ces bulletins dans lesquels prenant le ton d'un guerrier à qui rien ne résiste, de l'arbitre naturel des nations, vous avez surpassé en orgueil tous les

conquérans qui, avant vous, ont brillé sur la scène du monde.

— Regnault, ces conquérans ont renversé les trônes, tandis que tout en conservant ceux qui existaient, et que je pouvais faire crouler sous mon bras redoutable, j'en ai élevé d'autres à côté. Ah! combien je déplore cette fatale modération! combien je regrette amèrement de n'avoir pas osé accomplir tout ce que ma fortune indiquait à mon audace! Je ne l'ai pas fait par ménagement pour les anciennes dynasties, car je les exècre; mais je croyais prudent d'élever la mienne parallèlement à elles pour l'associer à la vénération que les peuples leur portaient; je les aurais détruites, lorsqu'indépendant des souverains et de l'opinion de l'Europe par un pouvoir immense et non disputé, j'aurais pu d'un souffle renverser tous ces frêles édifices depuis long-temps minés par moi. J'ai été trop prudent alors, j'aurais dû sentir qu'une dynastie établie par l'influence du sabre n'avait besoin que du sabre pour se soutenir, et devait être isolée sur-le-champ de toutes ces vieilles erreurs, de ces antiques préjugés sur lesquels les autres sont établies. Ah! si jamais je remonte au rang d'où je suis déchu, si jamais j'ai encore le bonheur de réunir dans une ville tous les souverains qui, aujourd'hui, me font la guerre, j'en jure par la fatalité qui préside aux destins de cet univers, ils ne sortiront que prisonniers du lieu de notre entrevue. Comment se fait-il que je n'aie pas exercé sur tous ces Empereurs, ces Rois qui se livraient ainsi à ma bonne foi, à la bonne foi de Napoléon! les mêmes rigueurs que sur la famille d'Espagne?..... Continuez : " J'avais conçu et exécuté de grands desseins pour la prospérité et le bonheur du monde.... „ Ici, Regnault, je ferai une pause solennelle, je jeterai sur l'audience un regard sombre et scrutateur. Malheur à ceux qui trahiront par un signe quelconque leur incrédulité! Oui, Regnault, le monde avait besoin pour se régénérer d'une monarchie universelle et j'y aspirais. Toute l'Europe tombait en lambeaux, et c'était en rassemblant toutes ses ressources éparses, ses forces

divisées, que je voulais modeler tous les gouvernemens d'après un type commun. Je renversais pour récréer, je conquérais pour régénérer. Je haïssais l'Angleterre, non par des préventions personnelles, mais par les obstacles qu'elle opposait à l'exécution de mes plans. Je sais que je faisais le malheur de la génération actuelle; mais combien de siècles de paix et de bonheur je préparais aux générations futures! Il faut maintenant aux hommes une monarchie universelle, il faut que dans l'ordre moral et politique, comme dans l'ordre physique, tout soit assujetti à des lois stables, à une impulsion uniforme. Voilà le grand problème de la civilisation, découvert. J'espère vivre assez pour l'exécuter. Vous savez, Regnault, que quand je feignais d'aller conquérir la Russie et que j'allais à Moscou, j'avais le projet de faire volte-face et d'aller me faire couronner empereur à Constantinople. J'avais avec moi tous les ingrédiens d'un couronnement. Maître ainsi des provinces méridionales de la Russie et du siége de l'empire Ottoman, maître d'un autre côté de la Courlande, de la Livonie et de la Pologne, je bloquais Pétersbourg à une distance de 500 lieues, et j'affamais le nord de la Russie. C'en était fait de cet empire. Mais j'en reprendrai la route, gardez vous d'en douter; et si je parviens à rassembler 500,000 hommes sur le Boristhène, ce sera pour venger l'honneur de mes armes d'une manière éclatante et irrévocable. Ecrivez : " Monarque et père, je sens ce que la paix ajoute à la sécurité du trône et à celle des familles. „

— Ah! Sire! ah! mon auguste maître, que cette phrase est belle! qu'elle est heureuse! comme elle exprime bien ces deux titres dont l'un vous élève au-dessus de nous, et dont l'autre nous associe à vous! Sire, toutes les grandes pensées viennent du cœur, et je commence à croire qu'on juge mal le vôtre quand on le croit sans chaleur.

— Regnault, vous vous échauffez comme un jeune homme. Non, il n'y a point là de palpitations, point d'inspirations. *Il montre son cœur, et portant*

la main à son front, il ajoute : C'est là qu'est le foyer de mes pensées, le cratère du volcan. Regnault, retirez-vous, le reste du discours n'est que des lieux communs, je vous charge d'en faire un commentaire enluminé.

N.° LIV.

Adresse à la Nation française.

Français !

Enfin la vérité paraît au démon du mensonge, au plus fourbe et au plus hypocrite des hommes, l'unique sauve-garde qui lui reste contre les dangers qui le pressent de toutes parts. Mais toujours fidèle à son système de perversité, ce n'est pas pour adoucir vos souffrances ni pour abdiquer sa tyrannie qu'il a recours à un expédient si opposé à son caractère, il veut, en identifiant sa cause avec la vôtre, en vous persuadant que c'est autant vous que lui qu'on menace, vous faire égorger pour prolonger de quelques jours son horrible existence ; il voudrait plus.... il serait heureux de s'éteindre dans le sang du dernier d'entre vous.

Il vous appelle à son secours, vous qu'il a trompés, tyrannisés, massacrés, avilis ! Il vous nomme ses enfans, vous dont il a détruit toutes les jouissances, dont il a blessé toutes les affections, vous à qui chaque année il a enlevé vos propres enfans pour les dévouer à une mort certaine. Infortunés ! dans l'âge où l'on n'a pas encore goûté les douceurs et les illusions de la vie, ils sont précipités dans les combats, ils reçoivent des leçons de meurtre, de rapine, ils ont sous les yeux l'exem-

ple de tous les vices, le tableau de toutes les misères !

Si Buonaparte n'était pas le plus lâche des tyrans et le plus atroce des bourreaux, s'il était Français, s'il avait un cœur susceptible de quelqu'émotion, de quelque remords, il vous aurait dit : " Mon „ ambition vous a causé plus de maux, couté plus „ de sacrifices que toutes les autres périodes de „ votre révolution. Je n'ai songé qu'à augmenter „ ma puissance, au lieu de guérir vos blessures ; „ qu'à répandre la terreur de mon nom, au lieu „ de vous remettre en paix et en harmonie avec „ toutes les nations ; aujourd'hui que des revers „ sans exemple ont puni une ambition qui ne „ connaissait pas de bornes, aujourd'hui que je „ suis sans espoir de rétablir la fortune de mes „ armes, et sans moyen de faire votre bonheur, „ je viens expier et les égaremens de mon orgueil „ et les crimes de ma tyrannie, en renonçant pour „ toujours aux projets extravagans et cruels qui „ m'ont seuls occupé, et en vous donnant la liberté „ de retourner sous les lois de vos anciens maîtres. „ Si la franchise avec laquelle j'avoue mes forfaits, „ si l'empressement avec lequel je les répare, „ peuvent me valoir le pardon de votre Souverain „ légitime et adoucir la juste horreur que je vous „ inspire, je demande à retourner dans l'île qui „ me vit naître, et à y finir dans les larmes et les „ regrets, une vie qui a été si fatale à l'humanité. „ Français, ne vous souvenez de vos longues, de „ vos cruelles souffrances, que pour bénir et con- „ server l'autorité tutélaire qui les termina, et „ éviter à l'avenir les excès qui les ont provo- „ quées. „

Ce langage eût suspendu en un instant la vengeance qui plane sur la tête de votre tyran, et conjuré les fléaux dont vous menace encore l'opiniâtreté avec laquelle il cherche à prévenir son inévitable chute.

Mais sans élévation, sans générosité, sans même aucun des élans qui, dans les momens de péril ont

caractérisé les hommes les plus redoutables à l'humanité, il se montre dans cette circonstance comme dans toutes celles où il a dévoilé son égoïsme et sa lâcheté; il se prépare à tenter un dernier effort dans lequel il sacrifiera impitoyablement tout ce qu'il aura pu rassembler sous ses bannières déshonorées; et ensuite, si, comme tout le présage, il ne réussit pas, vous le verrez s'enfuir comme il le fit à Mantoue, en Egypte, à Marengo, à Moscou et à Leipsick. O Français! le voilà cet homme que de vils flatteurs appelaient le protégé de Dieu, l'homme nécessaire, l'envoyé de la Providence, celui à l'ambition duquel six royaumes ne pouvaient suffire; le voilà ce héros au-dessus de tous les héros! Ce simulacre de gloire est maintenant dépouillé des prestiges de la victoire; eh bien! que trouvez-vous en lui qui justifie les titres qu'on lui a prodigués; ses insolentes prétentions et votre longue obéissance? Qu'attendez-vous pour le charger d'autant d'opprobres qu'il vous a accablés de misères? Est-ce la crainte ou la pitié qui vous retient? Que craignez-vous d'un homme qui lui-même tremble pour sa vie, et que la fortune vous livre désarmé? Quelle pitié pourriez-vous éprouver pour un monstre qui depuis tant d'années vous a dévoués à tant de fléaux, à tant de souffrances, et qui n'a jamais paru compâtir à vos maux que pour avoir les moyens de les augmenter? Hâtez-vous d'expier aux yeux de l'Europe le tort étrange (nous ne dirons pas impardonnable, parce que sa tyrannie surpassa toutes les tyrannies) de l'avoir si long-temps servi. Couvrez de fange les abeilles de son manteau impérial; chargez-le d'autant d'ignominie qu'il avait étalé de splendeur; et que sur la tombe de d'Enghien, si impitoyablement assassiné par lui, expire le dernier rayon de sa grandeur usurpée; oui, que sur cet endroit consacré s'exécute le supplice de ce monstre qui dans ce seul forfait eut l'art de réunir tous les attentats qui peuvent être commis contre Dieu, les hommes et l'ordre social.

Encore quelques jours, et peut-être il ne sera

plus temps pour vous de tenter l'effort qui aujourd'hui peut vous sauver; encore quelques jours et votre coopération, que dis je? votre complicité, ayant rendu à l'usurpateur quelques moyens de reparaître sur le champ de bataille, lui donneront ceux de traiter avec vos libérateurs, et en légitimant son usurpation, de justifier aux yeux de l'Europe votre esclavage; encore quelques jours, et votre opiniâtreté à le servir irritant peut-être les alliés et les dispensant des égards qu'ils croyaient devoir à une nation à qui ils supposaient la volonté d'être libre, vous livrera à tous les fléaux de la conquête. Français, la grande réaction européenne, depuis si long-temps provoquée par les attentats de votre tyran, n'a jusqu'à ce jour menacé que sa tête dévouée; mais craignez de provoquer contre vous par votre inaction ou par la plus étrange perversité dont jamais une nation ait été coupable, tous les fléaux de la conquête. Ah! si, vous refusant à la liberté qui vous est offerte, à votre délivrance qui est encore l'objet des vœux et des efforts de l'Europe, vous appeliez son courroux sur votre pays et ces représailles terribles dont elle a droit d'user contre vous, mais auxquelles elle a si généreusement renoncé jusqu'à ce jour, je vous annonce, Français, que vous serez les objets du mépris de l'univers et de l'horreur des générations qui, après vous, naîtront sur ce sol esclave et peut-être dévasté. Oui, la postérité dira : " Après avoir éprouvé
„ tous les égaremens de la licence ils se sont sou-
„ mis successivement aux fureurs des tyrans po-
„ pulaires et aux caprices sanguinaires d'un des-
„ pote. Après avoir renversé un gouvernement
„ à qui l'on pouvait reprocher quelques abus,
„ mais qu'on ne pouvait accuser d'aucun de ces
„ systèmes pervers qui compromettent constam-
„ ment la vie, la liberté, la fortune des sujets,
„ ils n'ont pas su en établir un autre sur des
„ bases solides; et tous ceux auxquels ils ont
„ obéi depuis, ont existé contre leur volonté, et se
„ sont soutenus par la persécution ou par la tyran-
„ nie. Après avoir laissé égorger sous leurs yeux

„ un prince qui n'eut avec eux que le tort de ne
„ vouloir pas qu'ils fussent punis de leurs éga-
„ remens, qui aima mieux abandonner sa tête
„ aux factieux qui le dominaient que de répandre
„ le sang de ceux en qui il voulait voir encore ses
„ sujets et ses enfans, ils ne se sont pas plus
„ montrés dignes d'un meilleur sort par leurs
„ repentirs qu'ils ne l'avaient été de la liberté,
„ par l'énergie qui la recouvre et la sagesse qui
„ la conserve. Déchirant leur propre sein dans
„ leurs emportemens révolutionnaires, c'est con-
„ tre eux seuls qu'ils ont été terribles, sans ja-
„ mais avoir opposé aux deux tyrannies qu'ils ont
„ laissé élever successivement, l'effervescence re-
„ doutable qui leur a été si funeste ainsi qu'à
„ l'Europe. Deux fois ils ont eu, pour terminer
„ la longue, l'affreuse crise de leur révolution,
„ de ces occasions inattendues que la Providence
„ offre aux peuples pour leur montrer qu'elle
„ veille sans cesse sur eux : eh bien! ils n'ont
„ pas su les saisir, ils les ont même rejetées loin
„ d'eux, comme si leur ame était façonnée aux
„ misères de l'esclavage. Lorsque la chute de
„ Robespierre opérée au moment où ce monstre
„ paraissait commander sans résistance et régner
„ sans rivaux, vint les arracher à cette lâche sou-
„ mission qui les avait rendus d'abord ses instru-
„ mens dociles, et ensuite les victimes résignées
„ de sa tyrannie, ils ne profitèrent point de cet
„ événement extraordinaire pour s'affranchir, et
„ ils retombèrent presque volontairement sous
„ la méprisable autorité du directoire. Trompés
„ ensuite par le plus astucieux des hommes, sub-
„ jugués par le plus inexorable des despotes, ils
„ purent long-temps offrir pour excuse de leur
„ inaltérable obéissance, la tyrannie profondé-
„ ment organisée qui pesait sur eux, et les succès
„ inouis qui chaque jour donnaient à leur op-
„ presseur, avec un nouvel éclat, de nouvelles
„ forces et de nouveaux moyens; mais lorsque
„ par des circonstances presque miraculeuses, le
„ pouvoir de ce monstre n'a plus demandé qu'un

„ effort de leur volonté pour être brisé dans ses „ mains, lorsque par une générosité sans exem- „ ple, l'Europe qui pouvait s'armer pour venger „ ses injures ne s'est armée que pour les aider à „ reconquérir leurs droits, qu'ont-ils fait? Ils se „ sont rangés sous les bannières du tyran que l'en- „ fer avait vomi au milieu d'eux comme un ins- „ trument de vengeance et de destruction; ils se „ sont associés à ses crimes en protégeant son exis- „ tence, ils ont autorisé son despotisme en l'arra- „ chant à la punition qui ne menaçait que lui seul; „ et indignant l'Europe par leur lâcheté perverse, „ ils se sont volontairement dévoués aux courroux „ des peuples qui ne voulaient d'abord que les „ appeler au partage des bienfaits de la paix et de „ l'indépendance. »

Non, Français, vous ne souffrirez pas qu'un jour votre mémoire soit ainsi accusée par la postérité, ni votre nom flétri par l'histoire. Un seul acte de votre volonté peut en un instant changer vos destinées et vous rendre un repos, un bonheur auxquels depuis ving-cinq ans vous êtes étrangers; faites un pas et vous sortez de l'abîme pour entrer dans une contrée riante et fertile, et vous retrouver sous un soleil régénérateur. Serez-vous les seuls qui au milieu du réveil de toutes les nations menacées ou subjuguées par votre tyran, rejeterez les bienfaits que vous offre le rétablissement de vos anciens maîtres? Voyez la Hollande accueillir avec ivresse cette famille qui régna sur elle, entendez les acclamations unanimes de ce peuple naturellement si froid, et jugez, par ses transports, de quel prix serait aussi pour vous le retour d'un gouvernement légitime qui en un instant guérirait toutes vos plaies, terminerait toutes vos misères. Les nations redevenues libres vous crient: " Imitez-nous, et nous deviendrons amis; rappelez l'ancienne famille qui, pendant tant de siècles, régna sur vous, et vous serez heureux. Ne nous forcez pas à envelopper dans un châtiment qui ne menace que l'ennemi implacable de l'humanité, la nation que le despo-

tisme seul a pu armer contre nous. Ne nous forcez pas à chercher dans votre esclavage ou dans votre affaiblissement une garantie que nous désirons tenir de votre volonté et trouver dans votre bonheur. Français, rétablissez les Bourbons, c'est le seul moyen de terminer vos maux et de calmer nos ressentimens.

Votre tyran vous dit que le retour de cette famille sera le signal des plus terribles vengeances et de la plus affreuse réaction. Eh! les Bourbons furent-ils jamais cruels! Ah! détrompez vous, Français! les seules injures dont ils se plaignent sont celles que vous avez éprouvées; les seules souffrances qu'ils se rappellent sont celles qui vous ont été infligées par vos tyrans révolutionnaires; enfin les seuls ressentimens qu'ils conservent sont contre le monstre qui, après vous avoir torturés pendant tant d'années, essaie encore aujourd'hui avec un art infernal de vous entraîner dans sa chute.

N.° LV.

Lettre de Mademoiselle N. *à Madame* V., *à Vienne.*

Ah! ma chère, je ne puis bien définir ce que j'éprouve; est-ce de la crainte? est-ce de la joie? je crois que c'est un mélange de toutes deux. Notre auguste maître s'avance vers nous comme s'il venait pour nous délivrer. Voilà ce qui me remplit d'espérance; mais, d'un autre côté, les regards farouches que le terrible Napoléon nous lance quelquefois, me font frissonner, et élèvent dans mon triste cœur de fâcheux pressentimens sur le sort de notre chère princesse et sur le mien Quel tableau présente maintenant le palais qu'il habite! Non, l'enfer n'est pas comparable à ce que j'ai sous les

yeux. Je m'étais bien doutée, à tout ce que j'avais vu auparavant, que Napoléon n'était pas un homme; aujourd'hui je suis convaincue que c'est un démon, et même de la plus mauvaise espèce. L'expression de sa figure qui, même lorsqu'il était heureux, était assez effrayante, est devenue hideuse depuis qu'il prévoit sa chute prochaine. On y voit toutes les passions qui l'agitent, toutes les tortures qui le déchirent; il semble qu'on lui ait arraché le cœur pour le mettre sur son visage.

On croit avoir épuisé la peinture de toutes les souffrances quand on a présenté les damnés au milieu des flammes éternelles; mais les damnés ont appartenu à l'humanité, ils en conservent encore quelques traces dans leurs traits et même dans leurs cris douloureux; au lieu que Napoléon, dépouillé à peu près du masque extérieur qui lui donnait quelque ressemblance avec l'homme, donne une idée de Satan lorsque, du fond des enfers, il lève les yeux vers le ciel pour contempler la place d'où il est tombé, et le bonheur qu'il a perdu. J'ai souvent pensé, en voyant des animaux féroces, qu'ils avaient dans leurs yeux quelque chose du feu de l'enfer; hé bien, je crois cela plus fortement encore lorsque ceux de Napoléon se fixent sur moi.

Imaginez vous qu'il est devenu tout-à-fait maniaque et même idiot.

Il se léve brusquement pour se rasseoir plus brusquement encore.

Il marche tout à coup comme un insensé, et s'arrête ensuite immobile comme une statue.

Il veut parler, et il ne laisse échapper que des sons rauques et inarticulés.

Il lève les yeux, paraît suivre quelque chose qui flotte dans le vague, et tout-à-coup reportant ses regards vers la terre, il semble considérer un objet dont la chute l'étonne ou l'intimide.

Il appelle, les uns aprés les autres, tous ses ministres, et quand tour-à-tour ils se présentent devant lui, il les regarde avec étonnement, et fait de la main un signe pour les renvoyer.

Il prend une plume comme s'il voulait écrire un

ordre; il sonne un de ses gens pour le porter, et lorsqu'il veut tracer quelque chose sur le papier, le souvenir ou la pensée lui échappe, il secoue la tête d'un air chagrin, et oublie jusqu'à l'homme qu'il a appelé.

Il attache à son côté un sabre énorme, il garnit sa ceinture de quatre pistolets qu'il charge et amorce, il se promène un instant ainsi armé, et semble défier tout l'univers; mais bientôt il se dépouille de ses armes, remplace le sabre par un bâton, les pistolets par des plumes à écrire, et prend un triste plaisir à se voir ainsi accoutré.

Dans un autre moment il fait ouvrir le grand appartement où est son trône, et s'y montre revêtu des habits qu'il portait le jour de son couronnement; mais à peine a-t-il monté un des degrés du trône, qu'il se retire avec effroi et reparaît avec le costume d'un lieutenant d'artillerie, considérant avec complaisance l'épaulette parfilée qui, autrefois, caractérisait ce grade.

Pendant la nuit sa manie est plus effrayante. Il sonne avec fracas, ordonne qu'on aille éveiller l'Impératrice, qu'on la lui amène, et lorsqu'il la voit, il lui dit froidement : " Pardon, Madame, je croyais qu'on vous avait enlevée. „ Ensuite, quand tout le monde s'est retiré, il sonne de nouveau, fait mander madame Montesquiou, et s'avançant vers elle le poing levé, il lui demande son fils d'un ton menaçant : " Qu'as-tu fait, lui dit il, de mon Roi de Rome? Où est le Roi de Rome? Sais-tu qu'il est l'unique espoir de ma dynastie? Alors, oubliant pourquoi il a fait appeler le gouvernante de son fils, il s'écrie d'un ton douloureux : " Ma dynastie : ma dynastie!... Insensé ! comment puis-je espérer de fonder une dynastie, moi, le fils d'un greffier d'Ajaccio, moi, le rejeton de la galante Létitia, moi qui ai reçu l'aumône de la main des Bourbons, moi qu'ils ont fait élever par charité! Je serai pendu pour cette prétention-là! pendu ! et par qui? Qui osera porter la main sur l'oint du Seigneur? Ah! oui, ils respecteront bien ce titre-là! Ils me traiteront comme un intrus, comme un voleur, un assassin. J'ai com-

mis un meurtre horrible, d'autant plus horrible qu'il était inutile. Ce meurtre-là me pèse sur le cœur, il pèse sur ma tête... Qu'on aille chercher Defermont. „ Celui-ci arrive avec des registres. “ Voyons, lui dit-il, l'état du trésor public. Quoi! la dépense excède aujourd'hui la recette de cinq millions; pourquoi cela?

— Sire, les habillemens des nouvelles levées, l'approvisionnement subit de plusieurs places fortes...

— Pourquoi payer? On fait des requisitions à la pointe de la baïonnette; on donne des bons qu'on ne paie point; on fait des promesses qu'on ne remplit pas. Comment faisait-on du temps du comité de salut public?

— Sire, on ne peut plus employer les mêmes moyens; votre armée toute entière n'y suffirait pas. Il ne faut pas que Votre Majesté se dissimule le véritable état des choses : ce qu'autrefois les Français accordaient passivement, sans espoir d'être payés, ils le donnent aujourd'hui avec répugnance même contre de l'argent; ils disent hautement : “ A quoi servira tout cela? A prolonger une résistance inutile; à retarder une chute inévitable, à faire tuer sans fruit beaucoup d'hommes, à irriter nos ennemis... „

— Disent-ils cela? et la police le souffre? et ces misérables n'ont pas expié leur audace par la mort? Ou sont donc mes commissions militaires?

— Sire, la police a bien peu d'activité; ses agens sont irrésolus, ils n'osent exciter des haines contre lesquelles ils croient que le gouvernement ne peut plus les défendre.

— Qu'on les fusille.

— Sire, à peine trouve-t-on des gens qui consentent à être juges, et d'autres qui veulent être bourreaux.

— J'en trouverai, moi. Voyons vos états de conscription : combien d'hommes depuis hier?... Comment! mais cela va en décroissant. Defermont, je veux des hommes, je veux de l'argent; il me faut un milliard et huit cent mille soldats. Ecrivez cela à mes commissaires, et revenez demain. „

Ce que je vous dis-là, ma chère, se raconte hau-

tement dans le palais. Comme tous les délateurs ont maintenant la bouche fermée par la crainte, comme les espions ont perdu leur activité, chacun est très-communicatif. On distribue même ce qu'on appelle des nouvelles à la main, dans lesquelles on rend compte du véritable état des choses. Voici le bulletin qu'on distribuait hier:

“ Napoléon, malgré la folie dont il est atteint et les terreurs qui ont donné à son activité le caractère d'une impatience enfantine, et à ses conceptions tout le vague de l'impuissance, n'a pas perdu cet instinct de fourberie, ces ruses adroites qui l'ont autrefois si bien servi. Les troupes qu'il a passées en revue hier sont les mêmes que celles qui ont défilé devant lui toute la semaine, on a seulement eu soin de leur donner un nouvel uniforme. Ceci est pour rassurer les Parisiens, et tromper l'ennemi qui s'approche. La Banque de France a été requise non-seulement de livrer tout l'argent comptant qu'elle a dans sa caisse, mais encore tous les billets qui lui sont rentrés, et que, selon ses réglemens, elle devait annuller à la fin de ce mois. Elle a refusé; mais la nuit dernière, Savary, déguisé en brigand (costume qui lui va à merveille), et quelques autres scélérats de son espèce, ont dévalisé la Banque et les voitures; qui portaient leur pillage et ont pris le chemin des Tuileries. C'est ainsi qu'on met à exécution le nouveau plan de finances.

“ Napoléon a fait mander inopinément le conseiller d'état D......., qu'il soupçonne d'entretenir des intelligences avec les mécontens de l'intérieur, et lorsque celui-ci est entré dans le cabinet particulier, il lui a sauté brusquement au collet, en lui disant : “ Coquin, tes papiers? „ Il l'a fait ensuite fouiller devant lui. On prétend qu'on a trouvé sur lui des lettres qui ont tellement excité la rage de l'Empereur, que celui-ci voulait l'envoyer fusiller sur-le-champ dans les fossés de Vincennes. Bertrand, qui est maintenant l'homme en crédit, est parvenu à apaiser son maître, et a même emporté dans sa poche les papiers suspects que nous espérons être en état de publier dans quelques jours.

„ L'Impératrice

„ L'Impératrice a beaucoup pleuré avant-hier; on suppose que l'Empereur l'a forcée d'écrire à son auguste père une lettre qui ne s'accorde pas avec le respect filial qu'elle porte à ce souverain. Ce qui rend cette conjecture vraisemblable, c'est la conversation qui a précédé ce sacrifice fait à la terreur plutôt qu'à l'amour, et qui a été recueillie par un huissier de service qu'on soupçonne être R.....

„ Madame, a dit Napoléon en abordant la Princesse avec assez de gravité, l'Empereur votre père poursuit ses projets sacriléges contre moi, contre vous, contre notre fils chéri. Vos devoirs d'épouse, vos devoirs de mère encore plus sacrés, vous obligent à chercher à arrêter sa marche, et même à vous mettre avec moi à la tête de mes bataillons. Vous connaissez l'histoire, mais peut-être n'avez-vous pas lu avec assez d'attention les traits de dévouement conjugal qu'elle offre à notre admiration. La magnanime Arie s'immole la première pour donner à son époux l'exemple d'une mort courageuse, et lui remettant froidement le poignard dont elle s'est frappée, elle lui dit : " Pétrus, cela ne cause aucune douleur. „ La fidèle Artémise s'enferme dans le tombeau de Mausole, son époux. Sémiramis...... (*Ici l'Empereur a hésité.*) Sémiramis, non, ce n'est pas Sémiramis. Enfin, Madame, plus votre situation est éminente et plus vous devez aux contemporains et à la postérité l'exemple d'un grand dévouement. La femme d'un héros, d'un grand souverain, ne doit pas laisser succomber son époux sans s'unir hautement à son sort, s'envelopper dans sa chute, et même s'ensevelir sous les débris du trône qu'elle a partagé.....

„ L'Impératrice paraissait vouloir faire quelques observations; mais Napoléon lui faisant signe de ne pas l'imterrompre, il continua ainsi :

„ Je sais bien, Madame, que dans la cour efféminée et polie où vous êtes née, ces maximes sont reléguées parmi les rêveries de l'antiquité, et que le dévouement conjugal y est traité de chimère. Mais vous êtes à ma cour impériale, où ceux qui m'appartiennent doivent être capables de tous les genres

d'héroïsme. Je suis un héros, Madame, j'appartiens à l'histoire, je plonge dans la postérité; tout ce qui se rapporte à moi doit être empreint d'une teinte d'immortalité. S'il fallait choisir entre votre père et moi, s'il fallait nous sauver l'un ou l'autre, parlez, Madame, pour lequel des deux seriez-vous prête à vous dévouer?

— » Il me semble que je dois d'abord le sacrifice de ma vie à celui de qui je l'ai reçue.

— „ Fadaises que tout cela, Madame, sentimens vulgaires! un père n'est rien pour une souveraine; elle appartient à l'Etat qui l'adopte, au Prince qui l'associe à son trône. Et votre fils! et mon fils! et le Roi de Rome n'a-t-il pas des droits exclusifs sur votre cœur? Madame, il faut écrire à votre père que s'il avance encore de quelques lieues sur le territoire français, vous viendrez, à la tête de mes bataillons exposer votre sein à ses coups, et que ce n'est qu'en passant sur votre corps qu'il arrivera à moi...... (Ici Napoléon s'étant aperçu qu'il n'était pas seul avec l'impératrice, est entré dans une violente rage, et a chassé à coups de pied ceux qu'il avait oublié de renvoyer d'un signe de tête, ce qui est le seul moyen qu'il emploie pour chasser son monde quand il n'est pas en fureur.

“ Napoléon a offert à Roustan le ministère de la police pendant son absence; mais celui-ci ne se sentant pas assez tigre pour ces fonctions terribles, a refusé, Savary reste. „

Tel est ma chere, le genre des bulletins dont presque tous les jours on amuse notre curiosité, depuis qu'on redoute moins le terrible empereur, ah! oui, bien terrible, je vous jure. Imaginez que ce matin, me trouvant par hasard sur son passage, il s'est avancé vers moi d'un air riant en apparence, et m'a dit d'un ton forcément doucereux: « Eh bien! Lisbeth a-t elle reçu des lettres de Vienne pour la féliciter sur son prochain retour dans sa chère patrie? „ Et ensuite me jetant un regard menaçant, grinçant des dents, et mettant son poing à deux doigts de ma figure, il a ajouté: “ Non, s.... Autrichienne, tu n'en sortiras jamais; je ne

suis pas encore renversé ; je ne suis pas encore mort ; je le prouverai dans quinze jours. „

Je suis presque tombée en défaillance, et je crois en vérité que j'en serais morte, si un des secrétaires qui suivait cet homme effrayant n'eût profité de sa brusque disparition pour me donner quelques secours. J'ai beaucoup remercié ce monsieur ; il m'a regardé avec attendrissement ; voilà notre connaissance faite, il me dira bien des choses.

Adieu, ma chère, plaignez-moi, félicitez-moi selon que vous verrez les événemens tourner selon nos vœux.

Paris, 6 janvier.

LVI.

Les trois Rois, ou le Conciliabule de Joseph, Louis *et* Jérôme.

La scène est aux Tuileries.

Joseph. — Mes frères de Hollande et de Westphalie, enfin voilà Napoléon parti ; nous pouvons nous voir sans exciter son inquiétude, et nous parler sans craindre son espionnage. Il m'a fait venir la veille de son départ, et quittant avec moi ce ton de réserve et même d'aigreur qui a toujours caractérisé l'accueil qu'il m'a fait depuis mon retour, ou plutôt ma fuite d'Espagne, il m'a dit :

“ Il a convenu à mes calculs de paraître vous laisser dans l'oubli, de vous condamner à une espèce de disgrace aussi long-temps que j'ai pu espérer de reprendre mon ancienne influence en Espagne, en y rétablissant temporairement le roi Ferdinand ; mais aujourd'hui que cet espoir s'est éva-

noui, je veux vous rendre quelqu'éclat, et vous charger même durant mon absence de me remplacer dans quelques occasions.

“ Vous sentez bien que l'impératrice n'a qu'une autorité nominale, et que, quoique vous soyez loin d'avoir les qualités d'un souverain, j'aime mieux me confier à vous qu'à elle; car enfin, vous êtes de la famille, nous sommes fréres, et d'ailleurs vous avez régné. Que vous vous soyez conduit bien ou mal sur le trône, il ne vous en reste pas moins une habitude de dignité, de représentation qui commande le respect. On peut bien nous ôter nos couronnes; mais on ne peut effacer ce caractère indélébile de souveraineté qui reste à ceux qui les ont portées.

“ Les chances de la fortune sont maintenant contre nous; il est possible que vous vous trouviez appelé à déployer un grand courage. Sachez tout braver pour ne rien faire d'indigne de moi ni de votre rang; c'est par l'énergie que nous nous sauverons; c'est par la présence d'esprit dans le danger que nous nous montrerons à la hauteur de nos destinées. Si quelque mouvement éclate dans Paris, si quelques cris séditieux s'y font entendre, si même un parti annonce l'intention de rétablir l'ancienne famille, ne craignez pas de monter à cheval, de vous montrer à la multitude mutinée. Un roi présent est plus imposant qu'une famille absente et presqu'oubliée.

“ Si dans un de ces momens décisifs, vous pouvez trouver dans votre cerveau une idée frappante, un mot heureux, cela ferait plus d'effet que des baïonnettes. Cependant comme je ne vous crois pas susceptible de trouver, comme je l'ai fait si souvent, de ces phrases qui étonnent la pensée et écrasent quelquefois le commun des hommes sous l'influence d'un grand caractère, je crois que vous ferez bien, en cas d'émeute, de vous entourer d'une force imposante, toujours assez considérable pour n'être pas déployée sans effet. Mon frère d'Espagne, vous êtes enclin à la pitié, mais songez qu'ici il y va de votre sûreté, de la mienne,

du sort de toute notre dynastie, et que, dussions-nous sacrifier la moitié de Paris, que dis-je? Paris, tout entier et ses beaux édifices et ses nombreux habitans, à la nécessité de nous maintenir ou de nous sauver, il ne faudrait pas balancer un instant: hésiter serait un crime de lèze-majesté!

„ J'avoue qu'en songeant aux chefs-d'œuvre de tout genre que cette grande cité contient, aux magnifiques édifices que j'y ai fait construire ou achever, j'ai hésité sur le parti à prendre en cas qu'elle fût menacée d'être occupée par l'ennemi. Mais je me suis reproché bientôt ces scrupules pusillanimes, et je me suis dit: " Eh quoi! n'es-tu plus cet implacable Napoléon qui n'a jamais reculé devant ce que les ames vulgaires appellent crimes, forfaits, attentats, devant ces actes de rigueur et de cruauté que les succès justifient, que les dangers commandent, et qui sont des armes terribles qu'il n'est permis qu'aux grands hommes, aux héros, de manier!

„ J'ai craint un moment, en éprouvant cette étrange hésitation, que mon caractère ne fût plus de la même trempe, et qu'il n'eût été courbé par le malheur; mais je me suis rassuré en sentant bouillonner dans mon sein cette indignation que j'ai toujours éprouvée contre tout ce qui m'arrêta dans ma marche impétueuse, cette haine implacable que j'ai toujours vouée aux hommes quand ils ont refusé de me servir ou quand il a fallu les sacrifier à mes projets. Aussitôt que vous en recevrez l'ordre, vous ferez filer avec la plus grande promptitude les voitures chargées de mon trésor des Tuileries; vous mettrez à couvert mon roi de Rome, que je n'aime que parce que je lui léguerai le soin de continuer ma tyrannie, et l'Impératrice, que je ne ménage que pour m'en servir comme d'un *palladium* contre l'Autriche; et ensuite, sans vous inquiéter ni de nos parens, ni de nos partisans, ni de nos serviteurs, vous donnerez le signal aux incendiaires que j'ai fait organiser par Savary, et Paris n'offrira plus que des ruines aux souverains qui viendraient pour y recouvrer les dépouilles de l'Europe.

" J'ai vu Moscou en flammes; c'était un beau spectacle, un coup-d'œil digne d'un conquérant! Vous verrez Paris consumé, je vous envie cette jouissance; ceux qui sont nés pour recréer, se plaisent dans la destruction. D'ailleurs, la misère nous donnera des soldats : tout ce qui échappera voudra se battre. Ce grand sacrifice nous sauvera.

" Nos prédécesseurs révolutionnaires disaient : „ Périsse l'univers, plutôt qu'un principe! „ Ma devise à moi est : " Que tout l'univers soit anéanti, pourvu que je plane sur ses ruines! „ Je vous dis tout ceci, mon frère d'Espagne, pour vous échauffer de ce feu qui m'anime, pour vous communiquer un peu de ce grandiose qui m'élève au-dessus de l'humanité et me rend sans pitié pour les souffrances que je lui inflige.

" J'ai eu un faible pour vous du moment où je vous ai vu braver l'opinion lorsque vous avez été sur le trône. Vous n'avez pas dissimulé vos goûts, ce qui annonce toujours du mépris pour les hommes, et je crois vraiment qu'avec un peu plus d'énergie vous pourriez dans certains cas me remplacer. Louis est un poltron, Jérôme ajoute l'imbécillité à la poltronnerie. (Louis et Jérôme s'écrient en même temps : „ Ah! le monstre! ah! le scélérat! ah! le Caïn! ")

Je pensais comme vous, mes frères, en l'entendant me débiter ces horribles maximes, et me citer le scandale des vices auxquels malheureusement je suis sujet, comme un titre à sa confiance et à son amitié. Vous pensez que je me suis bien gardé de donner aucun signe de désapprobation, et qu'occupé du soin de vous sauver, vous et moi, des suites de la grande catastrophe qui se prépare, je ne lui ai pas montré toute l'horreur que m'inspirait la mission dont il me chargeait. Ce qui doit nous occuper maintenant, c'est le parti à prendre dans ces circonstances périlleuses pour échapper, soit à la fureur populaire qui bientôt se tournera contre tout ce qui porte le nom de Buonaparte, soit aux vengeances que les alliés seraient tentés d'exercer sur la famille de Napoléon après sa fuite ou sa mort.

MONOLOGUE.

Le Roi Louis. — Il n'est que trop vrai que sans avoir pris part aux crimes de ce monstre, que les ayant même cordialement détestés et publiquement désaprouvés, je serai enveloppé dans l'horreur générale qu'il inspire, dans la terrible punition qui le menace. Marié par lui contre mon gré, couronné par ses ordres malgré mes répugnances, je n'ai voulu ni de la femme qu'il m'avait donnée, ni de la couronne dont il m'avait imposé le fardeau, et cependant l'opinion me place sans doute parmi ces êtres lâches et dépravés qui reçoivent sans murmure des mains d'un tyran une femme flétrie et un sceptre usurpé.

Une séparation ouverte, une renonciation authentique n'ont pas suffi pour m'ôter le nom d'un mari lâchement complaisant, et la réputation d'avoir été un des dociles instrumens du despotisme. Ah! pourquoi le ciel m'a-t-il fait naître le frère de cet homme qui flétrit tous ceux qu'il favorise, qui avilit tous ceux qu'il élève?

Quelle étrange destinée est la nôtre! Obscurs habitans d'une île qui n'est connue que par les désordres qui l'ont agitée; nés pour végéter et mourir dans une condition plus que médiocre, nous ne sommes portés par la fortune à une hauteur inconnue, à un rang inespéré, que pour éprouver des misères mille fois plus grandes, des souffrances mille fois plus cruelles que si nous eussions été les êtres les plus abjects de la terre. Nous n'avons été revêtus de la pourpre royale que pour être les tristes objets des persécutions d'un frère inhumain, des imprécations des peuples qu'il nous a forcé d'opprimer, et la risée de l'Europe qui ne sait pas ce que nous a coûté notre élévation.

Ne trouvant pas le bonheur parmi mes entours, ni dans la haute situation où j'étais placé, je l'ai cherché dans des rêves. Je me suis créé un monde à moi, j'ai imaginé des êtres selon mon cœur; j'ai fait un roman.

O Hermogine! ô toi dont l'idéale perfection ne sera jamais réalisée chez les mortels; toi en qui j'ai représenté la femme telle que je la conçois; toi que j'ai douée des vertus les plus douces et les plus héroïques, d'une sagesse si profonde, de connaissances si étendues, de talens si enchanteurs; toi que j'aime comme Pygmalion aimait la statue qui était l'ouvrage de ses mains; ah! pourquoi ai-je eu le funeste avantage de te peindre si parfaite! Je ne puis songer à toi sans être agité d'un doux frémissement, mais non pas sans éprouver le vif, l'éternel regret de ne voir jamais ton être fantastique revêtu de formes réelles!

(*Ici le Roi Louis a été tiré de sa distraction par un éclat de rire du Roi Jérôme, qui a dit à son frère :*)

" Mon frère de Hollande, vous avez trouvé le moyen d'égayer un sujet bien triste. Il est donc vrai que vous êtes l'auteur de cet étrange roman de *Marie, ou les Peines de l'Amour!* et ce caractère si pédantesque, et même si invraisemblable, d'Hermogine, a été tracé par vous! En vérité, je commence à croire que, dans la dispensation de ses bienfaits, la nature vous a rendu aussi absurde qu'elle a fait Napoléon atroce. Ce roman-là est venu compléter la réputation de notre famille Je n'ai jamais vu plus d'invraisemblances accumulées dans deux volumes.

Vous faites promener vos héroïnes en bateau sur des montagnes, sans doute par allusion à l'arche de Noé.

Vous faites danser en 1789, à La Haye, Duport, qui, à cette époque, pouvait bien être âgé de deux ou trois ans.

Votre Hermogine est une pédante froide et ridicule. qui, trop pure pour se marier, oublie cependant son rôle virginal, au point de donner à Marie les instructions ordinaires que reçoivent les jeunes filles au moment de devenir épouses.

Votre Marie est une bégueule qui refuse d'appartenir à son époux aussi longtemps qu'elle l'estime, et qui lui accorde tout, dès qu'elle ne peut plus se dissimuler ses vices.

Votre duc d'Aost est une mauvaise caricature de Lovelace, et je dois vous dire que, malgré votre amour pour les divinités idéales, vous êtes par fois trop graveleux. Pigault-Lebrun, mon bibliothécaire, avait fait de ce roman une analyse, ou plutôt une parodie très-plaisante, que j'allais faire insérer dans mon *Moniteur westphalien*, pour amuser les bons Hessois, lorsque j'ai appris que vous étiez le coupable auteur de cette rapsodie.

Louis. — Il vaut encore mieux écrire de mauvais ouvrages que tenir une mauvaise conduite. Le temps que j'ai employé à écrire un roman dans lequel, au moins, il n'y a que des intentions vertueuses, vous l'avez honteusement consacré à la dissipation et à la débauche. Vous n'avez donné à vos peuples que le scandale de vos mauvaises mœurs, vous en faisiez même parade, et vous aviez organisé une espèce de diligence pour vous amener régulièrement des objets nouveaux de Paris, et renvoyer ensuite dans cette capitale ceux dont se lassait votre insouciance.

Joseph --- Mon frère de Hollande, ne parlons pas de mœurs; vous oubliez que quand j'étais en Espagne, je passais ma vie entre ma cave et mon sérail. Cependant les événemens m'ont forcé à devenir sage: j'ai laissé ma cave à Madrid, et licencié mon sérail aux pieds des Pyrénées. Mais nous oublions l'objet qui nous rassemble, et je propose que, pour en venir à un résultat utile, nous appellions Siméon, le ministre de mon frère de Westphalie, et que nous suivions le conseil qu'il nous donnera.

Jérôme. — Siméon est un peureux.

Joseph. — " Nous sommes dans une situation où la peur conseille peut-être mieux que le courage. „

Siméon est mandé. Il arrive, et après avoir entendu l'objet pour lequel on l'a appelé, il répond de la manière suivante :

" Messieurs......

Jérôme s'écrie : " Comment donc, maître Siméon, est-ce que vous nous refusez le titre de Majesté ?

Siméon. — Le titre que je vous donne vous in-

dique d'avance le conseil que vous allez recevoir de moi.

(Jérôme venant à lui avec emportement, lui dit : " Tu me donneras le titre de Majesté, ou je te destitue. „)

Siméon. — Je suis déjà un ministre sans fonctions, puisque vous êtes un monarque sans royaume; les événemens qui vous ont renversé, vous ont ôté les moyens de me destituer,

Jérôme se tournant vers ses frères, s'écrie : " Est-ce que nous nous laisserons insulter par ce tartuffe que je n'ai jamais pu souffrir, parce qu'il était délégué par Napoléon pour me tenir en tutelle ? Je voudrais être encore roi pour vingt-quatre heures, afin de le punir de l'obsession dans laquelle il m'a tenu, et de son insolence actuelle.

Siméon, sans paraître remarquer cette boutade, reprend ainsi : " Qu'importe que je vous donne ou que je vous refuse un titre dont la fortune vous a privés, et que certainement elle ne vous rendra pas ? Vous avez fait un beau rêve; vous êtes éveillés; en vain vous auriez encore recours au sommeil, il ne vous rendrait pas les mêmes illusions. Celui qui voulut faire de vous des rois contre le vœu de la nature, contre la force des habitudes, contre l'influence de l'éducation, a prouvé dans ces prétentions-là, comme dans beaucoup d'autres, qu'il ignorait entièrement l'histoire. Aussi, au lieu de contracter dans le rang suprême les vertus, les qualités, la dignité qui commandent le respect des peuples, la plupart des rois qu'il a faits y ont puisé au contraire de nouveaux vices, parce qu'ils ne l'ont envisagé que comme un moyen de satisfaire leurs passions. Et s'il m'est permis de chercher parmi vous, Messieurs, des preuves à l'appui de cette assertion, je dirai.....

(*Ici tous s'écrient :* " Siméon, des conseils, et non des personnalités. „)

Siméon continue : " Je parle ici de vous, Messieurs, comme en parlera l'impartiale histoire; et pour vous montrer que vous devez renoncer à jamais à l'espoir, à la prétention de recouvrer vos couronnes, j'ai dû d'abord vous prouver que vous ne

saviez pas les porter. Quel que soit le résultat de la crise actuelle, mon sort ne variera pas, et les événemens me transmettront aux Bourbons comme ils m'avaient donné à Buonaparte. Nous autres, gens de travail, nous servons ceux qui nous emploient, comme l'animal qui, sans s'inquiéter de celui qui le monte, marche tant qu'on le nourrit. La garantie de notre existence se trouve dans le besoin qu'on a de nous ; nous sommes fidèles sans être attachés. Mais vous, Messieurs ; votre rôle est fini, vos places sont occupées, et les souverains de l'Europe n'auront certainement jamais recours à vous pour monter sur les trônes qu'ils relèvent. Ceci me conduit naturellement à vous proposer, tandis que votre sort paraît encore douteux, de le fixer, en renonçant à jamais à toute espèce de prétentions sur les États que vous avez gouvernés, et en priant les souverains légitimes d'excuser l'audace qui vous a fait asseoir parmi eux, rejettant le tout sur la tyrannie de Napoléon, qui ne vous aurait pas plus pardonné de refuser d'être rois, qu'à un conscrit d'être soldat. Voici à-peu-près comme je conçois cette déclaration :

" Nous, soussignés, Joseph, Louis et Jérôme
„ Buonaparte, soi-disant rois d'Espagne, de Hol-
„ lande et de Westphalie, confessons que nous avons
„ été coupables de lèze-majesté, en acceptant un
„ titre auguste auquel nous n'avions aucun droit ;
„ et pénétrés de honte et de remords, nous deman-
„ dons humblement pardon de cet attentat aux lé-
„ gitimes souverains de l'Europe, et nous nous
„ soumettons avec la plus entière résignation au châ-
„ timent qu'il leur plaira de nous infliger, espérant
„ que Leurs Majestés Impériales et Royales daigne-
„ ront cependant considérer que nous avons presque
„ toujours été les instrumens involontaires de la
„ tyrannie de notre frère, et qu'intérieurement nous
„ nous trouvions indignes d'un si haut rang, ce qui
„ est prouvé par la conduite que nous avons tenue
„ pendant que nous l'avons occupé. „

(*Après avoir entendu avec assez de résignation ce projet d'amende honorable, les trois ex-rois se*

sont retirés brusquement, laissant Siméon incertain s'ils adopteraient ou non le parti qu'il venait de leur conseiller.)

N.° LVII.

Instructions verbales de Napoléon à Caulaincourt.

Vous entendez, Vicence, point de ces hauteurs que vous avez montrées en Russie, beaucoup de prévenances, d'attentions, de ces marques de politesse, de déférence, si prononcées, qu'on ne puisse les repousser sans être d'une incivilité brutale. J'aurais pu choisir un négociateur plus habile que vous, mais je ne pouvais en trouver un qui convînt davantage à mes projets. Traiter avec vous dans un moment où l'on pourrait me forcer à vous substituer un individu moins mal famé, c'est reconnaître qu'on s'inquiète peu des crimes que j'ai pu commettre pour affermir mon pouvoir, et qu'on ne voit dans ceux qui ont été mes complices que les instrumens de ma politique, et non des misérables à étouffer à raison de leur atroce ou lâche complaisance. D'ailleurs, en envoyant celui que toute l'Europe accuse du meurtre d'un des rejetons les plus illustres de la famille des Bourbons, siéger avec les plénipotentiaires des souverains auxquels on doit supposer l'intention de la rétablir, je montre que je les insulte même au sein de mes revers, et qu'en vain on attend d'eux cette restauration. C'est par ces circonstances que jamais ma sagacité n'a laissé échapper, et que j'ai toujours su employer avec autant d'adresse que d'effronterie, que j'ai souvent déterminé d'avance le sort d'une négociation avant même qu'elle ne fût entamée. Négocier avec moi, c'était déjà; de la part des puissances,

me tendre une main secourable dans l'abîme où je suis tombé; mais consentir à vous admettre dans le congrès, c'est décider aux yeux de l'Europe la question du rétablissement des Bourbons, et montrer qu'elle n'est qu'occasionnelle, secondaire, et même à-peu-près oubliée. Que m'importent les projets qu'on peut avoir en réserve, le parti qu'on croit pouvoir tirer des événemens pour m'opposer cette famille? Il me suffit pour le moment de détruire l'effet que l'espoir de son rappel pourrait avoir sur l'esprit d'une partie des Français, et que n'étant pas divisés entr'eux ni séparés de moi par cette perspective, ils se prêtent passivement aux grandes mesures que je prends pour me sauver. Ne voyez-vous pas, Caulaincourt, que par l'habitude que j'ai prise de blesser les bienséances, j'ai acquis la faculté de ne pas même m'y conformer lorsque tout semble concourir à me forcer à une marche plus modérée. Toute ma carrière est marquée par des tentatives si audacieuses contre ce que les hommes respectent, que maintenant encore j'inspire une espèce d'effroi secret à ceux qui ont les moyens de m'abattre, ce qui a donné à leur marche une espèce d'hésitation dont j'ai su profiter. C'est ainsi que lorsque les alliés sont arrivés sur le Rhin, et qu'ils étaient prêts à franchir une des limites naturelles de mes états, ils se sont recueillis, comme si la nouveauté de la tentative les étonnait, et arrêtés, comme si, avec d'immenses moyens de succès ils ne se croyaient pas encore assez forts. J'étais perdu, si, après la bataille de Leipsick, recueillant toutes leurs forces disponibles, et organisant sans relâche des réserves pour les soutenir, ils avaient pénétré dans le cœur de la France. J'étais alors sans courage, parce que je me voyais sans ressources présentes; j'étais sans plans, sans calculs, parce que les données et les matériaux me manquaient; je n'aurais pas même eu le temps de sauver mes trésors et les élémens de ma dynastie...... Je demandais à la fortune deux mois de relâche: la fortune, ou plutôt mes ennemis me les ont donnés, et vous savez, Caulaincourt, ce que votre

maître peut faire dans deux mois! Ils le savaient eux-mêmes, lorsqu'après m'avoir vu retourner en France, seul avec vous, laissant derrière moi quatre cent mille morts ou prisonniers, et des généraux malades ou découragés, j'ai reparu tout-à-coup à la tête d'une armée nombreuse, soutenue d'une artillerie immense et assez forte pour gagner coup sur coup deux batailles. Voilà ce qui devait leur prouver que dans un pays qui fait la guerre avec succès depuis plus de vingt ans, dont toute la population mâle, depuis vingt-cinq ans jusqu'à quarante, a à-peu-près porté les armes, je trouverais encore des ressources extraordinaires, sur-tout si on me laissait le temps de recourir à mes moyens ordinaires de terreur et de séduction, et si on n'opposait à mon usurpation ni des droits légitimes ni des prétentions rivales. Quatre-vingt mille hommes marchant en masse comme l'avant-garde d'une armée immense dont tous les élémens existaient dans le voisinage du Rhin, pouvaient venir me détrôner dans Paris, et ne me laisser d'autre parti que de me jeter dans la mer. Changez les rôles, et mettez-les dans la position où je me trouvais il y a trois mois, auraient-ils échappé après la bataille de Leipsick? Se seraient-ils sauvés par Erfurt, auraient-ils gagné, en fuyant, la bataille d'Hanau, et recueilli des trophées qui ont rendu presque problématique aux yeux des Français l'immense défaite que j'avais essuyée? Vicenee, je ne désespère pas de me retrouver un jour en état de reprendre le cours de mes vastes projets.

J'étais perdu si, dans un congrès de tous les souverains de l'Europe j'avais été solennellement déchu de tous mes droits à la couronne de France, et condamné sous peine de mort à l'abdiquer. Cet acte de vigueur aurait donné une haute idée de la persévérance des alliés dans leurs plans, et aurait soulevé contre moi une grande partie de la France. Je ne suis pas aimé, Vicence; vous n'êtes pas aimé non plus, et c'est ce qui m'attache à vous. Je déteste les gens qui cherchent à se rendre populaires; j'approuve, je protége ceux qui se rendent odieux pour me

servir; parce qu'ils n'ont de refuge que dans ma fortune et d'appui que dans mon existence. Si on avait su tirer parti de cette haine, je me serais trouvé sur-le-champ réduit à quelques hommes qui ne restent autour de moi que parce que l'horreur qu'ils inspirent les empêche d'être des transfuges, et qu'après moi ils n'ont que la perspective de la potence. Puisqu'on ne nous a pas poursuivi eux et moi comme des bêtes fauves, puisque les desastres de l'Allemagne et la dévastation de la Russie n'ont pas été des motifs suffisans pour nous mettre à jamais hors de la loi des nations, j'ai lieu de croire que ce n'est que la politique des souverains et non leur indignation qui me poursuit, et que si j'obtiens quelques succès militaires, on y verra moins les fléaux qu'ils pronostiquent encore à l'Europe, qu'un prétexte qui expliquera pourquoi on traite avec moi, et qui justifiera aux yeux des nations indignées l'origine de ma conservation. Pour me conformer de mon côté à cette étrange bénignité de la part de mes ennemis, je suis décidé, Vicence, à céder beaucoup, à restreindre extrêmement les limites du grand empire, pour en conserver la partie vivace et les élémens régénérateurs. La confédération germanique n'était qu'une superfétation politique dont moi seul pouvais tirer quelque parti, et qui dans les mains de mes ennemis leur sera plus embarrassante qu'utile. J'ai jeté là des racines que j'y retrouverai quand je serai assez fort pour reprendre l'exécution de mes vastes projets; quant à l'Autriche, elle ne m'y remplacera jamais. J'ai offert à tous ces petits princes accoutumés à être traités par elle avec mépris, des perspectives de considération et d'agrandissement vers lesquelles leurs regards seront toujours fixés, car de tous les sentimens le plus aveugle c'est l'ambition. On veut m'ôter mes forteresses de première ligne; hé bien, je les cède. Elles tomberont dans mes mains le jour où je serai assez fort pour recommencer mes incursions en Allemagne. M'a-t-on vu attaquer beaucoup de forteresses? Non, je n'ai jamais essayé de prendre que celles qui m'étaient

nécessaires pour soutenir mes flancs lorsque j'avais beaucoup étendu le front de mon armée, ou lorsque je m'étais un peu trop porté en avant. Tout cela tombe par les événemens de la guerre.

Les trompettes de la victoire ont la même puissance que celles dont le son fit crouler les murs de Jéricho. Il est inutile de parler de l'Espagne; c'est un pays divisé, dans lequel j'introduirai, quand il me conviendra, tous les élémens de la guerre civile. Je mets Ferdinand en liberté et je lui fais nommer un ministre au congrès; je l'enverrai même, s'il le faut, au quartier général des alliés. Une fois intronisé en Espagne, il aura contre lui les partisans du gouvernement représentatif; les grands qui n'ont pas voulu figurer à la farce de Bayonne, et que j'ai traités comme vous savez; les partisans de son père, les créatures de sa mère. S'il parvient à se maintenir malgré ces nombreux opposans, je le marie à la princesse Zénaïde, fille de mon frère Joseph, et alors je suis plus maître des Espagnes que si ce dernier y régnait. Enfin, si le roi Ferdinand m'échappe, j'ai encore en réserve le vieux Roi dont je ferai un personnage attendrissant, et qui, réclamant ses droits, aura l'appui d'une partie de ses anciens sujets, le mien et celui de quelques autres puissances à qui je saurai faire persuader que l'indépendance de l'Espagne, son isolément de la France dépendent de son rétablissement. Quant à l'Italie, la Bavière y fera établir un apanage pour le vice-roi qui y est assez aimé, et qu'il suffira de maintenir dans une petite principauté pour me donner les moyens de la conquérir un jour toute entière. J'étais inquiet sur Naples, je craignais qu'on n'en exigeât la restitution complète et immédiate. Mais, admirez ici, Vicence, toute la profondeur de mes combinaisons! Murat m'abandonne, se ligue contre moi, rassemble trente mille hommes qu'il fera manœuvrer bénignement contre le vice-roi dont cettre ruse préservera l'armée, et ensuite dans les négociations il ne sera pas question d'enlever à mon frère Joachim le

royaume

royaume de Naples, qui de cette manière restera dans ma famille.......

Maintenant, Vicence, allez, partez, je vous donne les trois plus habiles cuisiniers de la France; donnez les meilleurs vins; observez les meilleures formes. Si vous réussissez, je porte le dernier coup à l'Europe; je vous nomme mon ambassadeur à Londres.

N.° LVIII.

Instructions écrites de Buonaparte à Caulaincourt.

Vous pouvez montrer plus d'assurance, moins de liant; mais il n'est pas encore temps d'être insolent. Mes bulletins doivent vous indiquer les gradations qu'il faut suivre avant de reprendre le ton qui nous a si long-temps réussi. Ne répandez pas cependant encore avec affectation les nouvelles qui me sont favorables, et surtout n'y ajoutez pas des commentaires arrogans. Il en sera temps lorsque nous serons sûrs d'échapper aux immenses périls qui nous entourent, et dont jusqu'à ce jour je n'ai suspendu la terrible action que par la rapidité extraordinaire de mes manœuvres et une activité qui me tuera, si par mes succès je n'obtiens pas quelque repos.

Vous souvenez-vous, Vicence (et il ne sera pas hors de propos de le mentionner dans vos conversations particulières avec les ministres), qu'en arrivant à Francfort je dis à plusieurs petits princes de la Confédération, qui venaient en tremblant apprendre de moi ce qu'ils avaient à espérer : « J'ai fait une grande faute en restant trop lomg-temps à Dresde; mais je m'obstinais à croire que les Autri-

chiens que j'avais si bien battus le jour que je m'étais trouvé en contact avec eux, se dégoûteraient de la coalition. J'ai été battu à Leipsick, parce que plusieurs de mes meilleurs généraux n'ont pas fait leur devoir, parce que mes alliés m'ont abandonné dans la chaleur de l'action et ont rompu par là ma ligne sur plusieurs points importans, enfin, parce que mes troupes épuisées par les privations, alarmées par la défection des étrangers, ont plié contre mon attente, car si je ne comptais pas sur leurs forces, je comptais sur leur courage. Mais, ai-je ajouté, je battrai les alliés en France, parce que je connais leur tactique et qu'ils n'ont pas un général à m'opposer.

Vous savez, Vicence, jusqu'à quel point j'ai réalisé ces prophéties, que ceux qui ne connaissaient ni mon caractère ni mes ressources regardèrent alors comme des rodomontades.

Mes ennemis encore tout indignés des tentatives gigantesques que j'avais faites contre eux, encore tout effrayés de m'avoir vu reparaître dans les plaines de Lutzen et de Bautzen avec une armée formidable, lorsqu'on croyait que je cacherais ma honte dans Paris, ont eu l'intention, non de me détruire, mais de diminuer ma puissance au point que je ne fusse jamais ni menaçant ni dangereux pour eux. N'ayant qu'un but mixte, ils n'ont pu avoir cette fermeté de résolution, cette persévérance d'action, cet ensemble de vues sans lesquelles on ne peut accomplir un grand; un immense dessein. S'ils avaient voulu irrévocablement, uniquement, mon annihilation totale, ils n'auraient eu en vue que ce seul objet; ils ne se seraient point arrêtés aux mesures intermédiaires; toutes celles qu'ils auraient employées auraient eu cette vigueur, cet ensemble, cette rapidité qui assure le succès de toute entreprise, qui subjugue toutes les passions, parce qu'elle les entraîne toutes avec elle, et qui commande à toutes les volontés, parce qu'elle les confond toutes dans une ambition commune. La Russie qui venait de devoir son salut à l'énergie sauvage d'une population en qui je ne

croyais point de patriotisme parce qu'elle manque de lumières, la Prusse qui se trouvait subitement ranimée, sauvée par mes revers, voyaient peut-être d'abord leur sécurité future dans mon anéantissement; mais quand il s'agit de vengeance, les ames généreuses n'ont que des velléïtés; et dès que les deux souverains qui avaient contre moi les plus justes et les plus récens sujets de ressentiment, se furent liés à un autre pouvoir qui a toujours fait passer ses projets d'agrandissement avant ses projets de vengeance, il fut convenu facilement qu'il valait mieux m'affaiblir que de me détruire, et me châtier que de me détrôner. Dès ce moment le but de la coalition étant vague et indéterminé, ses principes n'étant pas fermément établis, elle a dû être tourmentée par le choc des volontés qui sont dirigées les unes par la passion, les autres par la politique, par cette opposition de désirs, dont les uns, dépourvus d'ambition, ne cherchent que la sécurité, et dont les autres s'attachant aux malheurs publics, comme les vautours aux débris des batailles, n'ont vu jamais que des territoires à conquérir ou à récouvrer dans les crises quelconques que l'Europe a essuyées depuis bien des années.

Vous pensez bien, Vicence, que ce n'est pas à mes ennemis que je voudrais dévoiler le vice de leur alliance; mais je veux bien que vous y soyez initié, afin que vous connaissiez comment on peut fomenter les élémens de sa décomposition.

L'accession de l'Autriche à la coalition lui donna une apparence numérique, imposante, mais sans ajouter à sa force réelle; elle l'assujettit à un principe graduel de déviation qui à chaque pas l'a éloignée de son premier objet. Tel sera toujours le résultat d'associations politiques entre des puissances chez lesquelles les jalousies du voisinage ne peuvent être éteintes que par une abnégation totale de leurs prétentions réciproques et de leurs vues personnelles. Lorsque cherchant par quels moyens je pourrais encore entraîner sous mes drapeaux les Français découragés, épuisés, mécontens, je lus la proclamation de Francfort, je repris courage; je

dévinai mes ennemis; leurs plans, la dose d'énergie dont ils étaient pourvus, et la politique équivoque par laquelle ils étaient dirigés; je discernai bien promptement l'oscillation de deux volontés, dont l'une tendait (en ne désignant que moi comme seul objet de la guerre) à exciter les Français contre moi, ou du moins à me priver de leur coopération spontanée, et dont l'autre ne m'appliquant pas ouvertement les vues ultérieures de la coalition, se proposait de les modifier ou de les étendre, selon que les événemens seraient plus ou moins favorables. Je vis bien promptement que cet appel benin à une nation qui ne peut plus être ranimée que par des émotions fortes, ne la sortirait point de son apathie; que cette distinction métaphysique entre la France et son chef, faite par des puissances victorieuses, serait inintelligible pour les uns, et exciterait les doutes et les soupçons des autres; enfin cette générosité avec laquelle on proclamait qu'il était de l'intérêt des autres puissances de conserver dans la plénitude de son pouvoir et dans une grande partie de ses agrandissemens celle qui, depuis vingt ans, fait trembler l'Europe et la désole depuis dix ans, paraîtrait aux uns une grande faute politique si elle était réelle, aux autres une grande maladresse si elle n'était qu'affectée, et à tous au moins une déclaration superflue.

A leur place j'aurais dit aux Français : " Nous voulons détruire Napoléon parce qu'il est notre ennemi et le vôtre; nous vous présentons à sa place les Bourbons parce qu'ils sont nos égaux et qu'ils furent vos bienfaiteurs. Nous ne vous dirons pas : choisissez entr'eux et lui, parce qu'on ne peut balancer entre la tyrannie et la légitimité. Si vous nous assistez, vous serez encore une grande et puissante nation; si vous faites cause commune avec le fléau des peuples et des rois, malheur à vous. ,, Et ensuite, Vicence, avec quelle irrésistible énergie j'aurais poursuivi ce but que heureusement mes ennemis n'ont osé ni annoncer ni entrevoir!

Tout ceci vous explique, Vicence, les intérêts

divers que vous avez à mettre tantôt en contact, tantôt en opposition, et comment vous pouvez neutraliser les haines qui me menacent personnellement, en montrant à ceux qui les éprouvent qu'elles ne sont ni soutenues ni partagées par une puissance dont la défection leur serait maintenant plus funeste que sa coopération ne leur a été utile. Pour bien sentir la position actuelle de nos affaires, pénétrez-vous bien de ceci : il y a deux mois que nous implorions la paix, aujourd'hui nous la demandons, peut-être la dicterons-nous dans peu. Réglez-vous sur les chances, sur les probabilités, sur les événemens; ne semblez instruit de rien, ne parlez point de leurs défaites ni de mes exploits; mais sachez, en cas de quelqu'incident grave qui change la face des choses pour ou contre moi, prendre un parti définitif, et consentir ou refuser selon que vous serez ou commandé ou encouragé par les circonstances. Je ne crains plus qu'un seul évènement et qu'un seul homme, mais cet évènement sera suffisamment différé pour que j'aie pu en précipiter un autre qui au moins le balancera; mais cet homme arrive au milieu des préventions qui naissent de sa situation relative et de mes intrigues. Sa voix ne sera pas entendue, elle sera étouffée par le bruit de mes victoires.

Ceci, Vicence, n'est que le préambule de mes instructions; les idées pratiques, les observations locales suivront de très-près cette première missive.

Adieu, Caulaincourt, je vous dirais : faites des vœux pour mes succès, si je pouvais vous indiquer quelle puissance supérieure vous devez implorer pour moi. A tout hasard, adressez-les au diable, cela ne peut me nuire.

N...

N.° LIX.

Suite des Instructions écrites de Buonaparte à Caulaincourt.

..... Après avoir ainsi, pour toujours, attaché les Français à ma dynastie, je reprendrai le cours de ces vastes projets qui n'ont échoué que parce que j'ai voulu en hâter trop l'exécution. Je rentrerai, il est vrai, dans cette vaste carrière de régénération avec moins de moyens que ceux que je possédais; mais cela m'obligera de graduer mes tentatives, et n'ayant pas la même surabondance de forces, je n'aurai pas la même impétuosité d'action. Toutes mes guerres ont été systématiques; c'est ma position encore plus que mon ambition qui les a produites. Mon élévation au trône ayant donné un tout autre aspect à la majesté souveraine, lui prépare nécessairement une origine différente de celle qu'elle a eue depuis des siècles. Jusqu'à moi, la royauté a reposé sur des droits reconnus et établis; depuis que je l'ai obtenue par d'autres moyens, il faut ou que mon trône s'écroule, ou que les autres se modèlent sur lui. Cette grande crise politique devient encore bien plus nécessaire depuis que j'ai vu et le souverain auquel je me suis associé par les liens du sang, et les rois qui tenaient à moi par mes bienfaits et par des traités, tourner contre moi leurs armes, et me poursuivre avec un acharnement qui n'est pas ordinaire entre des puissances que la politique seule excite les unes contre les autres.

Et ici je dois vous observer, Vicence, que dès que les passions personnelles influent sur les motifs de la guerre, il faut que le pouvoir qu'elles menacent cherche d'abord à se garantir de leur efferves-

sence, mais qu'ensuite il ne peut trouver de sécurité qu'en dispersant à jamais le foyer qui les a alimentées. Nouvellement placé au rang des têtes couronnées, j'ai cru que je devais sur-le-champ jouir parmi elles de toute la supériorité que me donnaient mes conquêtes, mes talens et les forces immenses dont je disposais. J'ai cru qu'il suffirait, pour établir cette prééminence, de forcer la plus orgueilleuse de toutes les maisons souveraines, celle chez laquelle le titre impérial est le plus ancien, à renoncer à ses antiques prérogatives, et à restreindre à ses Etats héréditaires l'exercice de sa souveraineté et le titre qui la caractérise. Ainsi l'Empereur François, abandonnant son titre d'Empereur d'Allemagne, ne prit que celui d'Empereur d'Autriche.

Mais les événemens ont prouvé que mes prétentions avaient été trop bornées; que d'anciennes familles ne pouvaient coexister avec la mienne, et qu'il n'y avait qu'une transfusion complète du pouvoir dans d'autres familles illustrées par moi, qui pût assurer le repos de l'Europe et la stabilité de mon trône.

L'hommage même que j'ai rendu aux préjugés des peuples et aux prétentions des dynasties légitimes, en prenant une épouse parmi ces dernières, a diminué aux yeux de l'Europe ma considération et mon importance On a vu qu'il manquait quelque chose à mes droits et à ma dignité, et que je cherchais à y suppléer en empruntant d'une autre famille l'éclat et la consistance que je ne pouvais trouver ni dans les prétendus suffrages des Français, ni dans une longue série de triomphes. Dès ce moment, j'ai toujours décliné, et les ménagemens que j'ai été obligé d'avoir pour mes récentes liaisons de famille, ont répandu dans ma politique une indécision, et dans ma marche une timidité, qui ne s'accordaient ni avec ma fortune ni avec mon système.

Cet état de gêne et d'indécision doit cesser, et toutes mes pensées se dirigeront désormais vers ce but unique, invariable, *la destruction des anciennes dynasties, auxquelles j'en substituerai qui seront entièrement dans ma dépendance.* Peut-être

même me déciderai-je à ne pas donner aux familles souveraines des droits héréditaires, et ferai-je dépendre leur existence politique de ma volonté et de celle de mes successeurs. Pour exécuter cette grande pensée, il me faudra au moins cinq ans de loisirs, car je ne veux plus rien précipiter, quelle que puisse être à l'avenir la surabondance de mes moyens.

La paix étant conclue, je vais être obligé de cacher le mécanisme de la grande régénération politique que je médite. J'exécuterai en conséquence, avec une exactitude scrupuleuse, tous les articles, quelques durs qu'ils soient, du traité, afin que, de leur côté, les puissances n'aient aucun prétexte pour ne pas remplir les conditions qu'elles-mêmes auront prescrites. Je serai privé de quelques places fortes; mais j'organiserai dans leur intérieur un parti qui me les livrera, lorsqu'il me conviendra de les recouvrer; et vous savez, Vicence, si dans ce genre mes artifices ont jamais échoué; d'ailleurs, quelle puissance n'auront-ils pas dans des villes françaises garnisonnées par des troupes étrangères?

Vicence, j'aurai des vêpres siciliennes: j'aurai une Saint-Barthélémy: je ferai égorger à un signal donné tous les soldats ennemis dont la présence souillera les murs de mes bonnes villes. On m'imposera des contributions que je payerai avec une résignation exemplaire et une ponctualité édifiante, mais aussi avec l'intention de les recouvrer au centuple, et de réduire au dernier degré de misère les Souverains et les peuples qui auront eu l'audace d'en profiter. Je serai obligé de diminuer mon état militaire; mais, dans un pays où l'éducation de la jeunesse est toute militaire, où les hommes, jusqu'à l'âge le plus avancé, ont presque tous porté les armes, combien il me sera facile, par de simples réglemens municipaux, de préparer de loin l'organisation d'une armée formidable, d'en former les cadres d'avance, et ensuite d'y ranger en quelques mois tous les élémens dont elle doit se composer! Si la Prusse, dont les forteresses étaient occupées par mes troupes, dont le territoire était peuplé de mes soldats et de mes agens, a pu, sous l'action de ma surveillance et de mon au-

torité, rassembler une armée formidable, que ne pourrai je pas faire en ce genre avec l'adresse supérieure et l'activité irrésistible que je possède ? Et mes alliés secrets dans la confédération du Rhin ! Et les mécontentemens que je saurai répandre parmi les peuples qui n'auront pas vu réaliser les espérances qu'on leur a données, et qui, insensibles aux améliorations qui leur auront été procurées, songeront davantage à ce qui leur manque qu'à ce qu'ils ont recouvré !...

Ah ! Vicence, quels avantages extraordinaires possède un Souverain qui ne compte pour rien les conventions sociales, qui ne sait rien ménager, rien respecter, et qui ne regarde les hommes que comme des abstractions nécessairement absorbées pat ses calculs !

Qui pourra s'opposer alors à mes préparatifs, et qui osera arrêter ma course impétueuse ? Sera-ce la Prusse, que la jalousie de l'Autriche aura resserrée dans des territoires disproportionnés avec l'armée qu'elle doit entretenir et le rôle qu'elle doit naturellement jouer en Allemagne ? Non ; cette puissance verra peut-être alors avec une secrète satisfaction les dangers qui menaceront sa rivale beaucoup trop agrandie pour la sûreté de ses voisins.

Sera-ce la Russie, qui ne reprendra plus les armes pour se battre, par habitude, avec les Turcs, et qui, ne prévoyant de long-temps aucune invasion, ne pourra de long-temps effacer les misères produites par celle que j'y ai dirigée en personne ?

Sera-ce le corps germanique, dont les points d'appui sont trop éloignés pour qu'il soit en état de résister même à une incursion des troupes françaises, et au sein duquel on se sera bien gardé d'élever un royaume capable de lui servir de premier moyen de défense et d'opposer un premier boulevard à nos agressions ?

Enfin, sera-ce l'Autriche, qui, se fiant sur la réduction de notre état militaire, aura à peine des forces suffisantes pour garnir cette surabondance de territoire dont la paix qui va se conclure va sans doute la doter ?

Vous me direz, Vicence, que les puissances connaissent mon activité; qu'elles me surveilleront d'un œil si jaloux que, devinant le but de tous mes mouvemens, elles les feront avorter dès le principe. Eh! auront-elles sur mes frontières des forces toujours prêtes à m'arrêter ou à m'attaquer? Mais alors l'état de paix serait aussi pénible et aussi dispendieux pour elles que l'état de guerre. Croyez-vous d'ailleurs que ces cabinets qui ont prédit que je serais sans armée lorsque je m'évadai de Moscou, qui m'ont supposé découragé, perdu, anéanti, lorsque je m'échappai de Leipzick, que tous ces prétendus hommes d'état qui s'obstinent à me juger d'après une mesure ordinaire et des données communes, ne croiront pas m'avoir mis pour long-temps, si ce n'est pour toujours, hors d'état d'être menaçant ou dangereux?

C'est dans l'ignorance où l'on est de mon caractère que résident mes moyens de force et de salut. On ne veut pas prevoir les miracles que peut produire un homme qui, à une profonde dissimulation unit la plus grande audace, qui n'est jamais plus redoutable que quand il ne donne aucun signe d'existence, et dont l'activité fait vibrer en un seul instant toutes les fibres du corps politique, comme toutes les cordes d'un instrument résonnent sous la main savante d'un musicien. Je connais les hommes de mon siècle, Vicence, et je l'ai prouvé par l'habileté avec laquelle j'ai façonné ceux qui me servent. Très-peu ont trompé mon attente, un plus petit nombre encore a manqué de zèle pour mon service, et aucun ne m'a trahi. Que ne peut pas oser un Souverain qui, tout en dédaignant de se faire aimer et même d'exciter la reconnaissance, n'a trouvé ni un traître dans ceux qu'il emploie, ni un assassin parmi ceux qu'il opprime!

Voyons maintenant, Vicence, dans quelle situation relative, la paix place les puissances, et les avantages qu'elle leur procure, si elles la concluent avec moi.

De tous les pouvoirs qui sont en guerre avec moi, l'Angleterre était le dernier qui devait songer à compromettre la prépondérance et le rang dont il jouit,

dans un congrès où ses avantages peuvent lui être disputés, où les droits auxquels il prétend peuvent lui être contestés, non pas seulement par moi, mais aussi par les autres parties contractantes. Il est bien évident que n'ayant que des concessions à faire et des restitutions à proposer, que devant s'attendre à voir la question de son influence maritime (question si délicate pour elle; discutée avec assez d'indépendance et même d'animosité, la Grande-Bretagne ne devait s'aventurer qu'avec la plus grande précaution dans la réunion des intérêts continentaux.

Vainqueur, je n'aurais jamais pu l'amener à une telle démarche; son cabinet aurait exigé quelques garanties préliminaires, il aurait voulu sur-tout que tous ses alliés fussent reconnus et admis : mais aujourd'hui ses plénipotentiaires sont arrivés sans condition. L'Espagne, la Hollande, la Suède, ne sont nullement représentées, et j'ai pu, avant même que le congrès ne fût ouvert, obtenir d'un des ministres britanniques une déclaration explicite relativement aux prétentions de l'Angleterre et à la manière dont elle veut disposer des conquêtes.

Ainsi, dans un congrès rassemblé pour mettre à jamais des limites à ma puissance et pour m'imposer les conditions les plus dures auxquelles on puisse soumettre un monarque vaincu, j'ai le plaisir secret de voir la fière Albion céder en partie à ce que je voulais obtenir par mon système continental, assujettir ses droits à des limites convenues, à une définition précise, rendre sans compensation des conquêtes arrosées du sang de ses soldats, et n'obtenir en échange de tous ses sacrifices qui, je dois le dire, vont au-delà des bornes d'une générosité sage et prudente, qu'une paix dont elle n'avait pas besoin, et qui, en la remettant dans l'état où elle était avant l'immense prépondérance qu'elle a acquise par la guerre, lui fait perdre jusqu'au renom qu'elle doit à ses brillans succès, et ne l'admet plus que comme accessoire dans les transactions continentales.

J'avoue, Vicence, qu'en voyant cette étrange

erreur politique, j'ai senti mon cœur un peu soulagé, et j'ai commencé à croire que c'était au sein même de mes infortunes et de mes revers que m'était réservée la jouissance de voir les Anglais cédant leurs avantages pour un simulacre de paix, échangeant leurs lauriers contre un fantôme de prospérité, et recevant, sans s'en douter, la loi des puissances qu'ils soudoyent et de l'ennemi dont eux seuls ont ruiné la fortune. L'Angleterre obligée par l'état de ses finances et par le vœu de sa constitution, de réduire de deux-tiers ses armemens maritimes, et de moitié sa belle armée de terre, ne peut pas exiger des autres puissances qu'elles désarment dans la même proportion, qu'elles retranchent un seul vaisseau de leurs flottes, ou un seul régiment de leurs armées; d'où il résulte que tandis qu'elle s'affaiblit, l'Europe Continentale conserve tous ses avantages, et peut, en combinant ses forces navales, résister à des prétentions que la nécessité et d'autres périls plus imminens avaient pu seuls lui faire tolérer.

Le premier effet de la paix sera sans doute d'ouvrir de grands débouchés aux manufactures anglaises; mais leur activité n'est-elle pas déjà portée au plus haut point où elle puisse aller, et des spéculations gigantesques n'exposent-elles pas plus les capitalistes, que celles dont les gains sont positifs et les retours assurés? L'esprit d'entreprise est dangereux pour le commerce, lorsqu'il passe certaines bornes et lorsqu'il est provoqué par des circonstances fortuites et passagères. L'Allemagne sera inondée de denrées coloniales et des marchandises anglaises; mais l'Allemagne épuisée dans quelques parties, appauvrie dans toutes, n'est plus une mine sûre et féconde à exploiter pour le commerce anglais, qui trouvera de grandes difficultés à y recouvrer ses capitaux assez promptement pour alimenter l'activité effervescente de ses manufactures. L'Autriche, qui a besoin de rétablir ses finances, mettra sur ces marchandises des droits qui en rendront le débit moins facile, et qui provoqueront la concurrence des manufactures du pays. La Russie, qui

verra une disproportion désavantageuse entre ses exportations, diminuées par les réformes de la marine anglaise, et ses importations augmentées autant par ses besoins que par les calculs de ses négocians, cherchera à mettre à son commerce avec l'Angleterre des entraves qui le lui rendent onéreux. Chaque puissance, rendue aux considérations de son intérêt local et personnel, sera alors naturellement portée à restreindre ses rapports avec un pays dont tous les efforts et toutes les spéculations tendent à rendre les autres tributaires de son industrie. Le système continental que j'avais imaginé pour ruiner l'Angleterre, et que j'aurais en grande partie établi dans les divers Etats de l'Europe, si je n'avais voulu faire le monopole des marchandises et denrées que je leur défendais de recevoir directement; ce système a laissé des racines plus profondes qu'on ne le pense, par la nécessité où il a mis presque tous les pays de chercher dans leur industrie et dans les productions de leur sol de quoi suppléer aux privations qu'il leur imposait.

C'était une grande pensée, Caulaincourt, que ce système continental; il m'avait servi à tromper, à dépouiller, à envahir l'Europe : j'y reviendrai, mais avec plus de prudence et moins d'effronterie.

Vous voyez donc, Vicence, que l'Angleterre, en intervenant dans une paix dont elle n'est pas l'arbitre, et qui ne lui impose que des sacrifices, perd la prépondérance prodigieuse que sa persévérance dans la guerre et ses immenses succès lui avaient acquise, qu'elle restreint ses droits maritimes par cela même qu'elle les définit et qu'elle en règle l'usage; qu'elle diminue ses moyens de les faire triompher s'ils étaient attaqués; enfin que, bien loin d'ajouter à la prospérité de son commerce, elle le verra diminuer par la concurrence ou péricliter par d'aventureuses spéculations.

Les autres puissances, en faisant la paix avec moi, raffermissent mon trône sans obtenir pour elles la sécurité qu'elles attendent de leurs succès. Ce n'est pas un cordon laissé sur mes frontières,

ce ne sont pas des garnisons confinées dans mes places fortes, qui les protégeront contre mes entreprises. Je suis militaire, je suis un prince entreprenant à qui rien ne coûte pour réaliser un projet, que rien n'intimide, que rien n'arrête, je gouverne une nation dont j'ai subjugué l'indocilité, et à qui je n'ai laissé que son ardeur guerrière. Voilà leurs périls, voilà mes moyens. Peut-être ne me rendra-t-on les prisonniers qu'on m'a faits qu'après que j'aurai rempli certaines conditions, payé des contributions considérables; mais si je satisfais à tout cela, je recouvre, tant de l'Angleterre que de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche, trois cents mille hommes qui me serviront à venger les injures que j'aurai reçues et à recouvrer les trésors qui m'auront été ravis.

Ah ! si jamais je rentre en Autriche, dans cette ville de Vienne que j'ai deux fois épargnée, je jure de me venger d'une manière qui épouvantera les contemporains et la postérité! J'organiserai le pillage des états héréditaires avec une profondeur de calcul, une effronterie de brigandage inconnues jusqu'à ce jour. Je vous mettrai, Vicence, à la tête de la commission extraordinaire de représailles que je nommerai à cet effet. Je ne livrerai point cette grande opération à la fureur ou à la rapacité du soldat. Je veux y procéder systématiquement, avec ordre, avec sang-froid. La torture appliquée à propos, des supplices sagement gradués, m'aideront à découvrir tous les trésors cachés. Je ne veux pas, Vicence, laisser une seule pièce d'argent, un seul effet précieux dans les états héréditaires. Je ferai plus, je brûlerai tous les parchemins sur lesquels repose l'orgueil de l'antiquaillerie nobiliaire de ces pays-là, et ce ne sera pas le moindre chagrin que j'aurai causé à ces ganaches autrichiennes. J'en veux moins aux autres états; mais ma politique me fera faire à leur égard ce que ma vengeance exécutera dans ceux de mon beau-père.

Maintenant, Vicence, prenez dans toutes vos conversations, dans toutes vos notes, le contre-pied de ce que je viens de vous confier, et vous trou-

verez tout ce que vous avez à offrir d'illusions et de mensonges, pour réussir dans votre négociation.

Signez, signez à tout prix.

N.

N.o LX.

Dialogue entre le Moniteur secret *et le* Moniteur.

Le Moniteur. — Eh bien! collégue, vous vous disposez sans doute à consigner dans vos pages jusqu'ici passablement mensongères, l'histoire de la restauration, et à venir prêcher ouvertement à Paris les doctrines que jusqu'à ce moment vous n'avez présentées que sous le voile de l'allégorie? Je suis sûr que, dans l'effervescence de vos vœux, dans l'exagération de vos espérances, vous croyant déjà le journal officiel de la monarchie légitime, vous vous préparez à obtenir sur les bords de la Seine un peu plus de succès que vous n'en avez acquis sur les bords de la Tamise. Je vous le dirai de bonne foi, collégue, je vous ai cru le cerveau un peu malade, jusqu'au moment où les désastres que nous avons éprouvés en Russie ont donné plus de consistance à vos prédictions et fait paraître votre censure moins impertinente. Probablement, profitant du privilége que nous autres journaux nous arrogeons d'avoir tout prévu vous allez vanter votre perspicacité et déclarer qu'il n'est rien arrivé que vous n'ayez annoncé?

Le Moniteur secret. — Odieux propagateur de mensonges, servile instrument du plus abhorré des despotes, qui t'a inspiré la hardiesse de m'aborder, et sur-tout de m'interroger sur mes vœux et mes projets?

Le Moniteur — Collègue! votre fierté justifie

mes conjectures, un commencement de prospérité vous tourne la tête, et vous vous croyez le droit de m'insulter parce que des circonstances inespérées semblent menacer mon existence et confirmer la vôtre. J'aurais cru que l'habitude d'appartenir à un parti vaincu vous aurait donné un peu de modestie, et sur-tout que, connaissant de combien d'événemens, j'ai été le jouet, de combien de partis j'ai été l'organe et l'instrument, vous auriez plutôt plaint ma destinée, qu'accusé ce qu'il vous plaît d'appeler ma lâcheté. Je n'ai pas comme vous, choisi ma position ; et s'il y a quelque mérite dans l'usage que vous avez fait de votre liberté, je ne suis pas aussi criminel qu'on le pense dans la facilité avec laquelle je me suis laissé entraîner par le torrent des événemens et l'emportement des divers meneurs révolutionnaires.

Le Moniteur secret. — Non, rien ne justifie cette indifférence perverse au milieu des malheurs publics, cette servile obéissance pour les brigands qui ont triomphé et succombé tour-à-tour depuis le commencement de la révolution. Loin d'ici, coupable panégyriste de l'anarchie et du despotisme, va terminer ta carrière dans la fange où tu naquis et partager la catastrophe de la tyrannie dont tu fus si long-temps le lâche adulateur.

Le Moniteur. — Vous devez penser, collègue, que je sais dévorer un affront, et que connaissant le principe de votre indignation, c'est moins à moi que j'en rapporte les insultes qu'à ceux qui m'ont successivent employé ou plutôt dominé. Votre franchise m'intéresse ; et dussiez-vous m'accabler de nouvelles injures, je ne veux pas que vous perdiez le fruit de ma bonne volonté ni les conseils de mon expérience. Vous avez tout l'enthousiasme du jeune âge, toute la confiance que donne la certitude de servir une bonne cause ; mais vous ne devez entretenir ni des espérances aussi exagérées ni des opinions aussi absolues. Raisonnons froidement écoutez-moi d'abord, chassez-moi ensuite si cela vous convient. Je ne veux pas avoir passé inutilement le détroit, et je souhaite que cette circonstance soit utile à un collègue

lègue que j'estime, malgré sa brusquerie. J'ai vingt-cinq ans d'existence, vingt-cinq ans sont vingt-cinq siécles, sur-tout pour un journal dans les temps où nous vivons; vous devez montrer plus de respect à la vieillesse.

Le Moniteur secret paraissant s'adoucir, le Moniteur prend un ton de familiarité, et dit en jetant les yeux sur un article commencé : Ah ! ah ! collègue, ceci est de notre compétence, vous permettez ? *Il lit tout haut :* " Depuis que nous avons entrepris la tâche de démasquer Buonaparte dans les divers essais dont ce journal est composé, nous n'avons jamais été plus voisins de la voir terminée par la chute et probablement le supplice de ce monstre dont l'existence a pesé si cruellement sur l'humanité. Dejà pressé de toutes parts, ses périls viennent encore d'augmenter par l'enthousiasme avec lequel le Midi de la France est spontanément retourné sous l'empire de ses maîtres légitimes. L'Est a donné auparavant les mêmes gages de loyauté, et bientôt l'Ouest et le Nord suivant un si grand exemple, ne laisseront aux souverains alliés que le soin d'applaudir aux généreux efforts que vont tenter les Français pour venger sur leur tyran, les fléaux dont il les a rendus les instrumens et les victimes. Nous l'avons toujours dit : la France ne pouvait pas aimer le joug d'un étranger, elle ne pouvait pas être volontairement soumise à son affreux despotisme, et au sein même de ses désordres et de ses misères on l'a toujours vue, chaque fois qu'elle a pu manifester ce vœu, diriger ses regrets vers ses maîtres légitimes. Cette opinion ne nous a pas été inspirée par de glorieuses circonstances qui viennent de le justifier, mais nous l'avons manifestée, il y a plusieurs années, de la manière suivante.... *Bien, Collègue, je vous approuve, un Journaliste doit autant qu'il le peut se citer lui-même, cela lui donne un vernis de prophétie et un air de consistance.*

" L'histoire des révolutions nous apprend que „ les pouvoirs despotiques qui naissent des divisions „ des peuples ou de leur corruption, se montrent „ d'abord avec tous les caractères de la force, mais

„ qu'ensuite ils s'usent par leur propre violence et „ se perdent par leurs propres excès. Dans la rapide période de leur existence, ils brillent comme „ ces météores qui éclairent quelquefois l'horizon „ de feux semblables à ceux du soleil, mais qui n'en „ ont ni la lumière pure ni la chaleur vivifiante. „ Dieu permet qu'à de certaines époques les hommes soient châtiés; mais il ne les a pas dévoués „ sur la terre à des maux sans fin; et puisque au „ milieu de leurs peines, il leur laisse l'espérance, „ c'est pour leur indiquer qu'il est un terme à sa „ colère. On a vu peu de dynasties nouvelles s'affermir lorsque la famille qu'elles prétendent remplacer n'a laissé après elle que des souvenirs glorieux et touchans, lorsqu'elle vit dans de nombreux rejetons et que l'usurpateur est un tyran. „ La mémoire du grand Roi n'est point éteinte dans „ le cœur des Français, non plus que celle du meilleur des souverains inhumainement assassiné sous „ leurs yeux. C'est de ce mélange d'admiration „ pour le siècle de Louis XIV, et de pitié profonde „ sur le sort de Louis XVI, que se composent les „ regrets qui s'attachent à la famille des Bourbons „ et les vœux qui la rappellent. Ces sentimens ne „ s'éteindront jamais, ils résisteront à toutes les „ persécutions, ils défient la rage et la puissance „ de l'usurpateur, ils se déchaîneront un jour avec „ violence contre ces prétentions impies, contre „ cette famille étrangère qui n'a apporté aux Français pour apanage que sa honte et ses vices..... „

Le Moniteur. — " Tout cela est un peu lourd. Vous auriez dû faire un tableau animé de la scène de Bordeaux, parsemer cela d'anecdotes vraies ou fausses qui en augmentent l'intérêt, indiquer des députations qui n'ont pas existé, rapporter des discours qui n'ont pas été prononcés, énumérer une force armée qui n'est encore formée qu'en projet, enfin renforcer le tout de pronostics heureux qui charment l'imagination de ceux pour lesquels vous écrivez. Permettez-moi d'opposer à votre article celui que j'ai préparé sur le même sujet, quoique dans un sens bien différent, puisqu'il est destiné

à être soumis à notre Empereur, lorsqu'il lui conviendra de donner connaissance de cet événement. Eh bien! n'allez-vous pas froncer le sourcil? ne faut-il pas que je fasse mon métier? ne suis-je pas encore le journal officiel de Napoléon? *Il lit :*

« Les Anglais profitant de l'affaiblissement momentané de l'armée d'Espagne, ont fait jusqu'à Bordeaux une trouée qui leur coûtera cher lorsqu'ils se verront forcés à la retraite, ce qui va bientôt leur arriver, dès que les maréchaux ducs de Dalmatie et d'Albuféra, qui ont opéré leur jonction, se trouveront en état de reprendre l'offensive par les renforts qui leur arrivent de toutes parts. L'entrée de l'armée anglaise à Bordeaux a été signalée par un événement qui mériterait à peine d'être mentionné; s'il ne montrait à quels artifices le gouvernement britannique a recours pour tromper la multitude. Quelques insensés soudoyés par l'or de cette nation ont imaginé de faire entrer dans cette ville un individu qu'ils ont supposé être le duc d'Angoulême, ils l'ont ensuite conduit à la cathédrale, où ils ont forcé le clergé à chanter un *Te Deum*, et ils ont terminé cette orgie en le montrant le soir au théâtre, où des applaudissemens gagés l'ont assez vivement accueilli. Rien de plus grossier que cette ruse. Toute l'Europe sait que le duc d'Angoulême est mort, il y a six ans, à Mittau, et qu'il n'existe plus, de toute l'ancienne dynastie, que le duc d'Orléans, marié à une Bourbon de Naples, et le comte de Lille, que les Anglais retiennent prisonnier dans un château. Les habitans de Bordeaux, ni aucun membre des autorités constituées, n'ont pris aucune part à cet acte de déception qui appartient en entier aux Anglais et à quelques gens sans aveu, artisans de désordres et de révoltes, qu'ils traînent à leur suite pour en faire le même usage que des fusées de Congrêve. Tout le Midi de la France est indigné de cette tentative séditieuse, inouïe dans l'histoire des nations, et l'Empereur reçoit chaque jour, ainsi qu'on peut s'en convaincre, en lisant les adresses ci-après, des protestations d'attachement et de fidélité, de la part

des pays occupés par l'ennemi, et que celui-ci représente comme le foyer de la contre-révolution. »
— Permettez, collègue, que je vous lise une de ces adresses, qui, vous le verrez bien, a été fabriquée dans notre atelier de mensonges :

Adresse d'un grand nombre d'habitans du département de la Haute-Garonne à S. M. l'Empereur et Roi.

Sire !

“ L'ennemi vient d'avoir recours à un artifice
„ trop grossier pour qu'il puisse tromper le juge-
„ ment, égarer la loyauté de vos fidèles sujets du
„ département de la Haute-Garonne. Comment
„ a-t-il pu croire que le nom d'une dynastie qui
„ n'existe plus, et si heureusement remplacée par
„ celle que Votre Majesté a fondée sous les aus-
„ pices de la gloire, parviendrait à dissoudre tous
„ les liens d'amour et de reconnaissance qui nous
„ attachent à votre auguste personne et à votre gou-
„ vernement paternel! Cette tentative, Sire, est le
„ signal de la ruine de l'ennemi, elle a donné plus
„ d'unanimité et d'énergie à nos efforts, et nous
„ avons tous juré de venger l'outrage qu'on a fait
„ à notre loyauté. Nos conscrits, dont ces troupes
„ ennemies empêchaient le départ, se sont jetés
„ dans les bois, dans les montagnes, et vont par
„ des routes détournées rejoindre les armées vic-
„ torieuses de V. M. Allez, leur avons-nous dit,
„ porter aux généraux de S. M. l'assurance que,
„ tandis qu'ils s'avanceront contre l'ennemi, nous
„ ne serons pas oisifs dans l'œuvre de notre déli-
„ vrance; dites-leur que nos cœurs sont avec eux
„ et que bientôt nos bras les seconderont. Jurez
„ de revenir vainqueurs et de ne poser les armes
„ que quand vous aurez purgé le territoire fran-
„ çais de la présence de l'ennemi. Ils l'ont juré,
„ Sire, et ils rempliront leur serment : nous rem-
„ plirons aussi le nôtre, qui est de mourir plutôt
„ que de céder à la voix de l'imposture, de

„ manquer à la fidélité que nous devons à V. M.
„ et à son illustre dynastie. „ (*Suivent trente mille signatures d'individus tous propriétaires ; on les trouvera dans un des supplémens du Moniteur.* (

Le Moniteur secret. — J'avoue que ce que vous venez de me lire excède en impudence tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour dans vos feuilles vénales et décriées. Mais qui tromperez-vous ? La voix des peuples crie plus haut que toutes les proclamations mensongères du tyran. Elle demande aujourd'hui de toutes parts la punition de Napoléon ; elle sera terrible, exemplaire ; son existence n'est prolongée de quelques jours que pour rendre sa chute plus complete, que pour le montrer à l'univers dénué de tous ces moyens de puissance qui l'ont rendu si formidable ; et bientôt écrasé sous les roues de ce char triomphal qu'il a promené au milieu des nations éperdues, il n'offrira plus à leurs yeux qu'un cadavre horriblement mutilé.

Le Moniteur. — Tout ceci me semble assez prophétique, et je suis presque tenté de préparer d'avance les imprécations dont j'accablerai la mémoire de Napoléon lorsqu'il aura éprouvé le sort terrible que vous lui présagez. Nous nous reverrons, vous m'avez presque converti à votre opinion, et je commence à croire que Napoléon touche à une grande catastrophe, et j'espère d'être à portée d'en donner bientôt les détails au public, ainsi que je lui communiquai dans le temps ceux du supplice de Robespierre, que j'avais servi et adulé ainsi que son successeur Napoléon. Je vous montrerai dans peu l'article que j'aurai écrit par anticipation sur ce sujet, car les événemens ne me prennent jamais au dépourvu....

N.° LXI.

Le Moniteur du 31 mars supprimé.

Rambouillet, le 30 mars. — Hier nous avons vu arriver l'Impératrice et son fils, le Roi de Rome : cet auguste enfant avait un air de tristesse sans abattement, qui prouve en même temps toute la sensibilité et la noblesse de son cœur. Que ne doit-on pas attendre de cet illustre rejeton du plus grand des héros, en voyant se développer en lui d'une manière si précoce des qualités qui prouvent qu'un jour il suivra cette maxime si consolante pour les peuples, quand elle est la règle de conduite de leurs souverains : *Homo sum, nihil humani à me alienum puto!*

Bureau de Police, Section des Journaux.

— L'article suivant sera inséré dans le *Moniteur* de demain, par ordre de son Excellence le ministre de la Police. (Signé) PATRICE.

« L'Empereur a fait cette nuit sa jonction avec le corps qui protège Paris. Le résultat de ce mouvement rapide sera la délivrance de la capitale et l'annihilation de l'ennemi. S. M. doit coucher ce soir aux Tuileries. Elle a ordonné qu'on préparât de tentes pour sa garde dans les jardins du Palais. Ce soir Paris verra ses libérateurs et saluera son souverain. La terrible canonnade qu'on a entendue sur les hauteurs de Belleville et de Montmartre n'a causé d'autre sensation dans la capitale que l'intérêt que ses habitans éprouvent naturellement pour tant de braves qui se battent pour tout ce que l'homme a de plus cher et de plus précieux.

» On ne connaît pas encore les détails de cette brillante affaire dans laquelle le roi des Espagnes s'est conduit avec un sang-froid et un courage qui ont fait l'admiration de l'armée. On a amené toute

la journée un grand nombre de prisonniers, entr'autres le ministre russe Nesselrode, le comte de Pars, aide-de-camp du prince Schwarzenberg, et le le comte Orloff, aide-de-camp de l'Empereur Alexandre

„ On dit qu'une colonne entière de l'ennemi, qui s'était trop avancée, se trouvant cernée, a demandé à capituler. Ainsi ces fiers ennemis qui venaient nous dicter insolemment des conditions, sont obligés d'en solliciter de notre générosité, qui leur permettent de faire retraite. C'est le passage de cette colonne sur le boulevard intérieur qui a fait répandre le bruit que l'ennemi s'était emparé des hauteurs de Montmartre et des redoutes qui défendent la capitale de ce côté.

„ Les éléves de l'Ecole polytechnique ont rivalisé d'ardeur avec les Vétérans qu'on leur avait associés pour la manœuvre du canon. Ceux-ci, la plupart privés d'un bras ou d'une jambe, ont mis une agilité surprenante dans toutes leurs évolutions; et les élèves, qui sont pour la plupart des enfans de l'âge de dix à douze ans, ont servi les batteries avec un zéle, une habileté, un coup-d'œil qui donnent les plus grandes espérances pour la sûreté des postes qu'ils sont chargés de défendre. C'est ainsi que les deux extrémités de la vie s'unissent pour protéger nos foyers.

„ Il y a eu hier une séance extraordinaire du Sénat, dont l'objet était, dit-on, de recevoir les détails de la brillante affaire de la journée, et de nommer une députation pour complimenter S. M. I. à son entrée dans Paris, et lui donner le titre si doux pour son cœur de Sauveur de l'Empire et de Libérateur de la Capitale. „

Le Secrétaire du Sénat au Rédacteur du Moniteur.
Je vous transmets l'adresse du Sénat, telle qu'elle a été envoyée par le gouverneur, et sur laquelle les sénateurs n'ont pas même délibéré..

SIRE,

C'est aux portes de Paris, de cette capitale délivrée par vous de l'ennemi qui insultait ses murs, que votre Sénat a cru devoir venir exprimer à Votre

Majesté la reconnaissance dont tous les Français sont pénétrés, en voyant par quelle infatigable activité, par quelle suite d'opérations savantes, de tentatives hardies, de manœuvres qui étonnent la pensée, vous avez forcé un ennemi supérieur en nombre, à une honteuse retraite. Rentrez, Sire, dans cette ville heureuse de vous posséder, où V. M. ne peut faire un pas sans trouver des souvenirs ou des monumens qui attestent les grands services que vous lui avez rendus, dans cette ville que vous avez une fois délivrée de l'anarchie, et qu'aujourd'hui vous avez préservée d'une invasion étrangère.

Ah ! Sire, que nous serions heureux, si Votre Majesté venait enfin se reposer au sein de sa capitale, de ses immenses et glorieux travaux, et jouir de tout le bonheur qu'elle aura rendu à un peuple qui a reçu de V. M. tous les genres de bienfaits ! C'est à vous, Sire, que nous devons la gloire d'être la première nation de l'Univers. Votre règne a répandu sur nous un éclat qu'il n'a pas été au pouvoir de la fortune de ternir; et si un moment elle a semblé vous abandonner, votre main ferme l'a ramenée avec une force irrésistible sous des étendarts qu'elle ne quittera plus. Nous savons, Sire, tout ce que V. M. a voulu faire pour nous rendre la paix : nous savons en même temps que V. M. s'est exposée au péril de se sacrifier elle-même et de nous sacrifier tous, plutôt que de rester sur un trône sans gloire. Nous n'avons jamais douté du parti que prendrait V. M. dans une telle alternative, et croyez, Sire, qu'avec vous, nous nous serions ensevelis sous les ruines de l'Empire, plutôt que de consentir à en avoir une seule des parties intégrantes aliénée.

Ministère de la Police générale. — Hier des groupes nombreux se sont formés dans plusieurs places de la capitale. Les émissaires de l'ennemi ont cherché à profiter de cette circonstance pour en faire des instrumens de désordre en les agitant par des promesses mensongères ou par des cris séditieux que la plume se refuse à transcrire, mais qui n'a produit d'autre effet que de donner à

l'immense majorité l'occasion de montrer sa loyauté et son enthousiasme pour notre illustre souverain. Des cris de *Vive l'Empereur* ont aussitôt retenti dans les airs ; jamais Paris n'a présenté un plus beau spectacle d'union et de dévouement. Habitans de la capitale, continuez à vous montrer fidèles à un souverain qui vous a fait tant de sacrifices, et dans quelques jours vous l'entendrez vous dire, avec cet accent qui part du cœur : Parisiens, je suis content de vous. „

Spectacles. — La jolie bluette du *Cosaque à Paris*, ou *Croyez cela et buvez de l'eau*, a été hier répétée avec le plus grand succès. Les applaudissemens de plusieurs milliers de spectateurs semblaient faire écho avec les canons de la victoire qu'on avait entendus durant toute la journée. A la fin de cette pièce on a jeté sur le théâtre un écrit dont le public a demandé la lecture. Un des acteurs l'a pris ; et sans avoir la présence d'esprit d'en parcourir d'avance le contenu, il en a lu le détail qui commençait par ces mots :

" Badauds! tandis que vous assistez à un spectacle préparé par votre infâme gouvernement pour vous tromper sur vos dangers, les vengeurs de l'Europe entrent triomphans dans la capitale ... Les murmures de l'audience n'ont pas permis de continuer, et toutes les fâcheuses impressions que cette annonce avait répandues dans les esprits, ont été bientôt détruites par le commissaire de police de l'arrondissement, qui est monté sur le théâtre et a annoncé sur son honneur, qu'il venait de voir le roi Joseph rentrer aux Tuileries avec tous les signes de la joie, et donner l'ordre de préparer les appartemens de l'impératrice et du roi de Rome, qui allaient arriver de Rambouillet. „

OUVRAGE NOUVEAU.

De la Stabilité des Dynasties fondées par les Héros. Un volume in-8.° Imprimé sur Papier à la Royale, publié par Matey, libraire.

En attendant que nous donnions l'analyse de la partie historique de cet ouvrage dans laquelle l'auteur a prouvé jusqu'à l'évidence que les dynasties sur lesquelles la marche des siècles a eu l'influence

la moins destructive, sont celles qui ont eu pour fondateurs des hommes dont le génie et les exploits subjuguant toutes les volontés, ne permettent point qu'il s'introduise dans leur organisation des élémens discordans, nous nous contenterons d'en citer la dédicace qui est adressée à Madame Mère,

MADAME,

C'est à la mère d'un héros qui rassemble en lui toutes les qualités de ceux qui, avant lui, ont parcouru la carrière de la gloire, que je prends la liberté de dédier un ouvrage destiné à établir par la réunion de toutes les preuves historiques les plus incontestables, que l'édifice élevé par son génie sera aussi immortel que sa renommée. Eh! en supposant que la plus profonde sagesse n'en eût pas jeté les bases, n'en trouverait-il pas d'assez solides dans l'amour et la reconnaissance de tous les peuples qui doivent à votre auguste fils la régénération de leur existence politique? etc.

Au Rédacteur du Moniteur universel.

MONSIEUR,

Vous avez bien voulu me promettre qu'en faisant dans votre feuille la première mention de mon ouvrage, vous insérериez la dédicace que j'en ai faite à la mère de Napoléon, qu'hier encore j'étais autorisé à appeler Madame Mère. D'après les changemens extraordinaires qui viennent d'avoir lieu, et ceux qui se préparent, je crois qu'il est prudent de changer le titre de la dédicace que je vous prie d'insérer dans la forme suivante:

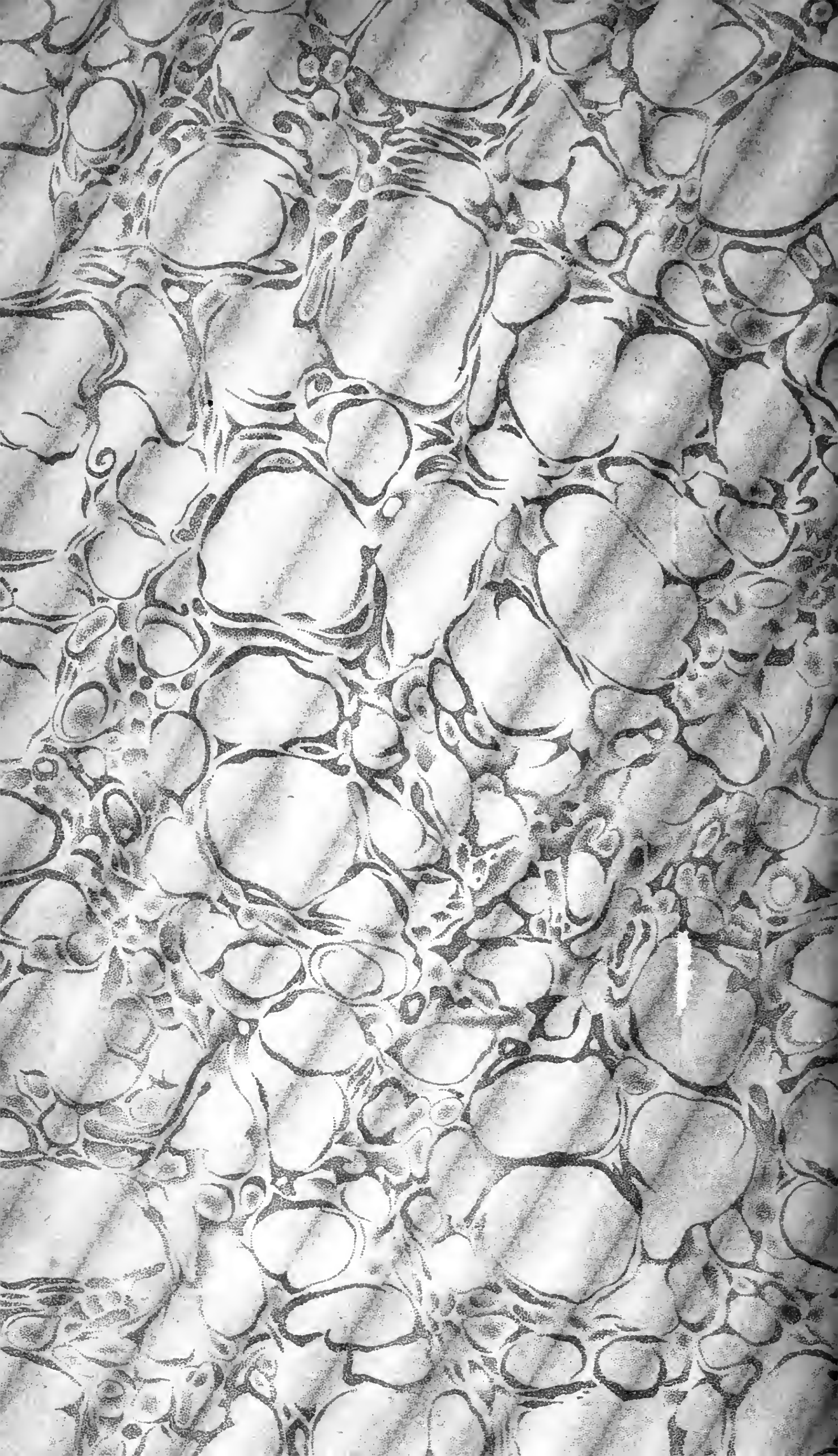
De l'Instabilité des Dynasties fondées par les Tyrans.

C'est à la mère du plus affreux des tyrans, d'un monstre qui rassemble en lui l'instinct malfaisant de tous les tyrans qui l'ont précédé dans la carrière du crime, que je dédie un ouvrage destiné à établir par la réunion de toutes les preuves de l'histoire, qu'un édifice fondé sur des attentats inouis, sur la violation de toutes les lois divines et humaines, s'écroule bientôt sous les vices de sa construction et sous le poids de l'indignation des peuples, etc.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Fin de la Table.




HF.B. N215 .Ycou
176831
Napoleon I, Emperor of the French
Author [Couchery, Jean Baptiste]
Title Le Moniteur secret. Vol.2
NAME OF BORROWER.
University of Toronto Library
DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

